



02.

THÉÂTRE COMPLET

TOME PREMIER

Manuscript

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

THÉÂTRE COMPLET D'HENRY BECQUE

2 VOLUMES

TOME PREMIER : Sardanapale. — L'Enfant prodigue. —
Michel Pauper. — La Navette. 1 vol.

TOME DEUXIÈME : Les Honnêtes Femmes. — Les Corbeaux.
— La Parisienne. 1 vol.

HENRY BECQUE

THÉÂTRE COMPLET

TOME PREMIER

Sardanapale
L'Enfant prodigue
Michel Pauper
La Navette

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

Tous droits réservés.

287489
—
23 5 33

P.Q
2193
B4
1890
t.1

SARDANAPALE

OPÉRA EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

IMITÉ DE LORD BYRON

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-LYRIQUE,
le 8 février 1867.

PERSONNAGES

MYRRHA, esclave grecque.....	M ^{lle} NILSSON.
SARDANAPALE, roi d'Assyrie.....	MM. MONJAUZE.
BÉLÉSÈS, grand prêtre.....	CAZAUX.
SALÉMÈNE, frère du roi.....	LUTZ.
ARBACE, gouverneur de Médie.....	LAURENT.
PANIA, officier du palais.....	LEGRAND.
UN SOLDAT.....	GUYOT.

PRÊTRES, GRANDS DE L'EMPIRE, SOLDATS, FEMMES composant
la suite de Sardanapale, etc., etc.

La scène se passe à Ninive.

SARDANAPALE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'enceinte réservée aux sacrifices.
A droite, l'entrée du temple de Baal.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉLÉSÈS, ARBACE.

BÉLÉSÈS.

Voici le jour. Le dieu de la lumière
Se lève et reparait,
Sans annoncer à l'Assyrie entière
Le terrible décret.

Mais d'autres dieux ont parlé dans l'espace ;
J'ai reconnu les présages certains
Qui sont chargés d'annoncer aux humains

Le châtement des rois et la fin de leur race.

ARBACE.

Sur tes avis secrets j'ai quitté la Médie,
 Qui n'attend qu'un signal pour se soumettre à moi ;
 Mais sur elle et sur nous commande encor le roi !

BÉLÉSÈS.

L'entreprise est hardie ;
 Je me suis assuré des amis, des soldats,
 Entraînés par ma voix contre ce maître impie ;
 C'est toi qui vas frapper, es-tu sûr de ton bras ?

ARBACE.

Trop puissant pour servir sous une ombre de prince,
 J'avais juré sa mort, seul et sans ton appui ;
 J'espérais qu'il viendrait visiter ma province,
 J'attendais qu'il me fit paraître devant lui.

Tu vins alors me chercher et me dire
 Que les dieux consultés m'appelaient à l'Empire.

BÉLÉSÈS.

Bientôt je te ferai connaître
 Le jour qui doit tout expier ;
 Et de la robe du grand prêtre
 Sortira l'arme du guerrier.

ARBACE.

Puissance souveraine !
 Sceptre toujours brillant devant mes yeux !

Rêves ambitieux,
Enflammez mon courage et ma haine !
Manteau royal
Et triomphal,
Pour te saisir,
Je veux agir.

BÉLÉSÈS.

Attends encore
Que dans ces lieux
Mon âme implore
L'aide des dieux !

Je vais offrir aux dieux une victime humaine.
Si je lis dans son sang la victoire certaine
Et le succès de nos desseins,
Je remettrai le reste entre tes mains.

ENSEMBLE.

ARBACE.

Un jour encor d'attente,
Les dieux me nomment roi !

BÉLÉSÈS.

Les dieux sont avec toi.

ARBACE.

Je sens que mon orgueil augmente,
Et que le trône est près de moi.

BÉLÉSÈS.

Tu seras roi.

Arbace sort.

SCÈNE II

BÉLÉSÈS, puis SALÉMÈNE.

BÉLÉSÈS.

Je peux compter sur lui. L'offre d'une couronne
 Le livre tout entier à moi.
 C'est lui qui va la prendre et c'est moi qui la donne ;
 Le grand prêtre aura fait un roi.

Entre Salémène.

Mais qui vient là ? Salut au prince Salémène !
 Quel dessein en ces lieux vous amène ?

SALÉMÈNE.

Je viens m'agenouiller sur vos marbres bénis,
 Honorer avec vous les dieux de mon pays ;
 Je viens prendre ma place au sanglant sacrifice,
 Qu'ont déjà préparé, prêtre, vos saintes mains.

BÉLÉSÈS.

Puisse Baal nous être enfin propice,
 Écarter des malheurs et des crimes certains !

SALÉMÈNE.

Prêtre, ne parle pas de malheur et de crime.
S'il faut, pour plaire aux dieux, le sang d'une vic-
Faisons en paix couler ce sang; [time,
Mais qu'un oracle téméraire,
Prêtre, n'arme pas la colère
Du faible contre le puissant !

BÉLÉSÈS.

O prince, je ne puis que dire
Ce que déjà j'ai su lire
Dans les signes avant-coureurs
Des plus terribles malheurs !
Noble frère du roi, qui respectez en lui
L'héritier couronné de votre illustre race,
Que n'a-t-il vos vertus pour guide et pour appui ?
Que ne réglez-vous à sa place ?

SALÉMÈNE.

Prêtre, laissons sur son trône le fils
Du grand Nemrod et de Sémiramis.
Ne portons pas si haut un regard téméraire.
Les dieux sont irrités peut-être contre tous ;
Allons à leurs genoux
Apaiser leur colère.

BÉLÉSÈS.

Venez donc, la victime est prête ;
On l'amène en ces lieux couverte de liens.

Allons nous mettre à la tête
Des prêtres chaldéens.

Ils entrent dans le temple.

SCÈNE III

MYRRHA:

Elle avance lentement, les mains enchaînées. Des sacrificateurs l'accompagnent.

Dieu de sang dont je vois l'image,
Je vais être immolée à ton culte sauvage,
Tes prêtres détestés disposent de mon sort ;
Mais déjà je sentais le poids de l'esclavage,
La mort me rendra libre et je vais à la mort !

Athènes, lieu charmant,
Où se leva mon aurore,
C'est toi que je nomme encore
A mon dernier moment !

O terre aimée,
Où je suis née,
De mes premiers ans
Séjours ravissants,
Que j'ai connus,
Que j'ai perdus !
Quel mal j'éprouve !
Je vous retrouve
Devant mes yeux,
Adieu !

Sur cette terre,
Toujours chère,
Les vents légers et frais
Ne me porteront plus jamais.

Ce dieu d'épouvante et de haine
Déjà suspend sur moi le fer ;
Je ne reverrai plus le soleil rose et clair,
Allumant au matin les collines d'Athènes !

O poésie
De la patrie,
Que vous êtes loin,
Je sens mon cœur plein
De souvenirs
Et de soupirs !
Belles montagnes,
Belles campagnes,
Toits des aïeux,
Adieu !
Sur cette terre
Toujours chère,
Les vents légers et frais
Ne me porteront plus jamais !

Adieu, mon beau pays ! Si je verse des larmes
Sur des souvenirs enivrants,
Ne crains pas de lâches alarmes,
Et je saurai mourir comme un de tes enfants.
Et pourtant la vie était si belle !
Mon matin promettait un beau soir.
Mais tout à coup c'est la mort qui m'appelle,
Adieu patrie, amour, orgueil, espoir !

O mort, ferme tes sombres bras !
 Pourquoi, redoutable déesse,
 Du seuil de la jeunesse,
 M'entraîner sur tes pas ?
 Mais montrons du courage,
 Quand la mort brise les fers
 De l'esclavage,
 Mourons avec courage !
 Mort, je t'aime ;
 Sans douleur extrême,
 Je vois même
 Ce que je perds.
 Oui, viens, ô mort, briser mes fers !

Marche funèbre. — Les prêtres sortent lentement du temple de Baal et viennent entourer la victime. Entrée du grand prêtre et de Salémène.

SCÈNE IV

BÉLÉSÈS, SALÉMÈNE, MYRRHA, PRÊTRES.

BÉLÉSÈS.

Baal, dieu terrible et suprême !
 Baal, le plus grand de nos dieux !
 Détourne de nous l'anathème
 Que tu suspends du haut des cieux !
 Nous avons commis plus d'un crime,
 Mais vois-nous sur tes saints autels

T'offrir une victime,
Pour épargner les criminels!

PRÊTRES.

Baal, dieu terrible et suprême!
Etc., etc.

MYRRHA.

Ah! je croyais la mort moins dure!
Heure d'effroi, de torture!
O terrible moment! Sacrifice odieux
Qui veut du sang pour honorer les dieux!
La force m'abandonne,
J'ai peur, je tremble et je frissonne,
Auprès de moi je n'ai personne
Pour recevoir mes adieux!

BÉLÉSÈS, PRÊTRES.

Baal, dieu terrible et suprême!
Etc., etc.

Reprise de la marche funèbre, interrompue par l'arrivée de Sardanapale. Le roi entre, précédé de jeunes danseuses et de joueurs d'instruments.

SCÈNE V

LES MÊMES, SARDANAPALE, PANIA.

SARDANAPALE.

Arrêtez !

Où la conduisez-vous ?

BÉLÉSÈS.

Au dieu qui la réclame.

SARDANAPALE.

Grand prêtre, je suis las de tant de cruautés.
Croyez-vous donc que plaise à vos divinités
La mort d'une enfant, d'une femme ?

BÉLÉSÈS.

Connais-tu mieux que moi,
M'apprendras-tu la loi
Qu'épela mon enfance ?
Ma piété, ma science,
Sont au-dessus de toi.

SARDANAPALE.

Il n'est rien au-dessus de ton roi.

BÉLÉSÈS.

Coupable roi, que rien ne touche,
 Baal t'a conduit en ces lieux;
 Tu vas entendre de ma bouche
 Les oracles du dieu des dieux.

Moi qui lis dans les astres
 Et qui connais le secret des éthers,
 Je prédis des désastres,
 Que me prédisent les éclairs.
 Les vents roulent des menaces,
 Et dans les larges espaces
 Brillent les signes maudits;
 Je vois Baal descendre,
 Je vois ta couronne en cendre,
 Et tes palais détruits.

Malheur sur ce pays !

SARDANAPALE, allant à Myrrha.

Être divin, forme légère,
 Faite pour séduire et charmer;
 Que ta beauté m'est douce et chère;
 Je suis le maître de la terre,
 Venu vers toi pour te sauver !

BÉLÉSÈS.

Enfant, tu m'appartiens ! Noble et pure victime,
 Il est d'autre supplice, hélas ! bien plus cruel !
 Le malheur vaut mieux que le crime ;
 Choisis le sérail ou l'autel !

SARDANAPALE.

Être divin, forme légère,
Fait pour séduire et charmer,
Que ta beauté m'est douce et chère !

ENSEMBLE.

SARDANAPALE.

Je suis le maître de la terre,
Venu vers toi pour te sauver.

BÉLÉSÈS.

Le malheur vaut mieux que le crime,
Fuis le sérail, monte à l'autel !

MYRRHA.

Résigne-toi, pauvre victime,
A ce supplice cruel ;
Fuis le sérail, monte à l'autel !

MYRRHA.

Prêtre, je veux mourir.

SARDANAPALE.

Et le roi le défend.
Pania, jette les fers qui chargent cette enfant,

Et que dans mon palais aussitôt on l'emmène.
 Prêtre, croyais-tu donc ta haine
 Capable d'arrêter mes pas?
 Ta victime est à moi ! Que ta colère éclate !
 Viens donc la prendre dans mes bras
 Au festin que ce soir je donne sur l'Euphrate !

L'amour au palais nous rappelle,
 Amis, imitez votre roi ;
 Fêtons une esclave nouvelle,
 Qu'il faut adorer comme moi !

ENSEMBLE.

BÉLÉSÈS.

Impie et lâche roi !

SALÉMÈNE, PANIA.

Imprudence du roi !

MYRRHA.

Je suis l'esclave de leur roi.

SARDANAPALE, LE CHŒUR.

L'amour au palais nous rappelle,
 Etc., etc.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente les jardins du palais. — A droite, pavillon et galerie de marbre. — Au loin coule l'Euphrate.

Fête. — Sardanapale, étendu sur un lit en forme de trône, domine les convives, groupés et couchés çà et là. — Myrrha, debout, est près du roi. — La nuit vient.

SCÈNE PREMIÈRE

SARDANAPALE, MYRRHA, CONVIVES.

CHŒUR.

Laissons encor, laissons les heures
Couler sans bruit;
Que le festin ne cesse et meure
Qu'avec la nuit.

Doux abandon ! Chère paresse !
Brillants palais ! Ardents climats !
Hommes aimés, restez sans cesse
A soupirer entre nos bras !

Laissons encor, laissons les heures
Etc., etc.

Roi, roi de la terre,
Tes peuples, chaque jour,
Sous ta main tutélaire,
Changent leur cri de guerre
En un long chant d'amour.

Les maximes nouvelles
Qui tombent de tes mains,
Font les femmes plus belles,
Les hommes plus humains.

Roi, roi de la terre,
Etc., etc.

Les convives se sont agenouillés.

SARDANAPALE.

Relevez-vous ! Myrrha, le monde entier m'adore
Et rend hommage à mes bienfaits ;
Mais je forme d'autres souhaits,
Il me faut ton amour encore.

MYRRHA.

On t'adore !
Mais au noble pays
Qui m'a vue naître,
On ne m'a pas appris
A me courber aux pieds d'un maître.

SARDANAPALE.

Eh bien, de ton noble pays
On vante les divins poètes ;

Chante, Myrrha, les hymnes qu'ils ont faites,
Chante, Myrrha, pour un amant soumis.

MYRRHA.

Muse de ma patrie,
A la lyre d'airain,
Approche, on te convie
A ce royal festin.
Toi qui chantes l'histoire
D'un peuple libre et fort,
On te présente à boire
Dans une coupe d'or.
La muse hautaine et pure
Ne s'assoit pas chez vous ;

L'aigle ne vole pas dans une nue obscure,
La vierge ne veut pas d'un vieillard pour époux.

Muse de ma patrie,
Tu mets dans nos berceaux
Le mépris de la vie
Et l'amour des héros.
O sœurs de ma jeunesse,
Vivez vos jours entiers
Sur la terre de Grèce,
Aux bras de vos guerriers.
A leurs âmes vaillantes
Suspendez-vous toujours,

Ils peuvent vous montrer des blessures brillantes,
Ils vous parlent de gloire aussi bien que d'amour.

SARDANAPALE.

Toujours de sang l'homme prodigue,
Toujours des combats et des morts ;
J'aime mieux vivre sans fatigue,
J'aime mieux mourir sans remords.

Buvons ! Nos tables sont chargées
De mets exquis, de fruits divins ;
Le jus des liqueurs parfumées
Fait croire à des mondes lointains.
Et nous n'avons que peu d'années
Qui nous glissent entre les mains.

Buvons ! Qu'on dispose
D'un si court répit
Pour fêter l'épi,
La grappe et la rose !

Aimons ! Les esclaves aimées,
Quittant l'ivresse des festins,
Dans l'ombre des couches parées,
Prolongent nos plus doux matins.
Et nous n'avons que peu d'années
Qui nous glissent entre les mains.

Aimons ! Qu'on dispose
Etc., etc.

CHŒUR.

Aimons ! Qu'on dispose
Etc., etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, SALÉMÈNE.

SALÉMÈNE.

Seigneur !

SARDANAPALE.

Que veux-tu de moi ?
Ta présence est nouvelle aux banquets de ton roi.

SALÉMÈNE.

Seigneur, le danger seul m'amène.
Laisse pour aujourd'hui cette coupe encor pleine,
Sois prudent une fois.

SARDANAPALE.

Demain il sera temps ! A demain les affaires !

SALÉMÈNE.

Déjà l'heure a sonné ! Déjà le glaive a lui !
Demain tu reprendras tes rêves ordinaires,
Mais veillons aujourd'hui.

SARDANAPALE, il ôte sa couronne de roses.

Couronne légère,
Que j'aime et préfère

Aux couronnes d'or ;
 Il faut te jeter, ma chère,
 Et tu n'es pas fanée encor.

Les convives se retirent ; Myrrha se dispose à les suivre, elle est retenue par le roi.

SCÈNE III

SARDANAPALE, SALÉMÈNE, MYRRHA.

SARDANAPALE.

Myrrha ! Ma Grecque se retire,
 Ma Grecque fuit, quand je redeviens roi.

MYRRHA.

Veille au salut de ton empire.

SALÉMÈNE.

Seigneur, écoute-moi.

SARDANAPALE.

Enfant, retire-toi.

Myrrha s'éloigne.

SARDANAPALE.

Myrrha ! Reviens que je te donne
 Un seul baiser, aussi doux que ta voix.

MYRRHA.

Défends ta tête et ta couronne.

SALÉMÈNE.

Seigneur, écoute-moi.

SARDANAPALE.

Enfant, retire-toi.

Myrrha sort.

SCÈNE IV

SARDANAPALE, SALÉMÈNE.

SALÉMÈNE.

Veux-tu m'entendre et non rêver ?
Je viens à temps pour te sauver.

SARDANAPALE.

Parle ! parle ! La nuit est pure,
Sous les cieux
Déjà tout repose et murmure ;
Du sein ému de la nature
S'exhale un soupir amoureux.
Parle ! parle ! Dis ce que tu veux.

SALÉMÈNE.

Quand la haine et l'audace,
Pour détruire en un jour ton empire et ta race,
Arment déjà tes puissants ennemis,
Repose-toi toujours dans ces lieux endormis;
Attends-tu, pour montrer ton courage,
Que leur fer s'abatte sur toi?

SARDANAPALE.

Va, j'aurai vécu comme un sage,
Et je saurai mourir en roi.

SALÉMÈNE.

La Médie est en feu. Un avis important
M'annonce les complots et le départ d'Arbace.

SARDANAPALE.

Arbace! Est-ce bien lui qui me menace?
Je lui laissai son titre et son gouvernement
Pour la fidélité qu'il fit voir à mon père.

SALÉMÈNE.

Le sceptre était alors dans une main guerrière,
Et les ambitieux choisissent leur moment.

Dans ce palais aux joies infâmes,
Palais maudit,

Où tu commandes à des femmes,
On t'obéit.

Autour du lit où tu reposes,
Tes complaisants,
Sur ton front couronné de roses,
Brûlent l'encens.

Mais cet Arbace qui te brave
Et qui conspire en paix,
Te chassera comme un esclave
De ton palais.

Tes aïeux, que le peuple admire,
Fiers et hautains,
Jadis parcouraient leur empire
En souverains.

Ils faisaient briller leur couronne,
Leur glaive aussi ;
Et toi tu caches ta personne
Toujours ici.

Mais cet Arbace qui te brave
Et qui conspire en paix,
Te chassera comme un esclave
De ton palais.

SARDANAPALE.

Mon peuple, dis-tu, se soulève ?

SALÉMÈNE.

Un révolté conduit les mécontents.

SARDANAPALE.

Mais, si ma main saisit le glaive,
Leurs repentirs seront sanglants.

Pause.

Regarde cette nuit tranquille,
Mon peuple dort en paix ;
Loin de moi, frayeur inutile,
L'amour, dieu de la nuit, veille sur mon palais.

SALÉMÈNE.

Va, tu n'es plus roi d'Assyrie,
Tu n'es plus roi, tu n'es plus roi.

SARDANAPALE.

Eh bien, protège ma folie,
C'est toi qui vas régner pour moi.

Allant au fond.

Apportez la couronne et la pourpre royales,
Portez le sceptre d'or, le glaive des combats ;
A toi, honneurs divins et courses triomphales ;
Commande le conseil, les vaisseaux, les soldats.

Rentre le Chœur ; des esclaves portent les insignes royaux.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CHŒUR, puis ARBACE.

SARDANAPALE, en même temps que les esclaves placent sur
les épaules de Salémène le manteau royal.

Couvre-toi du manteau que ma main t'abandonne.
Obéis. Je l'ordonne.

Le fardeau du pouvoir, la défense du trône,
Tout repose sur toi ;
Honneur, honneur au roi !

LE CHŒUR.

Honneur, honneur au roi !

ARBACE, il paraît dans le pavillon et montre Salémène.

Un pas m'élève au trône ou me jette à l'abîme !
Terribles visions qui précèdent le crime,
Ne faites pas trembler mon bras et mon poignard.
Qu'il meure !... Il est trop tard.

Sardanapale se retire. Les convives ont repris la place qu'ils
occupaient à la première scène.

SCÈNE VI

SALÉMÈNE, LE CHŒUR.

SALÉMÈNE, il jette le manteau.

Relevez-vous et combattons,
Abandonnez vos lits de fêtes.

LE CHŒUR.

Buvons ! buvons !

SALÉMÈNE.

Laissez l'amour et les chansons,
Lorsque le fer est sur vos têtes.

LE CHŒUR.

Aimons ! aimons !

SALÉMÈNE.

Ils ne m'entendent pas.
Ils sont sourds à la voix qui parle de combats.

O mon pays, ô cité de mes pères,
Qui jetais tant d'éclat sur la terre,
Entre tes sœurs tu brillais la première,
Dans les cieux ton étoile va pâlir !

J'entends l'orage,
 Et mon courage
 Ne pourra pas te sauver du naufrage.
 Affreux destin ! sombre avenir !
 Les vents t'arrachent au rivage !
 Oui, je te vois t'abîmer dans les flots,
 Et sur ta fin je répands mes sanglots.

Empire d'Assyrie,
 Je fais pour te sauver un inutile effort ;
 Puissé-je trouver la mort,
 Plutôt que d'assister à ta chute, ô patrie !

LE CHEUR, en s'endormant.

Laissons encor, laissons les heures
 Couler sans bruit ;
 Que le festin ne cesse et meure
 Qu'avec la nuit.

SALÉMÈNE.

O patrie,
 Entends-les !
 Fête impie !
 Le bruit des armes qu'on oublie
 Viendra réveiller ce palais.

Il tombe anéanti sur le lit occupé précédemment par Sardanapale.
 — La nuit est venue. — Arbace reparait et s'avance prudemment à travers les groupes endormis. — Ritournelle. — Le roi

traverse le fond du théâtre en entraînant Myrrha. — Arbace s'arrête, et, lorsqu'ils sont passés, il court à Salémène et le tue. — Au cri poussé par Salémène, le Chœur se réveille.

CHŒUR.

Un cri d'angoisse et de détresse
Vient nous surprendre dans l'ivresse.
Le prince ! ô spectacle cruel !
Il est frappé d'un coup mortel.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SARDANAPALE, PANIA, MYRRHA, SOLDATS.

SARDANAPALE.

Quel est ce bruit qui vient troubler ma paix ?

PANIA.

C'est un cri de douleur, c'est un signal de guerre,
Un traître, un assassin, a franchi ce palais.

SARDANAPALE.

Que dit-il ?

PANIA.

Regardez.

SARDANAPALE.

Ah ! mon frère, mon frère !

Dernier soutien du trône, âme héroïque et fière !
Le coup qui t'a frappé devait frapper le roi ;
Je vais venger ta mort ou mourir avec toi.

Soldats, soldats vieilliss
Sous l'étendard de mes pères,
De vos anciennes guerres
Ayez mémoire, amis.
Marchons ! Nos pas hardis
Surprendront ces téméraires ;
De vos anciennes guerres
Ayez mémoire, amis.

Armez vos bras
Pour les combats,
Faites couler le sang de ces rebelles.
Soldats fidèles,
Conduisez-moi ;
Montrez la route au roi !

On apporte une épée et une cuirasse à Sardanapale.

MYRRHA.

Quel sentiment nouveau de mon esprit s'empare !
Grand roi ! tu n'es plus un barbare !
Tu sors comme un héros du lit des voluptés !
Ah ! reste ainsi ! Je crois voir Achille lui-même,
Entrainant au combat ses frères indomptés.
Je t'aime !

SARDANAPALE, puis LE CHŒUR.

Soldats, soldats vieilliss
Etc., etc.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Une route poussiéreuse aux environs de Ninive.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉLÉSÈS.

Nos soldats étonnés ont fui comme des femmes
A l'aspect seul du roi debout sur leur chemin ;
Ils poursuivent déjà de leurs clameurs infâmes
Le prêtre qui leur mit les armes à la main.

Baal, jette un regard favorable
Sur ton fidèle serviteur ;
Protège ton humble adorateur.

Le front dans la poussière,
Je vivais en prière,
Gardien désespéré
De ton temple sacré.

Pleurant dans l'ombre
Ce règne sombre

Et détesté ;
Demandant grâce
Pour tant d'audace
Et d'impiété.

Un jour je crus t'entendre et ta puissante voix
M'exhortait à punir, à renverser le roi.

Je pris le glaive pour ta gloire,
Prêtre et soldat de tes autels ;
Tu tiens dans ta main la victoire,
Tu l'as donnée aux criminels.
Je vois ton nom et ta mémoire
Chez l'homme tomber en mépris,
Et tes temples seront détruits.

SCÈNE II

BÉLÉSÈS, ARBACE, PRÊTRES et SOLDATS.

CHŒUR.

Malheur à toi,
Prêtre sans foi,
Qui promis des miracles ;
Malheur à toi,
Prêtre sans foi,
Tu nous mentais dans tes oracles !

BÉLÉSÈS.

Hommes sans piété, conjurés sans vertu,

Laissez le temps aux dieux d'accomplir leurs mi-
Attendez et ne fuyons plus. [raclés,

ARBACE.

Prêtre maudit, tu m'as promis l'empire,
Les dieux, me disais-tu, combattront avec nous ;
Ce grand roi te semblait bien facile à détruire,
Quand tu voyais ramper le peuple à ses genoux.

REPRISE DU CHŒUR.

Malheur à toi,
Etc., etc.

BÉLÉSÈS, prêtant l'oreille.

Quel est ce bruit ? (Entre un soldat.) Soldat, quelle
[nouvelle ?

LE SOLDAT.

L'Euphrate a débordé.

BÉLÉSÈS.

L'Euphrate a débordé !
Ce miracle, soldats, que votre voix appelle,
Le dieu qui nous conduit vient de nous l'accorder.

ARBACE.

L'Euphrate a débordé, répète ton message.

LE SOLDAT.

Le fleuve grossissant, déjà sur son passage,
A rempli les fossés et détruit les remparts,
Qui vont dans un instant céder de toutes parts.
Le peuple hautement maudit Sardanapale ;
Nous pouvons attaquer la demeure royale,
Dont les soldats tremblants mourront sous nos poi-
gnards.

BÉLÉSÈS.

Soldats, voyez là-bas le fleuve qui déborde,
Reconnaissez l'appui que vous donnent les dieux ;
Ce miracle éclatant, que leur main vous accorde,
Doit rendre le courage à des hommes pieux.
Adressez à Baal vos ardentés prières ;
Il vous a pardonné vos doutes, vos frayeurs,
Il vous rendra vainqueurs.

ARBACE, LE CHŒUR.

Prêtre inspiré, conduis-nous aux combats.
Nous marchons sur tes pas.

DEUXIÈME-TABLEAU

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE

MYRRHA.

Le silence et la nuit répandent leurs alarmes ;
Deux longs jours ont passé sans nouvelles du roi.
Ah ! s'il meurt, je mourrai ! L'éclair lointain des
Brille par intervalle et me glace d'effroi. [armes

O roi, si le sort t'abandonne,
Ma vie est à toi pour toujours ;
On peut t'enlever ta couronne,
Mais tu garderas celle de l'amour.
Le sceptre est un poids
Qui t'accable et t'écrase,
Laisse-le pour vivre auprès de moi ;
Cherchons pour nos cœurs,
Au pied du Caucase,
Un vallon couché dans les fleurs.

Étrangers aux bruits de la terre,
Là nous vivrons dans le mystère ;
L'écho charmant de ce séjour
N'entendra que des mots d'amour.
Ah ! viens, portons dans un lieu solitaire
Nos deux cœurs unis sans retour.

O roi, si le sort t'abandonne,
Etc., etc.

Mais le bruit du combat se rapproche. — Grands
Je vois nos ennemis partout victorieux. [dieux!
Le roi combat dans cette foule,
Il est blessé! — J'ai vu son sang qui coule.

SCÈNE II

MYRRHA, SARDANAPALE, PANIA.

SARDANAPALE.

La bataille est perdue,
Je vais aller rejoindre mes aïeux.

PANIA.

Fuyez, seigneur; gagnez une plaine inconnue
Où vous rassemblez des secours plus nombreux.

SARDANAPALE.

Que parles-tu de fuir? Non! Je ne fuirai pas!
Les traîtres triomphants s'avancent sur nos pas;
Ils voudraient, esclaves en furie,
Prendre Sardanapale en vie.
Je t'ordonne à l'instant d'enflammer ce palais!
Ceux qui m'auront aimé resteront; pour les autres,
Ceux qui n'ont jamais eu des cœurs comme les nôtres,
Je les laisse au vainqueur aller se rendre en paix.

SARDANAPALE.

PANIA.

Que me demandez-vous? La mort et l'incendie.

SARDANAPALE.

Je le veux.

PANIA.

Rejetez cette pensée impie.

SARDANAPALE.

Je t'ordonne à l'instant d'enflammer ce palais!

SCÈNE III

SARDANAPALE, MYRRHA.

SARDANAPALE.

N'as-tu pas entendu l'ordre que j'ai donné?
Pars à l'instant; pars.

MYRRHA.

Je reste.

SARDANAPALE.

Que dit-elle? Elle hésite à fuir ce lieu funeste
Où notre heure a sonné.
Après t'avoir sauvée une fois du trépas,
Crois-tu donc que ma main t'y condamne et t'y pousse?

MYRRHA.

Ici la mort est douce ;
Je mourrai dans tes bras.

SARDANAPALE.

Non ! non ! tu ne mourras pas !
Noble femme,
L'amour remplit ton âme,
Mais je dois
Périr sans toi.

Ta jeunesse est là qui réclame,
Mourir si tôt, mais c'est mourir deux fois.

MYRRHA.

Non, je meurs sans regrets,
Je veux partir avec toi dans les flammes ;
Qu'un même trépas unisse à jamais
Nos âmes !

SARDANAPALE.

Le feu luit, le temps presse ;
Encore une caresse,
Et puis songe à t'enfuir,
Moi seul je veux mourir.

MYRRHA.

Le feu luit, le temps presse,
Encore une caresse,

SARDANAPALE.

Et cherchons dans la mort
Un éternel transport.

SARDANAPALE.

Laisse-moi t'ordonner de vivre.

MYRRHA.

Dans tes bras le danger m'enivre
Demandons à la mort
Un éternel transport.

SARDANAPALE.

Adieu, douce et fidèle amie,
Un seul baiser et puis songe à ta vie.

MYRRHA.

Non, je meurs sans regrets,
Je veux partir avec toi dans les flammes
Qu'un même trépas unisse à jamais
Nos âmes!

ENSEMBLE.

SARDANAPALE.

Ah! ta jeunesse et ta vie,
Ton cœur me les sacrifie,
Mais entends ma voix qui te crie :
Myrrha, fuis la mort!

MYRRHA.

Ah ! ma jeunesse et ma vie,
Mon cœur te les sacrifie,
Entends ma voix qui te crie :
Je veux partager ton sort.

SARDANAPALE.

Va-t'en ! Le glaive approche et le palais s'enflamme,
Tu n'as plus qu'un moment.

MYRRHA.

Et toi, tu mourras seul, sans amis et sans femme,
Ce bûcher m'appartient, comme à toi, mon amant.

SARDANAPALE.

Va-t'en.

MYRRHA.

Je reste.

SARDANAPALE.

Eh bien, tu le veux,
Mourons tous deux !

ENSEMBLE.

Le feu luit, le temps presse,
Encore une caresse,
Demandons à la mort
Un éternel transport.

TROISIÈME TABLEAU

Le bûcher.

SARDANAPALE, MYRRHA, LE CHEUR.

Aimons jusqu'à la dernière heure !
Aimons dans les bras de la mort !
Partons pour une autre demeure,
Où nous pourrons aimer encor !

Incendie.

FIN

L'ENFANT PRODIGE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du
VAUDEVILLE, le 6 novembre 1862.

PERSONNAGES

BERNARDIN.....	MM. DELANNOY.
THÉODORE, son fils.....	SAINT-GERMAIN.
DELAUNAY, notaire.....	MUNIÉ.
CHEVILLARD.....	COLSON.
VINCENT, concierge.....	RICQUIER.
ÉLOI, id.	PEMARQUE.
ROSIER, id.	BEUZEVILLE.
UN PETIT CREVÉ.....	LÉO MEZ.
UN CAPITAINE DE POMPIERS.....	BOURCE.
UN RECEVEUR DES CONTRIBUTIONS.....	CAILLOT.
UN GARÇON D'HÔTEL.....	REBEL.
UN HOMME DU CHEMIN DE FER.....	RADET.
CLARISSE.....	M ^{mes} BIANCA.
VICTOIRE.....	LEROUX.
MADAME BERNARDIN.....	ALEXIS.
MADAME BERTRAND.....	THIBAUT.
MADAME DELAUNAY.....	DAUVENNE.
ADÈLE.....	ROLLAND.

*La scène se passe à Montélimart pour le premier acte
et à Paris pour les trois autres*

L'ENFANT PRODIGE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon de province. Porte au fond, portes latérales. A droite, au second plan, en scène, une table avec tapis vert; une autre table, à gauche, sur le devant. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARDIN, MADAME BERNARDIN.

An lever du rideau, M^{me} Bernardin, à genoux, entourée de linge et de vêtements, prépare une malle; Bernardin, assis à la table de devant, écrit.

BERNARDIN, solennel.

Continuons, madame Bernardin, j'ai écrit les douze chemises.

MADAME BERNARDIN, pleurant.

Dix-huit paires de bas.

BERNARDIN.

Dix-huit paires de bas.

MADAME BERNARDIN.

Six gilets de flanelle.

BERNARDIN.

Six gilets de flanelle.

MADAME BERNARDIN.

Six caleçons... Ah! mon enfant! mon pauvre enfant!

BERNARDIN.

Six caleçons... Allons un peu plus vite, madame Bernardin, les chemins de fer n'attendent pas.

MADAME BERNARDIN.

Il faut que j'aie de la bonté de reste; je devrais vous planter là avec vos précautions et vos écritures. Puisque vous envoyez votre fils à Paris, puisque vous tenez si fort à ce qu'il fasse ce voyage de Paris, vous pourriez bien vous dispenser d'inscrire les effets qu'il emportera.

BERNARDIN, se levant.

Mon Dieu, madame Bernardin, laissez-moi faire et ne contrôlez pas l'opportunité de mes actions.

Je vous l'ai dit et je vous le répète, mon fils va à Paris comme autrefois on allait à Athènes. Vous voyez que j'ai un précédent. Dans l'administration dont j'ai l'honneur de faire partie, on n'avance jamais sans précédent. Mon fils se rend donc à Paris; il y va pour compléter son éducation et non pas pour dissiper sa garde-robe. De là la précaution que je prends d'en conserver une nomenclature très précise. A son retour, je saurai s'il est rangé, soigneux et s'il a de l'ordre.

MADAME BERNARDIN.

Il n'y a pas besoin de l'envoyer à Paris pour le savoir : il n'en a pas.

BERNARDIN.

Alors il ne tient pas de son père! Encore un enfant qui ne tient pas de son père! Reprenons, madame Bernardin, nous en sommes encore aux caleçons.

MADAME BERNARDIN.

Vingt-quatre mouchoirs.

BERNARDIN.

Vingt-quatre mouchoirs.

MADAME BERNARDIN.

Trois foulards de nuit.

BERNARDIN.

Trois foulards de nuit.

MADAME BERNARDIN.

Un, deux, trois, quatre... Ah! mon Théodore, ton départ me tuera!

BERNARDIN, se levant.

Madame Bernardin, voulez-vous, oui ou non, que votre fils fasse ce voyage?

MADAME BERNARDIN.

Eh bien! non! je ne le veux pas! Je me moque de Paris, d'Athènes, de la Chine! A qui est-il, mon garçon? Qui est-ce qui l'a fait? C'est moi, et je veux qu'il reste auprès de sa mère!

BERNARDIN.

Soit, madame, il ne partira pas.

MADAME BERNARDIN.

Ah! Hippolyte, que tu es bon!

BERNARDIN.

Ne m'approchez pas. Voilà longtemps que je sais que vous préférez votre fils à votre mari. Quand je parle d'aller à Paris, vous ne me retenez pas. Vous

me dites : Va donc..., prends un congé..., absente-toi quinze jours, trois semaines... Les séductions de la capitale, si dangereuses pour un homme de mon âge, ne vous effrayent guère; vous avez peur pour votre fils, vous n'avez pas peur pour moi.

MADAME BERNARDIN.

Mais, mon ami, ce n'est pas la même chose.

BERNARDIN.

Madame Bernardin, vous ne me trouvez pas changé depuis quelque temps?

MADAME BERNARDIN.

Sous quel rapport?

BERNARDIN.

Je ne vous parais pas préoccupé, inquiet, avec des attitudes plus solennelles?

MADAME BERNARDIN.

Non! J'ai remarqué seulement que vous vous endormiez après votre diner.

BERNARDIN.

Je ne dors pas, madame, je pense. Je me rends compte de mes capacités administratives si elles devaient appeler l'attention du gouvernement.

Je médite des réformes municipales! (Mouvement de M^{me} Bernardin.) Et que voyez-vous là d'étonnant? Croyez-vous qu'un homme, si modeste qu'il soit, puisse vivre impunément dans le voisinage de sa mairie, sans devenir un jour ambitieux!

MADAME BERNARDIN.

Ambitieux! Vous! Restez donc chez vous, mon pauvre homme, et que mon fils en fasse autant, c'est tout ce que je demande.

BERNARDIN.

Pauvre homme! pauvre homme! Je suis édifié aujourd'hui, madame Bernardin; à force de me voir aller et venir dans la maison, broser mes habits, plier ma serviette, vous vous êtes habituée à me considérer comme un crétin, oui, madame, comme un véritable crétin, et, si j'étais appelé à un poste de responsabilité, vous ne seriez tranquille que le jour où j'aurais fait une grosse boulette qui entraînerait immédiatement ma destitution.

MADAME BERNARDIN.

Je ne vois pas, mon ami, ce que votre ambition peut avoir de commun avec le voyage de Théodore.

BERNARDIN.

Apprenez, madame, que la présence de mon fils à Paris me rappellerait utilement à des personnes

influentes. En outre, je vous avais dit que quelques amis, bien posés à Montélimart, devaient assister au départ de Théodore, petite réunion pour laquelle j'avais préparé un petit discours. Vous n'ignorez pas de quelle importance est un discours dans la vie d'un homme qui n'a pas de fréquentes occasions d'en prononcer. Mais tout passe après votre fils ; vous marchez sur tout.

MADAME BERNARDIN.

Voyons, Hippolyte, sois raisonnable ; tu me le diras, ton discours. (Mouvement de Bernardin.) J'aime bien mieux que ton discours soit perdu et que mon fils n'aille pas se casser un bras ou une jambe à Paris.

BERNARDIN.

Eh bien ! moi, madame, je préfère qu'il se casse une jambe. Une jambe se remet et un discours ne se remet pas. Je suis un sot de donner des raisons à qui n'en veut pas entendre. Théodore partira aujourd'hui même.

MADAME BERNARDIN.

Ah ! Hippolyte !

BERNARDIN.

Vous m'avez entendu. Théodore partira aujourd'hui même.

Bernardin sort. M^{me} Bernardin sanglote ; elle déchire avec colère les écritures de son mari et sonne.

SCÈNE II

MADAME BERNARDIN, VICTOIRE.

MADAME BERNARDIN.

Victoire, que fait mon fils ?

VICTOIRE.

Il mange, madame.

MADAME BERNARDIN.

Il mange, au moment de quitter sa mère !

VICTOIRE.

A c't'âge-là, madame, on dévore quand même. Dans les premiers temps de mon mariage, j'avais toujours la bouche pleine. Mon mari disait : femme gourmande, femme fidèle. Le pauvre homme, avec tous ses proverbes, il n'a pas vécu longtemps.

MADAME BERNARDIN.

Le voyage de mon fils ne vous fait pas peur, Victoire ? Un garçon si jeune !

VICTOIRE.

Oh ! madame ! m'sieu Théodore n'est pas si jeune qu'il en a l'air.

MADAME BERNARDIN.

A votre avis, je ferais donc bien de consentir à ce départ?

VICTOIRE.

Sûrement, madame. Un homme, ce n'est pas comme nous : faut que ça aille de droite et de gauche. Si ça tombe, ça se ramasse.

MADAME BERNARDIN.

C'est bien, Victoire.

VICTOIRE.

Je le connais, m'sieu Théodore : s'il reçoit des coups, il en rendra.

MADAME BERNARDIN.

En voilà assez, Victoire. Vous terminerez cette malle et vous la fermerez. Je vais cependant faire une dernière tentative sur mon mari.

Elle sort.

SCÈNE III

VICTOIRE, puis THÉODORE.

VICTOIRE.

C'est vrai, ce gamin, il est bien d'âge à partir...

Il ne peut pas rester éternellement entre sa mère... et sa bonne. Eh bien! quand on l'écorcherait un peu à Paris, où serait le mal? Il apprendra la vie à ses dépens comme tout le monde; on le mettra dedans une fois, deux fois, et à la troisième, il dira: j'ai payé mon écot, c'est le tour d'un autre.

THÉODORE, paraissant à la porte de gauche.

Victoire, tu es seule?

VICTOIRE.

Oui, je suis seule..., mais je vous ai défendu de me tutoyer, vous le savez bien. Avez-vous fait un bon repas?

THÉODORE.

Très bon.

VICTOIRE, elle lui arrange sa cravate.

Êtes-vous chaudement couvert?

THÉODORE.

Très chaudement.

VICTOIRE, elle lui enlève une tache.

Avez-vous des livres pour la route?

THÉODORE.

Oui, j'ai acheté *les Idées de M^{me} Aubray*.

VICTOIRE.

Allons, tout va bien, et vous êtes bon à partir.

THÉODORE.

C'est vrai, je vais partir..., te quitter, ma petite Victoire.

VICTOIRE.

Encore! Si on vous entendait me parler ainsi, on pourrait supposer...

THÉODORE.

Quoi?

VICTOIRE.

Quoi? Il n'en manque pas de méchantes langues pour dire que vous êtes toujours fourré dans ma cuisine et que je vous fais frotter les appartements à ma place. Au lieu de rire et de me regarder avec vos grands yeux, aidez-moi à fermer cette malle. (Jeu de scène pendant lequel Théodore embrasse plusieurs fois Victoire.) Quel mauvais sujet vous faites! Gardez ces manières-là pour d'autres femmes que moi.

THÉODORE.

Oh! je les connais maintenant, les femmes!

VICTOIRE.

Vraiment!

THÉODORE.

Oui, et j'en ai assez.

VICTOIRE.

Déjà!

THÉODORE.

Déjà. Des petits êtres prétentieux, coquets, hypocrites, qui ont toujours l'air de ne pas savoir de quoi on leur parle et qui ne vous répondent ni oui ni non. A mon retour, je me marierai; une fois marié, on est tranquille, on a la loi avec soi.

VICTOIRE.

Pauvre jeune homme! Vous nous trouvez donc bien farouches, bien cruelles, vous changerez d'avis. Écoutez-moi, m'sieu Théodore, je vais vous donner des conseils, et, quoique je ne sois qu'une domestique, vous ne vous en trouverez pas plus mal de les suivre. D'abord, soyez bon et respectueux pour les vieilles mamans; elles ont des coquins de fils comme vous, qui leur ont coûté cher à élever et qui leur causent de gros chagrins jusqu'à la fin de leurs jours. Ensuite, ne vous mettez jamais sur le chemin des fillettes; il y en a de fines comme des mouches, et d'autres sont de pauvres petites niaisés; c'est une faute d'abuser celles-là, et avec les premières on joue à qui perd gagne. Ce qui est à vous, bien à vous, c'est ce qui

n'est à personne; jugez ces dames ce qu'elles valent; ne prenez pas des châtaignes pour des oranges; riez, chantez, dansez avec elles; un petit service de temps à autre, et des mamours tant qu'on vous en demandera. Mais quand les chandelles sont éteintes, comme on dit, la comédie est finie. Plus tard, vous avez bien le temps d'y penser, vous épouserez une jolie fille qui vous apportera une dot bien ronde et un cœur tout neuf. Voilà le programme.

THÉODORE.

Il est gentil, ton programme, très gentil, et je ne demandais qu'à le mettre à exécution plus tôt.

Il lui prend la taille.

VICTOIRE, se dégageant.

Le beau malheur, quand vous auriez sauté un article. Maintenant on va venir, embrassez moi comme vous embrasseriez votre nourrice, et bon voyage!

THÉODORE, l'embrassant.

Adieu, Victoire.

VICTOIRE.

Adieu, gamin.

THÉODORE.

Encore! encore!

Delannay entre et les surprend.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DELAUNAY.

DELAUNAY, à part.

Tiens, tiens, c'est donc le fils qui... J'aurais cru plutôt que c'était le père! (Haut.) M. Bernardin fils est-il ici?

VICTOIRE, sans se décontenancer.

Oui, m'sieu le notaire, il est ici. Ce pauvre m'sieu Théodore, le v'là sur son départ, il nous embrasse tous comme du pain; il vous embrassera bien tout de même et votre femme aussi. (Bas, à Théodore.) Paris ne lui a pas réussi à celui-là. Il y a laissé ses cheveux et son magot.

Elle sort.

SCÈNE V

THÉODORE, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Monsieur, j'ai appris de votre excellent père que vous alliez à Paris, et je viens, un peu indiscreètement, vous charger d'une commission.

THÉODORE.

Une commission, monsieur, à moi, pour Paris que je ne connais pas...

DELAUNAY.

Rassurez-vous. Il s'agit seulement de ce petit paquet et de cette lettre que je vous prierai de remettre à leur adresse.

THÉODORE, lisant l'enveloppe de la lettre.

« Monsieur Démosthène Chevillard, homme de lettres, 72, rue Pigalle. »

DELAUNAY.

En plein quartier Bréda... En plein quartier Bréda. (A part.) Il ne comprend pas... (Haut.) Eh bien ! monsieur, n'êtes-vous pas satisfait de partir pour Paris et de visiter cette grande ville, si célèbre par son intelligence, son luxe et ses plaisirs ? Nous sommes entre hommes, où comptez-vous aller en arrivant ?

THÉODORE.

Au Panthéon, monsieur.

DELAUNAY.

Ah ! au Panthéon... Oui, oui, respectable pèlerinage. (A part.) Il est bête !

THÉODORE.

Et vous, monsieur, quel est le premier monument que vous avez vu ?

DELAUNAY.

Moi ! la Closerie des lilas ! C'est près du Panthéon, mais ce n'est pas la même chose.

THÉODORE.

La Closerie des lilas ! J'ai là une liste que papa m'a remise et où l'endroit que vous venez de me nommer ne se trouve pas... Je vais l'y ajouter.

DELAUNAY.

Voulez-vous me permettre de jeter d'abord un coup d'œil... « Le Panthéon, les Gobelins, le Musée d'artillerie... » Monsieur, je retrouve dans ces lignes la hauteur d'esprit de votre excellent père ; votre voyage ne peut manquer d'être instructif et intéressant.

THÉODORE.

Voulez-vous me permettre de vous faire une question qui me préoccupe beaucoup ?

DELAUNAY.

Oui, oui, faites ; mais prenez garde, je suis l'ami

de monsieur votre père, notaire, père de famille moi-même.

THÉODORE.

Je n'ose plus alors.

DELAUNAY.

Allez donc, jeune homme, allez donc.

THÉODORE.

Est-ce qu'il y a beaucoup de femmes, à Paris?

DELAUNAY.

S'il y a des femmes, à Paris, mais il n'y a que de ça. C'est la ville des femmes. Il y en a de tous les pays, de toutes les couleurs et de tous les âges. Il y en a même de vieilles; mais elles ne le savent pas. Et toutes, la bouche en cœur, l'œil en coulisse, des cheveux qui leur vont jusqu'ici, des toilettes qui ne leur descendent pas plus bas que là, et de l'esprit, un esprit prodigieux! Sans doute les indications de monsieur votre père sont excellentes; elles émanent d'un homme de lumière et de valeur; mais moi, moi qui vous parle, je ne regrette pas les Gobelins, et je regretterai toute ma vie Amanda.

THÉODORE.

Amanda!... C'est une femme!

DELAUNAY.

Et quelle femme ! Charmante ! fidèle ! désintéressée !

THÉODORE.

J'ai déjà entendu dire, en effet, que les femmes, à Paris, étaient plus séduisantes qu'ailleurs... Elles sont aussi plus fidèles ?

DELAUNAY.

Eh ! eh !

THÉODORE.

Plus désintéressées ?

DELAUNAY.

Oh ! oh ! Amanda, voyez-vous, c'est une exception.

THÉODORE.

En ce cas, Paris est un séjour bien agréable et bien dangereux.

DELAUNAY.

C'est le premier pays du monde. On ne vit que là. Vivre à Paris, avec douze mille livres de rente et Amanda, mais je ne donnerais pas cette position pour la plus belle charge du département.

THÉODORE.

Cependant M^{me} Delaunay a l'air de bien vous aimer, et elle est bien gentille...

DELAUNAY.

Ah! oui, ma femme, mon étude, les contrats de vente, il faut toujours en revenir là. Vous m'excuserez, monsieur, de cette petite ivresse rétrospective et je vous prierai de m'en garder le secret. C'est si petite ville ici! On irait chez le notaire en face, si on savait que j'ai fait mon droit sur les genoux d'Amanda. Ah! Amanda! Paris!

THÉODORE.

Prenez garde! Voici papa.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BERNARDIN.

Entrent successivement M^{me} Delaunay, le capitaine de pompiers, Victoire, M^{me} Bernardin, le percepteur des contributions, un homme du chemin de fer.

BERNARDIN.

Ah! mon cher maître, vous avez trouvé le temps de venir.

DELAUNAY.

Vous voyez, je fais attendre la clientèle pour vous.

BERNARDIN.

Je vous tiens, je ne vous lâche plus. Vous nous restez jusqu'aux adieux ?

DELAUNAY.

C'est entendu. M^{me} Delaunay doit venir me rejoindre ici.

BERNARDIN.

A merveille ! Elle va bien ?

DELAUNAY.

Très bien. La santé d'une femme dépend bien souvent de son bonheur en ménage, et c'est un ménage si heureux que le nôtre !

BERNARDIN.

Dites-moi, mon cher maître, vous étiez là, vous avez entendu le petit discours que j'ai prononcé sur la tombe de mon pauvre collègue. Comment cela vous a-t-il paru ?

DELAUNAY.

Charmant ! Si, si, charmant ! Je ne vous dirai

pas que vous et Bossuet vous faites la paire, mais c'était très gentil. Il y a surtout une phrase..., aidez-moi donc...

BERNARDIN.

Oui, la dernière : « Ainsi finiront, messieurs, plusieurs d'entre nous, travailleurs obscurs, mais non inutiles, qui, aidés par les circonstances, auraient brillé au premier rang. »

DELAUNAY.

Maxime éternellement neuve ! Il y a de l'étoffe en vous, monsieur Bernardin ; vous n'avez donc jamais été ambitieux ?

BERNARDIN.

Si, je le suis peut-être encore. L'échelle m'a toujours manqué. (Entre M^{me} Delaunay, une rose à la main.) Voici M^{me} Delaunay.

Il va la recevoir.

DELAUNAY, à part.

Ah ! l'échelle t'a toujours manqué. « Ainsi finiront plusieurs d'entre nous... » C'est son oraison funèbre qu'il a faite là. Il est bête !

MADAME DELAUNAY, en réponse aux coquetteries de Bernardin.

Vous êtes l'homme le plus galant que je connaisse.

BERNARDIN.

J'ai composé ce matin un petit bouquet à Chloris

pour une personne qui n'est pas loin de moi.
 (Récitant.) « Ainsi finiront, messieurs... » Pardon, ce
 n'est pas cela.

Chloris, on vous a dit, je gage,
 Que j'étais perfide et volage ;
 N'en croyez rien.
 Mais, si quelqu'un vient à vous dire
 Qu'en secret pour vous je soupire,
 Croyez-le bien.

MADAME DELAUNAY.

C'est charmant. Mon mari devrait bien prendre
 modèle sur vous. Il ne m'a jamais fait de vers.

Entre le capitaine de pompiers ; Bernardin quitte M^{me} Delaunay pour
 aller le recevoir.

MADAME DELAUNAY, allant à Théodore.

Vous allez donc partir, monsieur ?

THÉODORE.

Oui, madame.

MADAME DELAUNAY.

Et vous ne souffrez pas de quitter vos excellents
 parents ?

THÉODORE.

Oh ! si, madame.

MADAME DELAUNAY.

Il n'y a pas d'autre personne ici que vous regretterez?

THÉODORE.

Il y en a une. (A part.) Victoire.

MADAME DELAUNAY.

Et vous ne pouvez pas me dire son nom?

THÉODORE.

Ne me le demandez pas, madame. Sa position nous a toujours commandé la plus grande réserve.

BERNARDIN.

Théodore, le capitaine!

MADAME DELAUNAY, à part.

L'innocent! Il a attendu son dernier jour pour se déclarer; il est bien temps.

LE CAPITALNE, à Théodore.

Oui, mon garçon, je n'ai pas voulu te laisser partir sans signer ta feuille de route, comme nous disons. (A Bernardin.) A quelle heure part-il?

BERNARDIN, tirant sa montre.

Diable! Dans trois quarts d'heure! Victoire, allez

me chercher un sucrier, une carafe et un verre, tout ce qu'il faut pour parler.

VICTOIRE.

Bien, monsieur.

BERNARDIN.

Victoire, vous poserez cela sur cette table, sur la table qui a un tapis vert.

MADAME BERNARDIN.

J'espère bien que vous n'allez pas débiter des phrases pour les derniers instants qui me restent à passer avec mon fils.

BERNARDIN.

Madame Bernardin, je ne débite pas de phrases, mais je ne crois pas pouvoir laisser partir Théodore sans lui adresser une petite allocution.

DELAUNAY.

Madame Bernardin, laissez parler votre mari.

MADAME BERNARDIN.

Eh bien ! qu'il commence ! Le plus tôt fini vaudra le mieux.

BERNARDIN.

Nous attendons encore le percepteur qui m'a promis sa visite.

MADAME BERNARDIN.

Il est sourd.

BERNARDIN.

Il est sourd, c'est possible, mais je suis censé ne pas le savoir. Justement le voici, je reconnais son pas.

LE PERCEPTEUR, entrant.

Bonjour, bonjour, j'avais peur d'arriver trop tard, j'ai bien cru entendre la trompette de l'omnibus.

LE CAPITAINE.

C'est quelqu'un qui se sera mouché sur la route.

DELAUNAY.

Monsieur Bernardin, vous avez la parole.

Les personnages, allant de gauche à droite, sont placés de la manière suivante : le capitaine, M^{me} Delaunay, Théodore, M^{me} Bernardin, Bernardin, la table devant lui, Delaunay; au fond, Victoire assise sur une malle.

BERNARDIN.

Mon fils, en t'exilant pour quelques mois de ton pays natal et du berceau de ta famille, je ne cède pas au désir bien naturel chez les pères de se débarrasser de leurs enfants. Tu dois voir là, au

contraire, une preuve nouvelle de mon affection qui ne recule pas devant la dépense.

THÉODORE.

Oui, papa.

BERNARDIN.

Ne m'interromps pas. Cependant cette affection n'est pas aveugle, et ce serait t'aimer bien mal que de te laisser une seule illusion sur tes avantages personnels. Tu n'es pas beau ; ton intelligence est au-dessous de la moyenne...

M^{me} Bernardin révoltée embrasse tendrement Théodore.

BERNARDIN, reprenant.

Et tu seras bien heureux à la mort de ton père (dénégations de Théodore), tu seras bien heureux de trouver les économies qu'il aura si péniblement amassées. Mais rien n'est stable et assuré en ce bas monde, où les grandes comme les petites choses nous échappent souvent des mains.

Le capitaine, à moitié endormi, laisse tomber son casque : Théodore va le ramasser en sautant à pieds joints ; on rit.

BERNARDIN, reprenant.

Ma modeste aisance n'est pas à l'abri d'un cataclysme. Toi-même, mon garçon, tu peux devenir impotent ou tout à fait imbécile. (Nouvelles protestations de M^{me} Bernardin.) Aussi en t'envoyant dans la pre-

mière capitale du monde civilisé, je compte beaucoup sur toutes ses turpitudes...

M^{me} Delaunay fait des mines à Théodore et lui jette sa rose qui tombe dans le chapeau du capitaine.

BERNARDIN, s'interrompant.

Théodore !

THÉODORE, répétant comme un écolier.

Turpitudes, papa.

BERNARDIN, reprenant.

Pour te mettre en garde contre les revers de la fortune et (regardant Delaunay) les ambitions déçues.

DELAUNAY, à part.

Il recommence son oraison funèbre.

BERNARDIN, reprenant.

Quand je ne serai plus près de toi, mon enfant, pour te dire : Fais ceci, ne fais pas cela ; quand tu ne craindras plus ma surveillance et mes reproches continuels, que de dangers tu vas courir, que d'écueils tu vas rencontrer !

M^{me} Bernardin sanglote ; Théodore l'embrasse.

BERNARDIN, reprenant.

C'est pourquoi je veux te signaler comme détes-

tables, anarchiques et dont tu devras t'abstenir, deux classes spéciales dans la société : la première... (Bas, à Delaunay.) Je ne voulais pas les nommer, mais je n'ai pas pu faire autrement. (Haut.) La première, les journalistes, et la seconde... (Bas, à Delaunay.) Je ne voulais pas les nommer non plus. (Haut.) Et la seconde, les courtisanes.

On écoute attentivement.

BERNARDIN, continuant.

Les journalistes, c'est-à-dire les politiques d'estaminet, les pérorateurs de club, tous ceux qui n'ont rien et qui veulent partager avec les autres...

LE CAPITAINE, se réveillant à moitié.

Très bien ! très bien ! très bien !

Théodore se lève pour rendre le casque au capitaine qui s'est endormi.

BERNARDIN, reprenant.

Héritiers des maximes funestes de Quatre-vingt-treize...

LE CAPITAINE, même jeu.

Très bien ! très bien !

Théodore se lève de nouveau ; M^{me} Bernardin le fait rasseoir et lui enlève le casque.

BERNARDIN, reprenant.

Qui, après avoir noyé leur plume dans les flots de l'orgie, voudraient noyer la société dans des flots de sang. Abstiens-toi, Théodore!

Applaudissements. — Le percepteur complimente M^{me} Bernardin sur le talent oratoire de son mari; elle lui passe le casque.

BERNARDIN, reprenant.

Mais comment parler, sans choquer la pudeur, de ces femmes, sont-ce bien des femmes, capables d'égarer les imaginations les plus paisibles, d'ancantir les fortunes les mieux établies, d'ailleurs inutiles à l'État comme à elles-mêmes, car elles ne savent pas conserver pour l'hiver le pain gagné dans leur belle saison? Abstiens-toi, Théodore, abstiens-toi!

MADAME DELAUNAY.

C'est très joli, monsieur Bernardin.

Nouveaux applaudissements. — Delaunay se lève pour féliciter Bernardin; le percepteur en fait autant, il dépose le casque sur la table.

VICTOIRE.

Ah! que c'est beau, monsieur, que c'est beau!

BERNARDIN, reprenant.

Ainsi, mon fils... (Apercevant le casque sur la table; à

Victoire.) Enlevez donc ce casque! (Reprenant.) Ainsi, mon fils, ces conseils ratifiés par la voix publique... (Silence.) ratifiés par la voix publique...

TOUS.

Oui, oui, très bien, très bien!

UN HOMME DU CHEMIN DE FER, entrant.

C'est ici qu'il y a des malles à prendre pour le chemin de fer?

BERNARDIN.

Oui, mon ami, c'est ici. Voulez-vous vous asseoir un instant et écouter la fin de mon discours?

L'HOMME.

Je suis envoyé pour enlever des malles.

BERNARDIN.

Victoire, donnez les malles et revenez tout de suite.

L'HOMME.

La voiture va passer dans un quart d'heure.

MADAME BERNARDIN.

Un quart d'heure! Ah! mon enfant!

On se lève.

BERNARDIN, reprenant.

Un dernier mot. Ainsi, mon fils, ces conseils resteront gravés dans ton souvenir avec les marques d'approbation qui les ont accompagnés; mais ma tendresse prévoyante a été plus loin et elle s'est efforcée de renfermer toute ta règle de conduite en quelques sentences, code de la vie et ornement de la mémoire. Voici ces sentences :

Ne jette pas ton cœur de caprice en caprice;
La femme est une fleur au bord d'un précipice.
Dis-toi, quand tu verras des hommes de journal:
Ils ne font aucun bien, mais ils font tout le mal.
Règle bien prudemment ta dépense diverse,
Tu ne signeras pas des effets de commerce.
Que soient tous tes discours empreints d'honnêteté,
Et ne parle jamais contre l'autorité.

VICTOIRE.

Voici la voiture!

MADAME BERNARDIN.

Adieu, mon enfant!

Elle embrasse longuement Théodore.

LE CAPITAINE, auquel Victoire rapporte le casque.

Tiens! Une fleur dans mon casque! (A M^{me} Delaunay.) Belle dame!

MADAME DELAUNAY, à part.

Ma rose ! Il n'a pas compris !

THÉODORE.

Adieu, papa.

BERNARDIN.

Au revoir, mon garçon.

La femme est une fleur au bord d'un précipice.

DELAUNAY.

Vous n'oubliez pas mon petit paquet pour Paris ?

MADAME DELAUNAY.

Un paquet de mon mari pour Paris, je veux savoir ce qu'il contient.

DELAUNAY.

Des affiches, chère amie, des affiches.

TOUS.

Adieu ! Adieu !

THÉODORE.

Adieu ! (De la porte et avec transport.) Adieu, Victoire !

(M^{me} Bernardin agite son mouchoir, Bernardin son discours,
M^{me} Delaunay sa rose, le capitaine son casque.)

DELAUNAY.

Ils sont bêtes !

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une loge de concierge. Porte au fond.
Sortie sur la gauche. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERTRAND, CHEVILLARD.

CHEVILLARD, paraissant à gauche.

Madame Bertrand, je vous salue.

MADAME BERTRAND.

Ça va bien, m'sieu Chevillard? Est-ce que vous venez de vous lever?

CHEVILLARD.

A six heures du soir! Je ne suis pas encore de cette force-là! Avez-vous des lettres pour moi?

MADAME BERTRAND.

Vous savez bien que non. Excepté celles d'Orléans...

CHEVILLARD.

Vous voulez dire la correspondance du marchand de bois?

MADAME BERTRAND.

Du marchand de bois! Ce n'est pas gentil à vous, un homme qui a reçu de l'éducation, de parler comme ça de son papa.

CHEVILLARD.

Mon papa! Il n'est pas venu une dame me demander?

MADAME BERTRAND.

M^{me} Agathe?

CHEVILLARD.

M^{me} Agathe ou une autre.

MADAME BERTRAND.

Pas de lettres et pas de dames, vous voilà tranquille.

CHEVILLARD, après un soupir.

Allons! Elle m'oublie!

MADAME BERTRAND.

Vous êtes déjà sorti ce matin?

CHEVILLARD.

Oui.

MADAME BERTRAND.

Qu'avez-vous fait toute la journée?

CHEVILLARD.

J'ai joué au bésigue et j'ai parlé politique.

MADAME BERTRAND.

Ah! Et vous rentrez vous reposer?

CHEVILLARD.

Non, je ressors.

MADAME BERTRAND.

Où allez-vous?

CHEVILLARD.

Je vais jouer au bésigue et parler politique.

MADAME BERTRAND.

Alors vous êtes bien pressé?

CHEVILLARD.

Pourquoi?

MADAME BERTRAND.

Vous n'avez pas le temps d'apprendre une nouvelle et de me rendre un service?

CHEVILLARD.

Voyons-la, votre nouvelle, quoique je ne m'attende pas de votre part à une indiscretion diplomatique. Quant au service, madame Bertrand, c'est autre chose; tel que vous me voyez, je marcherais à l'échafaud pour l'humanité, mais je ne ferais pas un pas pour mes semblables.

MADAME BERTRAND.

Vous m'écoutez?

CHEVILLARD.

Oui.

MADAME BERTRAND.

Vous savez bien que j'ai une fille?

CHEVILLARD.

Sans doute, je l'ai vue longtemps ici, et puis je l'ai rencontrée dans le monde. Comment l'appellez-vous?

MADAME BERTRAND.

Je l'appelle comme elle s'appelle, Clarisse Bertrand.

CHEVILLARD.

Ah! Eh bien! votre fille, elle se marie?

MADAME BERTRAND.

Non... Elle se repent!

CHEVILLARD.

Bah!

MADAME BERTRAND.

Oui, elle se repent. Il l'a abandonnée!

CHEVILLARD.

Qui?

MADAME BERTRAND.

Son séducteur. (Chevillard rit.) Il l'a plantée là, avec une saisie sur le dos. J'ai dit à ma fille : Laisse ta défroque aux hommes de loi, c'est assez bon pour eux, et rentre à la maison.

CHEVILLARD.

Elle a accepté?

MADAME BERTRAND.

Je l'attends d'une minute à l'autre.

CHEVILLARD.

C'est parfait! Vous donnez peut-être un bal à cette occasion; votre fille a toujours aimé la danse.

MADAME BERTRAND.

Non, monsieur Chevillard, je ne donne pas de bal, mais j'ai du monde à dîner. Il me reste encore quelques achats à faire, et vous seriez un homme bien aimable de me garder ma loge un petit moment.

CHEVILLARD.

C'est un poste de confiance que vous m'offrez là.

MADAME BERTRAND.

Et puis ne vous gênez pas ; si vous voulez manger la soupe avec nous, c'est offert de bon cœur.

CHEVILLARD.

Excellente madame Bertrand, je craindrais que ma présence ne fût déplacée dans cette petite fête de famille.

MADAME BERTRAND.

Non, non, c'est tout de braves gens, pas fiers. Il y aura Éloi, le parrain de Clarisse, qui est concierge au numéro douze ; M. Rosier, le concierge de l'hôtel la Richardière ; et puis le concierge de la maison de ma fille, il a toujours été très complaisant pour elle.

CHEVILLARD.

Une assemblée de portiers ! Sois bon prince,

Chevillard, voilà le moment de faire une étude de mœurs et d'économiser un dîner. J'accepte votre invitation à une condition.

MADAME BERTRAND.

Laquelle ?

CHEVILLARD.

Vous me placerez près de vous à table.

MADAME BERTRAND.

Grand blagueur ! J'en valais bien une autre de mon temps, le père de Clarisse en a su quelque chose. Je m'en vas ; si vous vous ennuyez trop, vous trouverez le *Petit Journal* dans la commode

SCÈNE II

CHEVILLARD.

Est-ce bien toi, Démosthène Chevillard, fils de Toussaint Chevillard, marchand de bois à Orléans, département du Loiret, deux heures de chemin de fer, dix départs par jour ! Te voilà concierge, mon bonhomme, portière ! Vagabond, souviens-toi de ton village ! Rappelle-toi le chantier de tes ancêtres, puisque chantier il y a, et l'existence d'autrefois, saine et abondante, avec ton brave homme de père pour compagnon. Tu montais ses chevaux, tu culot-

tais des pipes, tu courais après les blanchisseuses, et la cloche te rappelait régulièrement aux heures des repas. Où est-il, qu'est-il devenu, ce Chevillard des familles? Hélas! Quelques rébus, heureusement rimés, publiés par l'*Abeille orléanaise*, lui ont tourné la tête. Perdu par des rébus! Chevillard est à Paris maintenant; il est célèbre, il a des maîtresses, il fait courir peut-être? Hein! mon bonhomme, en as-tu cherché des éditeurs pour tes poésies, et plus tard des capitalistes pour tes publications économiques! Les banquiers hésitaient. Tu rencontras Agathe, qui n'hésita pas, elle. Agathe t'aima, tu aimas Agathe, tu te brouillas avec ton père. Agathe cessa de t'aimer, mais toi tu restas brouillé avec ton père. Un jour, jour d'orgueil et de courage, tu résolus de te tirer d'affaire. Tu n'avais plus cent mille carrières devant toi, tu n'en avais que deux : homme politique ou photographe; tu devins photographe. Tu opéras lui-même. Jette un voile sur cette tentative commerciale. C'est alors que Chevillard se retira de la lutte. Il se laissa vivre, moyennant cent francs par mois, dernier lien qui existe encore entre son père et lui. Son existence ne fut plus qu'une longue conversation sur les affaires publiques, conversation irritante, acharnée, coupée d'absinthe et de parties de bésigue, rafraîchie par les sourires d'Agathe, qui revient encore de temps en temps, aux époques du terme. Deux heures de chemin de fer, dix départs par jour! (Allant à la porte du fond.) Je ne m'amuse pas ici. On ne va pas savoir ce que je suis devenu au café,

je ne m'absente jamais si longtemps. Ah! voilà M^{lle} Bertrand qui tourne la rue et qui va opérer sa rentrée dans la loge maternelle!

Il sort par la gauche.

SCÈNE III

CLARISSE.

CLARISSE, paraissant au fond, un buvard à la main.

Gordon, s'il vous plaît! Personne! On ne se met pas aux fenêtres plus que ça pour me voir arriver!

Elle va à une table et dépose le buvard.

CHEVILLARD, reparaissant au fond.

Amanda!

Il s'échappe.

CLARISSE.

Ah! que c'est bête! (Allant au fond.) C'est cet imbécile de Chevillard! Est-il imprudent de m'appeler Amanda ici, chez ma mère! (Elle va à la table, ouvre le buvard et écrit.) « Mon joli bébé, je viens de rentrer dans ma famille, il me serait impossible d'y rester une minute de plus. Va ce soir au Cirque, je t'y retrouverai. » Quelle sotte je suis! Je pense encore à ce que m'a dit cette somnambule. Oui, je vais consulter les somnambules, mais je n'y crois plus.

Depuis qu'on m'a prédit que je gagnerais ma fortune en jouant sur la rouge, la noire est toujours sortie. Elle m'a fait une histoire impossible, cette bonne femme, mais qui n'était pas mal inventée. Un prince, jeune comme l'aurore, beau comme l'amour, quitte en ce moment la cité du Soleil pour venir vers toi; il te rencontrera dans une caverne obscure, où le malheur des temps t'a contrainte à chercher un abri. Il t'aime avant de te connaître, et cætera, et cætera. (Théodore paraît au fond.) Un prince!

SCÈNE IV

CLARISSE, THÉODORE.

THÉODORE.

Pardon, mademoiselle! M. Démosthène Chevillard, homme de lettres?

CLARISSE.

C'est ici, monsieur, mais il vient de sortir.

THÉODORE.

Ah! c'est bien fâcheux!

CLARISSE.

Ce que vous avez à lui dire est-il bien pressé?

THÉODORE.

Mon Dieu, non, mademoiselle; je suis chargé d'une commission pour lui et j'aurais désiré la lui faire moi-même.

CLARISSE, à part.

Il est gentil, ce petit.

THÉODORE.

Je ne sais si je dois revenir ou laisser ce paquet avec ma carte.

Il va au fond et dépose le paquet.

CLARISSE.

Si vous voulez attendre, monsieur, votre ami ne tardera peut-être pas à rentrer.

THÉODORE.

Oh ! mademoiselle, M. Chevillard n'est pas mon ami. Je le voudrais bien. Vous le connaissez, vous ?

CLARISSE.

Oui, un peu.

THÉODORE.

Il a fait beaucoup d'ouvrages, M. Chevillard ?

CLARISSE.

C'est bien possible.

THÉODORE.

Il a beaucoup d'argent ?

CLARISSE.

Je n'en sais rien.

THÉODORE.

Il reçoit beaucoup de femmes

CLARISSE.

Il vous dira tout cela lui-même. Est-ce que vous venez d'Orléans... ou de Pontoise ?

THÉODORE.

Non, mademoiselle, je suis du Midi.

CLARISSE.

Troun de l'air !

THÉODORE.

Vous dites, mademoiselle ?

CLARISSE.

Quand on se trouve avec des gens du Midi, on leur dit : Troun de l'air ! C'est une politesse.

THÉODORE.

Vous êtes bien aimable, mademoiselle. Moi, je ne sais pas encore être aimable... Autrement...

CLARISSE.

Autrement?...

THÉODORE.

Promettez-moi de ne pas vous fâcher.

CLARISSE.

Je vous le promets. Est-il drôle !

THÉODORE.

Je vous trouve bien belle !

CLARISSE.

Bah !... Et si on vous entendait me dire ça ?

THÉODORE.

Qui ?

CLARISSE.

Vous avez bien une connaissance à Paris ?

THÉODORE.

Non, mademoiselle, je ne suis arrivé que de ce matin.

CLARISSE.

Vous en aviez une dans le pays où vous étiez?...
Répondez donc.

THÉODORE.

Je ne sais pas si je dois dire oui ou non.

CLARISSE.

Dites la vérité.

THÉODORE.

Je n'en ai jamais eu.

CLARISSE.

Il a rougi... Alors vous êtes une petite demoiselle ?

THÉODORE.

Et vous ?

CLARISSE.

Mais, monsieur, on ne demande pas ça aux femmes. Pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

THÉODORE.

Pour le voir.

CLARISSE.

Vous avez des parents ici ?

THÉODORE.

Non, seulement de vieux amis de ma famille, des ganaches.

CLARISSE.

Comment ! comment ! des ganaches !

THÉODORE.

Vous comprenez, mademoiselle, moi, je suis jeune, je veux faire ce que fait la jeunesse. J'ai lu des poésies, je veux imiter ce qu'il y a dedans. Je ne veux pas dépenser mon argent à voir des féeries et à acheter des cannes.

CLARISSE.

C'est-à-dire que vous ne demandez qu'à vous perdre.

THÉODORE.

Oui, je voudrais bien me perdre un peu ; j'aimerais qu'on dise que je suis un mauvais sujet ; mais je ne saurai jamais.

CLARISSE.

Vous apprendrez cela plus facilement qu'autre chose.

THÉODORE.

Si vous vouliez...

CLARISSE.

Quoi donc ?

THÉODORE.

Me donner quelques petits conseils.

CLARISSE.

Mais je ne sais pas, moi, monsieur.

THÉODORE.

J'aurais tant de plaisir à me montrer avec vous dans les endroits où il va beaucoup de monde. Vous me donneriez le bras et je vous conduirais au café.

CLARISSE.

Au café ! Voir jouer aux dominos ?

THÉODORE.

Oh ! non, les dominos... ça manque de femmes.

CLARISSE.

Qu'est-ce que c'est que cette expression ?

THÉODORE.

C'est un mot que j'ai entendu dire. Mademoiselle, voulez-vous me donner un rendez-vous ?

CLARISSE.

Mais non, monsieur, vous me faites trop peur.

THÉODORE.

Je vous aimerai bien.

CLARISSE.

Si vous me promettiez d'être sage !

THÉODORE.

Je serai très sage.

CLARISSE.

Décidément non. Ce ne serait pas raisonnable.

THÉODORE.

Ah ! mademoiselle, ne faites pas mon malheur.

CLARISSE, le regardant.

« Jeune comme l'aurore, » cela est juste ;
« beau comme l'amour, » il y a bien quelque chose
à redire. Monsieur, répondez à une sotte question
que je vais vous faire : êtes-vous prince ?

THÉODORE.

Prince ! Non, mademoiselle.

Il va pour sortir.

CLARISSE.

Allons ! Il lui reste la jeunesse, et c'est bien quelque chose. Monsieur ! (Théodore revient.) Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

THÉODORE.

Rien.

CLARISSE.

Eh bien ! si vous voulez me rencontrer, mais peut-être, allez à la Closerie des lilas.

THÉODORE, transporté.

A la Closerie des lilas !

CLARISSE.

Retirez-vous bien vite maintenant.

THÉODORE.

Laissez-moi vous demander encore quelque chose. Dites-moi votre nom, votre petit nom.

CLARISSE.

Une autre fois..., ce soir.

THÉODORE.

Non, tout de suite.

CLARISSE.

Clarisse.

THÉODORE.

Ah ! Clarisse !

On entend la voix de M^{mo} Bertrand.

CLARISSE.

Tenez, sortez par ici, je vais vous montrer le chemin.

Ils sortent par la gauche en même temps que M^{mo} Bertrand et Éloi paraissent au fond.

SCÈNE V

MADAME BERTRAND, ÉLOI.

MADAME BERTRAND.

Alors je peux compter sur vous ?

ÉLOI.

Comptez sur moi.

MADAME BERTRAND.

Vous êtes le parrain de ma fille, Éloi, c'est votre devoir de lui faire de la morale, et elle en a besoin.

ÉLOI.

Je lui en ferai.

MADAME BERTRAND.

Vous lui parlerez avant le dîner, n'est-ce pas ?
Après le dîner, on a bu un peu, on est en train de
rire, ça ne vaudrait rien.

ÉLOI.

Quand vous voudrez.

MADAME BERTRAND.

Clarisse n'est plus une enfant ; elle connaît
maintenant le bon et le mauvais chemin, qu'elle
choisisse ; si elle choisit le mauvais, qu'elle y
reste !

ÉLOI.

J'insisterai là-dessus.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE.

Me voilà, maman.

MADAME BERTRAND.

Clarisse, regarde la pendule. Un jour comme celui-ci, il n'y a pas de bon sens à m'arriver en retard. Je passe encore là-dessus. Salue Éloi, il a quelque chose à te dire.

ÉLOI.

Bonjour, Clarisse. Embrasse ton parrain, mon enfant, il ne s'en plaindra pas. Je ne reviendrai pas sur le passé. Tu as perdu ton honneur, et tout ce que je te dirais, n'est-ce pas ? ça et rien, ce serait exactement la même chose. Marche toujours la tête haute, fillette ; j'en ai connu, et de plus huppées que toi, qui vivaient comme des pas grand' chose et on ne l'aurait jamais cru à les entendre parler à leur concierge. Sois sage, si ça t'amuse, mon enfant ; amuse-toi, si tu ne peux pas être sage ; tu chanteras plus tôt que tu ne crois :

Il n'est qu'un temps pour la folie,
Les amours n'ont qu'une saison.

CLARISSE.

Vous êtes toujours gaillard, monsieur Éloi.

ÉLOI.

Toujours, mon enfant.

Les amours n'ont qu'une saison.

(A M^{me} Bertrand.) C'est fait.

MADAME BERTRAND.

Quoi ?

ÉLOI.

La petite morale.

MADAME BERTRAND.

Déjà ?

ÉLOI.

Oui.

MADAME BERTRAND.

Ça n'a pas été long.

ÉLOI.

Je n'ai pas été embarrassé.

MADAME BERTRAND.

Et qu'a-t-elle répondu ?

ÉLOI.

« Vous êtes toujours gaillard, monsieur Éloi. »

MADAME BERTRAND.

Il est bien difficile là-dessus de deviner le fond de sa pensée.

ÉLOI.

Voulez-vous que je recommence ?

MADAME BERTRAND.

C'est inutile, je lui en dirai autant de mon côté.

SCÈNE VII

LES MÊMES, VINCENT, puis ROSIER.

VINCENT.

Bonjour, mademoiselle Clarisse. On a encore apporté du papier timbré pour vous.

CLARISSE.

Donnez.

VINCENT.

Le voici. Je ne me trompe pas..., c'est que j'en ai reçu pour d'autres locataires..., c'est bien le vôtre. Et puis M. Lecoq est venu ; il a dit qu'il aurait obligé madame très volontiers.

CLARISSE.

Obligé ! Son argent me coûte plus cher que le papier timbré !

ROSIER.

Mademoiselle Clarisse, j'ai l'honneur de vous saluer.

CLARISSE.

Bonjour, monsieur Rosier. Mon petit mari se porte bien ?

ROSIER.

De qui parlez-vous ?

CLARISSE.

De votre fils ; vous savez bien qu'il m'a demandée en mariage.

ROSIER.

Cette proposition date de loin, de très loin.

CLARISSE.

Il m'épouserait bien encore, si je voulais.

ROSIER.

N'y comptez pas, mademoiselle. Il y a un proverbe chinois qui dit : Quand un autre a mangé le fruit, ne ramasse pas le noyau.

CLARISSE.

Ça, un proverbe chinois ? C'est une pensée de la *Vie parisienne*.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHEVILLARD.

CHEVILLARD.

Cordon, s'il vous plaît !

Tous les portiers font le geste de tirer le cordon.

VINCENT.

Je l'ai vu quelque part, celui-là.

CHEVILLARD.

Le père Vincent me reconnaît.

VINCENT.

Où avez-vous votre loge ?

CHEVILLARD.

Ma loge !... Non, mon ami, non, je ne suis pas ce que vous pensez, je suis homme de lettres.

VINCENT.

Homme de lettres ! Vous connaissez mon fils ? Il est homme de lettres aussi. Il va, le petit, il compose déjà des chansons pour les marchands de nouveautés. Il a fait celle du *Pauvre Aveugle*.

Il chante.

Allons au *Pauvre Aveugle*,
Dessus le boulevard.

MADAME BERTRAND.

Tiens, tiens, voilà bien des choses pour monsieur Chevillard.

CHEVILLARD.

Pour moi ?

MADAME BERTRAND.

Vous n'en avez jamais tant reçu.

Elle lui remet le paquet apporté par Théodore et sa carte.

CHEVILLARD.

« Théodore Bernardin. » Connais pas. Ah ! Montélimart, Delaunay, j'ai bien eu tort de lui emprunter de l'argent, il était homme à s'en souvenir un jour ou l'autre. (Lisant.) « Cher monsieur, » c'est bien ça. « Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir et de réclamer de vous un léger service. J'ai retrouvé dernièrement le portrait d'une personne dont le nom m'échappe, mais que ma position d'homme marié ne me permet pas de garder plus longtemps. Obligez-moi d'en faire la restitution à ladite personne. Si un aimable hasard... » Il arrive à la question d'argent ; l'aimable hasard, c'est la mort du marchand de bois. « Si un aimable hasard vous amenait à Montélimart, demandez l'étude de

maitre Delaunay. Elle est sise au bord de l'eau, une allée de tilleuls y conduit ; c'est cette maison élégante et discrète, où une jeune femme allaite son enfant d'une main, et de l'autre joue une symphonie de Beethoven. Là habite un sage et un homme heureux. Informez - moi, S. V. P., du résultat de cette affaire. » Tartufe ! Mademoiselle Bertrand, vous ne reconnaissez pas vos anciens amis.

CLARISSE.

Bonjour. Et Agathe ?

CHEVILLARD.

Elle m'oublie !... Sais-tu de qui est cette lettre ?

CLARISSE.

Non.

CHEVILLARD.

De Delaunay.

CLARISSE.

Bah ! Pense-t-il toujours à moi ?

CHEVILLARD.

Il ne me l'écrit pas positivement, mais cela revient au même. Et ceci est ton portrait qu'il me charge de te remettre.

CLARISSE.

Il est bien gentil. Un portrait, ça sert toujours.

(Changeant de ton.) Dis-moi un peu, Montélimart, c'est une ville riche ?

CHEVILLARD.

Tu t'intéresses beaucoup à la prospérité de cet arrondissement.

CLARISSE.

Réponds donc.

CHEVILLARD.

Montélimart, chère amie, sous-préfecture, tribunal civil, exporte annuellement cent mille kilos de nougat et quelques imbéciles.

CLARISSE.

Oh ! tu sais, moi, le nougat...

CHEVILLARD.

Oui, tu préfères...

CLARISSE.

Chevillard, est-ce que ce ne serait pas gentil de recommencer notre petite existence d'autrefois, à quatre, avec Agathe ?

CHEVILLARD.

Ah ! Agathe ! mais Delaunay...

CLARISSE.

Oh ! Delaunay, il n'était pas le plus amusant de nous tous.

CHEVILLARD.

Oui, mais il était indispensable pour faire le quatrième.

CLARISSE.

Crois-tu qu'il était là, indispensable?... Ce jeune homme?

CHEVILLARD.

Théodore Bernardin.

CLARISSE.

Je me trouvais là quand il est venu, il m'a fait un bout de cour.

CHEVILLARD.

Il n'a pas perdu de temps. Et ce pauvre Delaunay qui me demande une réponse.

CLARISSE.

Écris-lui qu'il m'a fait bien mal, bien mal !

MADAME BERTRAND.

A table !

Les personnages sont placés autour de la table de la manière

suivante : Rosier, Clarisse, Éloi, M^{me} Bertrand, Chevillard, Vincent.

CLARISSE.

Si ça ne gêne personne, je vous demanderai la permission d'ôter ma ceinture.

ÉLOI.

Ote ta ceinture, mon enfant, j'ôte ma cravate.

CHEVILLARD.

Les cérémonies étant exclues de ce repas, je prendrai la liberté de fumer en mangeant.

VINCENT.

Ah ! je vous reconnais bien là, l'artiste ; mon fils aussi a c't'habitude.

MADAME BERTRAND.

Et vous, monsieur Rosier, vous ne voulez pas vous mettre à votre aise ? Débarrassez-vous de votre redingote.

ROSIER.

Non, madame Bertrand, non, il me semble que nous devrions donner à M^{lle} Clarisse l'exemple de la tenue et des belles manières ; nous ne sommes pas ici à la Maison d'Or.

CLARISSE.

Oh ! un gêneur, il n'en faut pas.

ÉLOI.

Buvons, mes enfants, et ne nous chamaillons pas !

Je veux jusqu'à mon dernier jour
Fêter et le vin et l'amour !

N'est-ce pas, mamian Bertrand ?

MADAME BERTRAND.

Oui, Éloi, mais ne me parlez pas dans le cou, ça me chatouille.

VINCENT, à Chevillard.

J'attendais que M. Éloi eût fini de chanter pour demander à M. Rosier son opinion sur *Rocamboles*.

ROSIER.

Rocamboles m'a amusé, je ne m'en défends pas ; je serais bien en peine aujourd'hui de dire ce que j'ai lu, ces choses-là m'entrent par une oreille me sortent par l'autre, mais c'est bien écrit.

CLARISSE.

Si on laisse M. Rosier nous faire un cours de littérature, dans un instant M. Chevillard nous fera un cours de politique.

CHEVILLARD.

Mais un bouquin sur la politique, si je le faisais,

serait peut-être aussi amusant que les *Mémoires de M^{lle} Mimi-Bamboche*.

CLARISSE.

Eh bien ! pourquoi ne le faites-vous pas, votre bouquin sur la politique ?

ROSIER.

Je vois bien que M^{lle} Clarisse aimerait mieux causer toilette avec ses jeunes compagnes plutôt que d'entendre des hommes de notre âge raisonner leurs convictions.

CLARISSE.

Oh ! je les connais, les convictions de Chevillard, il déteste les petits crevés.

VINCENT.

Ah ! vous détestez les petits crevés ; vous êtes tout le portrait de mon fils.

CHEVILLARD.

Voilà la femme au dix-neuvième siècle.

MADAME BERTRAND, à Éloi.

Éloi, dites vos bêtises pour tout le monde et tenez-vous tranquille, si c'est possible. Je n'aime pas qu'on me fasse le pied quand je mange.

VINCENT.

Ah! ah! monsieur Éloi!

ÉLOI.

Occupez-vous de votre assiette.

VINCENT.

Monsieur Éloi, quel est le meilleur, pour se piquer le nez, du vin blanc ou du vin rouge?

Rosier rit.

ÉLOI, à Rosier.

Et vous là-bas, qui riez des questions qu'on fait aux autres, dites-nous donc lequel est le plus tendre, de votre femme ou de vous?

CLARISSE.

Mes enfants, il va faire très chaud chez vous dans un instant; je vais vous chanter une romance, si ça peut vous être agréable, et j'irai prendre un peu l'air.

ÉLOI.

Y aura-t-il un refrain à ta chanson?

CLARISSE.

Ça dépend de vous : voulez-vous la dernière de l'Alcazar?

VINCENT.

Comment s'appelle-t-elle?

CLARISSE.

Les Pauv's P'tit's Femmes.

VINCENT, à Chevillard.

Écoutez-moi ça, vous qui êtes de la partie ; c'est
une romance de mon fils.

CLARISSE.

Les Pauv's P'tit's Femmes.

I

Le mond' va bien mal ;
On avait naguères
Sur un piédestal
Mis les dam's légères.
Tout est bien changé,
Nous somm's en danger ;
Les hommes sont devenus infâmes !
Ils marchent sur les pauv's p'tit's femmes.
C'est à dégoûter
D'avoir de la bonté.

Eh ! quéqu'ça t'fait ; ma chère,
Lais'-les donc se distraire,
La femme a son tour
A la fin du jour.

II

On n'sait pas, c'est sûr,
Le fond d'nos souffrances,

Tout n'est pas azur
Dans nos existences.
C'est d'abord l' loyer
Qu'est dur à payer ;
Les marchand's à la toillet' sans âmes
Qui dépouillent les pauv's p'til's femmes ;
Et quand nous aimons,
C'est des polissons.

TOUS.

Eh ! quéqu'ça t'fait, ma chère,
Lais'-les donc se distraire,
La femme a son tour
A la fin du jour.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une chambre d'hôtel. Porte au fond. A droite, une table, et sur la table une cassette. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

DELAUNAY, LE GARÇON DE L'HÔTEL.

DELAUNAY, en costume de voyage.

Tenez, mon ami, voici pour vous. Préparez-moi une autre chambre, puisque vous ne pouvez pas me donner celle-là.

LE GARÇON.

Monsieur va donc rester?

DELAUNAY.

Oui, je reste. Vous monterez ma malle et vous ouvrirez les fenêtres, j'attendrai ici.

LE GARÇON.

Ici? Mais, monsieur, le locataire va rentrer d'un moment à l'autre,

DELAUNAY.

S'il me trouve chez lui, je lui expliquerai pourquoi.

LE GARÇON.

Oh! monsieur, je ne peux pas laisser le premier venu s'installer chez un locataire; ce n'est pas dans les habitudes de l'hôtel.

DELAUNAY.

Je le connais mieux que vous, l'hôtel.

LE GARÇON.

C'est bien possible! Il faut croire alors que cette chambre n'est pas comme les autres.

DELAUNAY.

En effet, mon ami, elle n'est pas comme les autres, pour moi du moins. Je l'ai habitée trois ans, cette chambre, trois ans! Rien n'est changé; tout est dans le même ordre, à la même place. D'autres sont venus, voilà tout. Il est jeune, le locataire?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

DELAUNAY.

Qu'est-ce qu'il fait?

LE GARÇON.

Il fait des dettes.

DELAUNAY.

Comme moi. Il a donc une maîtresse?

LE GARÇON.

Une brune.

DELAUNAY.

Une brune, comme Amanda. Et elle l'aime?

LE GARÇON.

Oh! oui, elle l'aime; elle l'appelle toujours son joli bébé.

DELAUNAY.

Est-il heureux! Amanda m'appelait son joli bébé.

LE GARÇON.

Au fond, monsieur, je crois qu'elle le jobarde un peu.

DELAUNAY.

Ah! Amanda aussi me...

Chevillard entre, le garçon sort quelques instants après.

SCÈNE II

DELAUNAY, CHEVILLARD.

DELAUNAY.

Chevillard!

CHEVILLARD.

Delaunay, à Paris!

DELAUNAY.

Mon vieux Chevillard, embrasse-moi donc.

CHEVILLARD.

Vous êtes ici avec cette dame qui allaite son enfant d'une main et de l'autre?...

DELAUNAY.

Moque-toi de moi, tu as raison. C'est le provincial, le notaire, qui t'a écrit cette lettre absurde, à laquelle tu n'as pas répondu, par parenthèse; mais c'est le Parisien qui est revenu, l'ami, l'excellent ami d'autrefois.

Ils s'embrassent.

CHEVILLARD.

Tu n'as pas vingt-cinq louis à m'avancer?

DELAUNAY.

Ah! mon cher, je ne peux pas. Ma femme m'a prié de ne jamais prêter d'argent, je le lui ai juré.

CHEVILLARD.

Et tu aimes mieux tenir ce serment-là que les autres; n'en parlons plus.

DELAUNAY.

Si, si, nous en reparlerons; mais dis-moi donc

d'abord comment il se fait que je te retrouve ici. C'est un de tes amis qui habite cette chambre ?

CHEVILLARD.

Un des tiens plutôt, ton jeune compatriote.

DELAUNAY.

Bah ! Le petit Bernardin ! (A part.) Et c'est de lui que le garçon de l'hôtel me parlait tout à l'heure.

CHEVILLARD.

Tu ne le reconnaitras pas, le petit Bernardin, il est dégrossi, déniaisé.

DELAUNAY, riant.

Oui, oui, j'ai appris cela.

CHEVILLARD.

Ah ! tu as appris ?

DELAUNAY, riant plus fort.

Je suis beaucoup plus au courant que tu ne crois.

CHEVILLARD.

Et tu ne nous en veux pas ?

DELAUNAY.

Pourquoi vous en voudrais-je ? De ce que c'est toi sans doute qui lui as indiqué mon ancien logement ; autant lui qu'un autre. Chevillard, comment a-t-elle reçu son portrait ?

CHEVILLARD, à part.

Il ne sait rien du tout. (Haut.) Ah ! Il est encore un peu bête avec les femmes, le jeune Bernardin, mais toi aussi, moi aussi, nous sommes tous un peu bêtes avec les femmes.

DELAUNAY, sérieusement.

Oh ! mon ami, que ce que tu dis là est vrai ! Nous n'avons pas besoin de nous gêner ensemble. Tu sais, toi, tout ce que j'ai enduré d'Amanda !

CHEVILLARD, avec tristesse.

Tu sais aussi, toi, tout ce qu'Agathe m'a fait souffrir !

DELAUNAY, même jeu.

Tu as vu, toi, tous les tours qu'elle m'a joués !

CHEVILLARD, plus triste encore.

Tu as vu, toi, toutes les farces qu'elle m'a faites !

DELAUNAY, même jeu.

Elle est cause que j'ai épousé une femme maigre, et je n'aime que les femmes grasses.

CHEVILLARD, pleurant.

Sans elle, je serais devenu quelque chose ; je parlerais à l'Europe !

DELAUNAY, même jeu.

Mon pauvre Chevillard !

CHEVILLARD.

Mon cher Delaunay, je suis heureux de te revoir ; dire du mal d'Agathe, c'est encore du bonheur.

DELAUNAY.

Tu l'aimes donc toujours ?

CHEVILLARD.

Plus que jamais.

DELAUNAY.

Eh bien ! je puis t'avouer que, si je suis venu à Paris, c'est pour Amanda.

CHEVILLARD.

C'est une faute, Delaunay, une très grande faute ! Qu'est-ce que je risque ? Je suis fini, décavé. Mais toi, compromettre la tranquillité de ton ménage, la confiance de ta clientèle...

DELAUNAY.

Oui, oui. J'ai bien pensé à tout cela en prenant mon billet pour Paris, au lieu d'aller à Grenoble, où ma femme me croit, où une affaire m'appelait ; mais que veux-tu ? J'ai voulu ressaisir ma vie de garçon. Tiens, en ce moment, dans cette chambre, telle encore que je l'ai habitée, où les mêmes meubles ont gardé la même place, où je te retrouve, toi, le compagnon de ma jeunesse et de mes amours,

il me semble qu'elle aussi, je vais la voir apparaître, souriante, empressée, un baiser sur les lèvres !

CHEVILLARD.

N'as-tu pas entendu le bruit d'une robe ?

DELAUNAY.

Si c'était elle !

SCÈNE III

LES MÊMES, CLARISSE.

CHEVILLARD.

Retourne-toi, Delaunay, ferme les yeux. (Il saisit son chapeau et l'enfonce sur la tête de Delaunay.) Tu n'es plus ici chez toi, sois gentilhomme. (A Clarisse, surprise.) Delaunay !

CLARISSE.

Bah ! Il est à Paris... avec sa femme ?

CHEVILLARD.

Non ! En cachette de sa femme !

CLARISSE.

C'est toujours bon à savoir. (Tournant autour de Delaunay.) Il a engraisé.

CHEVILLARD, après un mouvement de Delaunay.

De la discrétion, Delaunay.

CLARISSE.

Et Théodore ?

CHEVILLARD.

Théodore a reçu une lettre anonyme.

CLARISSE, à part.

Je le sais bien , c'est moi qui l'ai écrite.

CHEVILLARD.

Et Agathe ?

CLARISSE.

Agathe est en bas, dans une voiture; elle a un mot à te dire.

CHEVILLARD, après avoir indiqué l'embarras de la situation.

Descends la première, je vais te suivre.

CLARISSE.

Non ! Il n'aurait qu'à descendre derrière nous. Va vite lui parler et remonte. (Elle prend la place de Chevillard.) Va donc !

Il sort.

SCÈNE IV

CLARISSE, DELAUNAY.

CLARISSE.

Je suis confuse, monsieur, de vous causer ce petit ennui, mais enfin vous pourriez me connaître.

DELAUNAY, s'efforçant de lever le chapeau.

Je ne le pense pas, madame; d'ailleurs ce serait sans danger pour vous.

CLARISSE.

Sans doute, mais quelle position pour moi; me retrouver dans la chambre d'un jeune homme, si vous m'aviez vue ailleurs.

DELAUNAY, même jeu.

Ce n'est guère probable, je vis depuis longtemps en province.

CLARISSE.

Justement moi aussi. Mon Dieu, je peux bien vous dire l'endroit que j'habite, Montélimart.

DELAUNAY.

Montélimart! C'est peut-être une amie de ma femme!

Clarisse quitte Delaunay, qui s'enfonce lui-même le chapeau.

CLARISSE.

Cependant, monsieur, si mes craintes étaient trop injurieuses?

DELAUNAY.

Non, madame.

CLARISSE.

Si vous exigiez de moi cette marque de confiance

DELAUNAY.

Nullement, madame, nullement.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHEVILLARD.

CHEVILLARD.

Charmant! adorable!

Il rit avec Clarisse.

CLARISSE.

Eh bien! es-tu content cette fois? Diras-tu encore qu'Agathe ne t'aime pas?

CHEVILLARD, mettant la main sur son cœur.

Je n'ai jamais été aussi heureux!

CLARISSE.

Monsieur, au plaisir de vous revoir.

Elle sort.

SCÈNE VI

DELAUNAY, CHEVILLARD

CHEVILLARD.

Delaunay, tu peux te découvrir.

DELAUNAY.

Ouf ! Le garçon de l'hôtel m'a dit qu'elle était brune, voyons ce que nous avons en fait de brunes à Montélimart... Son mari est dans les armes ?

CHEVILLARD.

Quel mari ?

DELAUNAY.

Le mari de cette dame.

CHEVILLARD.

Il est mort.

DELAUNAY.

Une brune dont le mari est mort... Serait-ce la femme de mon prédécesseur ? Mauvais antécédent pour mon étude !

LE GARÇON, *rentrant.*

Monsieur, votre chambre est prête.

DELAUNAY.

Bien, mon ami, vous allez me conduire. Chevillard, je commence à être inquiet.

CHEVILLARD.

Inquiet de quoi ?

DELAUNAY.

De l'effet que je vais produire sur Amanda.

CHEVILLARD.

Tu as bien tort.

DELAUNAY.

Ai-je beaucoup perdu loin de Paris ?

CHEVILLARD.

A peine es-tu de retour que tu as déjà retrouvé tous tes avantages.

DELAUNAY.

J'ai pris un peu de ventre, hein ? et comme conversation, je ne parle pas trop provincial ? (Allant à la porte.) Chevillard, appelle-t-on toujours les femmes des filles de marbre ?

CHEVILLARD.

Non, mon ami, on les appelle maintenant des crevettes.

SCÈNE VII

CHEVILLARD, puis THÉODORE.

CHEVILLARD.

Peut-on être amoureux de Clarisse ! Une jolie femme, oui ; plus jolie qu'Agathe, je le veux bien ; mais Agathe, on peut causer avec cette femme-là, elle a reçu de l'éducation. Je suis heureux aujourd'hui. (Tirant un portrait.) C'est une faiblesse, mais je

suis heureux. Voilà cinq ans que je le lui demande. Elle m'a dit d'abord qu'elle l'avait perdu dans un déménagement ; elle m'a dit ensuite qu'elle l'avait donné à sa sœur ; ça, c'était vrai ; elle le lui a redemandé pour moi. Ah ! mon Agathe, comme je t'aime ! (Il embrasse le portrait.)

THÉODORE, il entre avec agitation.

Chevillard, qu'est-ce que tu penses des lettres anonymes ?

CHEVILLARD.

La lettre anonyme, Théodore, elle a un grand tort à mes yeux..., c'est de n'être jamais chargée ; jamais chargées, les lettres anonymes... Et que te disait celle que tu as reçue ?

THÉODORE.

On m'indiquait une maison où je devais voir entrer Clarisse.

CHEVILLARD.

Clarisse sort d'ici.

THÉODORE.

Elle était ici à deux heures ?

CHEVILLARD.

Oui, mon ami.

THÉODORE.

Ah ! Clarisse, et moi qui t'ai soupçonnée !

CHEVILLARD.

Tu as reçu une autre visite en ton absence.

THÉODORE.

Celle de Lecoq ?

CHEVILLARD.

Non, devine.

THÉODORE, moitié sérieux, moitié plaisant.

Papa ?

CHEVILLARD.

Comme tu y vas ! J'aurais pris quelques précautions pour te l'annoncer. Delaunay, le notaire.

THÉODORE.

Ah ! il est à Paris. Il vient revoir son Amanda. Tu l'as connue, toi, Amanda ?

CHEVILLARD.

Un peu.

THÉODORE.

Ça n'était pas grand'chose, n'est-ce pas ? (Chevillard ne dit ni oui ni non.) Une créature dans le genre d'Agathe probablement. Clarisse, voilà une femme !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Bonjour, voisin.

THÉODORE.

Bonjour. Vous voilà donc à Paris ?

DELAUNAY.

Comme vous voyez. Mais d'abord je suis à Paris pour Chevillard et pour vous seulement. Je fais appel à votre discrétion.

THÉODORE.

A qui voulez-vous que je le dise ?

DELAUNAY.

A qui ? Je ne sais pas, vous pourriez l'écrire à votre père.

THÉODORE.

Soyez tranquille. Il est bien en colère, le père Bernardin ?

DELAUNAY.

Je croyais que c'était avec son consentement que vous restiez encore à Paris.

THÉODORE.

Son consentement ! Mon père m'écrit régulière-

ment tous les huit jours ces simples lignes : « Monsieur mon fils, je vous enjoins de réintégrer le domicile paternel dans les vingt-quatre heures. Votre père qui vous pardonne. »

DELAUNAY.

Et quelle raison lui donnez-vous pour ne pas revenir?

THÉODORE.

Aucune. Je lui réponds qu'il n'est pas dans le mouvement.

CHEVILLARD, à Delaunay.

Jolie réponse ? C'est mon élève !

DELAUNAY.

Et on ne soupçonne pas votre liaison à Montélimart ?

THÉODORE.

Ça m'est bien égal.

DELAUNAY.

Il est très fort... Pour vous, passe encore, mais pour elle ?

THÉODORE.

Elle ! Elle est bien au-dessus de l'opinion des habitants de Montélimart.

DELAUNAY.

Ils sont aussi forts l'un que l'autre ! Voyons, Ber-

nardin, je suis discret, ma profession m'y oblige, c'est la femme de mon prédécesseur ?

THÉODORE.

Je ne vous comprends pas.

CHEVILLARD.

Nous ne te comprenons pas.

DELAUNAY.

Elle est partie devant vous et vous êtes allé la rejoindre.

THÉODORE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

CHEVILLARD.

Nous ne savons pas ce que tu veux dire.

DELAUNAY.

Vous faites les malins, vous voulez me dérouter. Elle est brune, n'est-ce pas ?

THÉODORE, CHEVILLARD, riant.

Oui.

DELAUNAY.

La taille... la taille riche ?

THÉODORE, CHEVILLARD, même jeu.

Assez riche.

DELAUNAY.

De jolies dents ?

THÉODORE, CHEVILLARD, même jeu.

Oh ! des dents !

DELAUNAY.

C'est la femme de mon prédécesseur.

THÉODORE.

A quel jeu jouez-vous ?

CHEVILLARD.

Un jeu qui pourrait devenir dangereux.

DELAUNAY.

Je le croirai jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé le contraire ; vous avez bien un portrait d'elle, une photographie, quelque chose ?

CHEVILLARD.

Veux-tu en voir un portrait, et un joli ?

Il montre le portrait d'Agathe.

THÉODORE.

C'est Agathe qui t'a donné son portrait ?

CHEVILLARD.

Oui, mon ami, oui, c'est Agathe.

THÉODORE.

Mais Clarisse aussi m'a donné le sien.

DELAUNAY.

Montrez-le-moi, Bernardin.

CHEVILLARD.

Ne le montre pas, Clarisse t'en voudra.

THÉODORE.

Clarisse n'en saura rien.

DELAUNAY.

Montrez donc.

CHEVILLARD.

Delaunay est un bavard.

THÉODORE.

Si je vous fais voir le portrait, vous ne verrez pas l'original.

DELAUNAY.

J'aime bien mieux voir le portrait.

Théodore ouvre la cassette et en retire un portrait.

DELAUNAY, prenant le portrait.

Mais c'est... Ah ! Amanda !

THÉODORE, inquiet.

Expliquez-vous, monsieur Delaunay !

DELAUNAY.

Cette femme dont je vous ai parlé, ce paquet que vous avez porté vous-même...

THÉODORE, reprenant le portrait.

Ah ! Clarisse !...

DELAUNAY, reprenant le portrait.

Ah ! Clarisse !

THÉODORE, reprenant le portrait.

Ah ! Amanda !

CHEVILLARD, tirant le portrait d'Agathe.

Ce n'est pas Agathe qui ferait une chose semblable !

DELAUNAY.

Mais enfin cette dame de Montélimart...

CHEVILLARD.

Quelle dame de Montélimart ?

DELAUNAY.

Cette femme qui était là, qui m'a parlé il n'y a qu'un instant. (Chevillard rit.) C'était Amanda ! J'aurais dû le deviner ! Il me semble, monsieur Chevillard, que votre conduite...

CHEVILLARD.

Au point où en sont les choses, mon pauvre Delaunay, crois-tu qu'une explication soit bien nécessaire? Tu me le disais tout à l'heure : tu as voulu ressaisir ta vie de garçon. Eh bien, ça y est, tu l'as ressaisie ; maintenant va-t'en à Grenoble!

DELAUNAY.

Tu as raison ; négliger ses affaires, tromper une femme charmante, et pour qui?

THÉODORE.

Vous repartez, monsieur Delaunay?

DELAUNAY.

Aujourd'hui même.

THÉODORE.

Nous partirons ensemble. Compromettre son avenir, désoler une famille excellente, et pour qui?

DELAUNAY.

Une coquine!

THÉODORE.

Une misérable!

DELAUNAY.

Une drôlesse!

THÉODORE.

Une infâme!

CHEVILLARD.

La voici !

DELAUNAY, THÉODORE, défaillant.

Ah !

CHEVILLARD.

Je me suis trompé ! Ce n'était pas elle !

DELAUNAY.

Je ne veux pas rester dans cette chambre une minute de plus.

Il prend le portrait.

THÉODORE.

Ah ! non, il faut me laisser mon portrait.

DELAUNAY.

Ce portrait m'appartient.

THÉODORE.

Pas du tout, il est à moi.

DELAUNAY.

Et qui le premier l'a reçu, s'il vous plaît ?

THÉODORE.

A qui a-t-il été donné en dernier lieu ?

DELAUNAY.

Monsieur Bernardin, c'est tout ce qui me reste d'Amanda.

THÉODORE.

Monsieur Delaunay, je n'aurai pas d'autre souvenir de Clarisse.

CHEVILLARD.

Ah ! ils sont trop bêtes ! Jouez-le à pile ou face.

DELAUNAY.

Viens, Chevillard. Je vous laisse ce portrait, jeune homme ; qu'il vous serve de leçon.

SCÈNE IX

THÉODORE, puis CLARISSE.

THÉODORE.

Voilà donc l'amour !... Horrible portrait, qui a passé de main en main comme... Oh ! (Il met la main sur ses yeux, court à la cassette comme pour la briser, et s'arrête.) Chère cassette !... Ci-gît le passé !... Que de souvenirs ! Que de mensonges !... Une mèche de cheveux que je lui ai coupée moi-même, mais je doute de tout maintenant, ce sont peut-être de faux cheveux ! Des fleurs, qu'elle m'avait rapportées d'Asnières, un jour où j'étais malade. Une lettre. « Doit M. Théodore Bernardin à M. Lecoq, pour paiements à divers et levée de la saisie opérée au domicile de M^{lle} Clarisse Bertrand. » Voilà l'amour ; la femme passe, la dette reste !

CLARISSE, entrant.

Bonjour, mon joli bébé.

THÉODORE, solennel.

J'ai beaucoup regretté, madame, de ne pas m'être trouvé chez moi il y a un instant, cela vous aurait évité l'ennui de revenir.

CLARISSE, à part.

Oh! oh! A-t-il bavardé avec Delaunay ou bien sait-il autre chose? (Haut.) En effet, si j'avais pu prévoir la réception qui m'attendait, je ne serais sans doute pas ici. Mais j'aurais été désolée de partir sans vous faire mes adieux.

THÉODORE, ému.

Vous partez?

CLARISSE, indifférente.

Oui, je pars.

THÉODORE.

Clarisse?

CLARISSE.

Quoi, mon ami?

THÉODORE.

Non! rien! partez! adieu!

CLARISSE, arrivée à la porte.

Vous ne me donnez pas la main?

THÉODORE, sans se retourner.

La voici!

CLARISSE, revenant.

C'est donc tout ce qui me reste de votre grand amour pour moi ! Comme je regrette d'y avoir cru et de l'avoir partagé. Agathe me disait bien que j'avais tort de vous aimer, car je vous ai bien aimé, mon Théodore. J'ai supporté tout de vous, vos soupçons ridicules, vos jalousies injurieuses, et m'avez-vous une seule fois surprise en faute ? (Théodore reste impassible.) Sais-je seulement si vous m'avez été fidèle ?

THÉODORE, solennel.

A qui parlez-vous, Amanda ?

CLARISSE.

Ah ! ah ! ah !

Elle défaille.

THÉODORE, la soutenant.

Clarisse !

CLARISSE, même jeu.

Non, monsieur, continuez à m'appeler Amanda.

THÉODORE.

Mon amie, ma bien-aimée !

CLARISSE, s'appuyant sur lui avec tendresse.

Ah ! Théodore, tu pouvais me tuer avec un coup pareil.

THÉODORE, après s'être dégagé peu à peu.

Vous comprenez qu'une séparation entre nous est nécessaire.

CLARISSE.

Oui, mon ami, je le comprends. Théodore, tu es un homme, tu peux supporter ces scènes-là; moi, je n'y suis pas accoutumée. Adieu !

THÉODORE, la retenant.

Clarisse, tu vois ce que je souffre ?

CLARISSE.

Oui, mon ami, je le vois. Adieu !

THÉODORE, même jeu.

Réponds toi-même. Pourrions-nous vivre ensemble plus longtemps et être heureux comme par le passé ?

CLARISSE.

Non, mon ami, nous ne le pourrions plus. Adieu !

THÉODORE, même jeu.

A tout moment je me dirais : cette femme que j'aime, que j'appelle ma Clarisse, elle a porté un autre nom, un nom de guerre.

CLARISSE, avec véhémence.

Ah ! Théodore, tu es impitoyable ! Je ne pensais pas que tu irais aussi loin. Veux-tu connaître la vérité ?

THÉODORE, solennel.

Oui, toute la vérité.

CLARISSE.

Écoute ! Je t'ai dit autrefois, mon ami, combien

j'avais souffert avec la personne qui m'a perdue. C'était un être brutal qui méprisait les femmes. Malheureuse et sans appui, je rencontrai Delaunay. Était-il beau comme toi? Je ne pourrais pas te le dire, je ne le reconnaîtrais même pas aujourd'hui. L'ai-je aimé? Non, Théodore, tu sais bien que je n'ai aimé que toi. Le crois-tu?

THÉODORE.

Mais vous oubliez...

CLARISSE.

Le crois-tu, que je n'ai aimé que toi?

THÉODORE.

Oui, Clarisse, je le crois! Cependant vous lui avez donné votre portrait.

CLARISSE.

Jamais!

THÉODORE.

Oh!

CLARISSE.

Jamais!... Il me l'a pris. (Théodore rayonne.) Laisse-moi finir. Delaunay était hardi, entreprenant, il avait affaire à une femme bien innocente encore, il me proposait de m'épouser quand il aurait une position, je cédaï. Alors, mon ami, moi qui ne suis pas née pour le mensonge, je pris deux noms, puisque j'avais deux...

THÉODORE.

N'achève pas ! Oh ! n'achève pas ! C'est bien, Clarisse, j'apprécie ce qu'une situation équivoque vous a inspiré de digne et de délicat.

CLARISSE.

Un nom de guerre !

THÉODORE.

Ne le répète pas.

CLARISSE.

Un nom de guerre !

THÉODORE.

Eh bien ! oui, j'ai été trop loin ; mais aussi c'est trop souffrir. Adorer une femme, tenir à son cœur comme à une relique, être jaloux de son passé qu'on ne connaît pas, et y retrouver un homme qu'on connaît, un compatriote. Pour cette femme, avoir désolé sa famille, s'être criblé de dettes...

CLARISSE.

Assez, Théodore, assez ! Parle-moi de ta douleur, je me l'explique ; parle-moi de ta famille, je la vénère ; mais que tu fasses intervenir une question d'argent dans notre amour !... Ah ! respecte donc notre amour !

THÉODORE.

J'ai eu tort.

CLARISSE.

Traite-moi comme tu voudras, moi, mais respecte notre amour.

THÉODORE.

Clarisse, je te demande pardon ! Pardon ! pardon !

Il se jette à ses pieds. — Pause.

CLARISSE.

Mon ami, je suis heureuse de vous avoir donné cette explication avant mon départ.

THÉODORE.

Quel départ ? Pourquoi pars-tu ?

CLARISSE.

Théodore, nos relations sont finies, vous n'avez plus le droit de me demander des comptes.

THÉODORE.

Et si elles n'étaient pas finies ? Et si je te priais de ne pas partir ?

CLARISSE.

Mon ami, je ne partirais pas. Je t'ai fait bien d'autres sacrifices, sans que tu le saches. Si tu étais raisonnable, tu me laisserais m'absenter... quelques jours seulement, le temps d'oublier cette épreuve.

THÉODORE.

Mais où vas-tu d'abord ?

CLARISSE.

Dans ma famille. Tu ne crois pas que je vais dans ma famille ? Enfant, ne pourrais-je pas te tromper à Paris aussi bien qu'ailleurs, si je le voulais ? Tiens, lis-donc, puisqu'il faut maintenant que je te donne des preuves de mon amour.

Elle tire une lettre de sa poche et la lui donne.

THÉODORE, lisant.

« Belle Clarisse, j'ai quarante mille livres de rente, c'est bien peu de chose à vous offrir. Cependant je les mets à vos pieds. Pouvez-vous vous contenter d'une existence si modeste, lorsque vous devriez habiter un palais ? » Palais avec un T.

CLARISSE, à part.

C'est Agathe qui m'a fait mettre un T, je voulais mettre un Z.

THÉODORE, avec exaltation.

Clarisse, tu rougis d'être exposée à recevoir des lettres semblables ?

CLARISSE.

Mon ami, ce n'est pas ma faute si on me trouve jolie.

THÉODORE.

Tu as honte de cette existence irrégulière et sans lendemain ?

CLARISSE.

Elle m'inquiète quelquefois.

THÉODORE.

Quand tu jettes les yeux sur ton passé, tu te méprises bien, n'est-ce pas?

CLARISSE.

Où veux-tu en venir?

THÉODORE.

N'aurais-tu pas une reconnaissance éternelle pour l'homme qui te réhabiliterait? Clarisse! Clarisse! veux-tu que je te réhabilite?

CLARISSE, se jettant dans ses bras.

Ah!

THÉODORE.

A dater de ce jour, vous êtes ma femme; les préjugés de famille, je m'en moque; les convenances sociales, je les foule aux pieds... Nous quitterons Paris.

CLARISSE, après une grimace.

C'est bien nécessaire de quitter Paris?

THÉODORE.

Oui, c'est nécessaire, nous irons vivre en province.

CLARISSE, même jeu.

On ne s'amuse pas bien en province.

THÉODORE.

Clarisse, tu ne veux donc pas que je te réhabilite?

CLARISSE.

Si, mon Théodore, si, tout ce que tu voudras, tout. (Après une pause.) Laisse-moi aller passer quelques jours dans ma famille !

THÉODORE.

Encore !

CLARISSE.

Oui, laisse-moi aller me remettre de toutes ces émotions, car avec toi, Théodore, quand ce n'est pas une émotion, c'en est une autre. (Ils rient.) Et puis j'ai une si bonne nouvelle à annoncer.

THÉODORE.

A annoncer à qui ? Ta mère habite Paris.

CLARISSE.

Ma mère, oui, mais il y a une autre personne et j'aurai peut-être besoin de son consentement.

THÉODORE.

Allons, je te donne deux jours, trois jours au plus.

CLARISSE.

Merci, mon joli bébé..., et adieu !

THÉODORE.

Déjà ?

CLARISSE.

Si je ne pars pas tout de suite, je ne partirai pas du tout.

THÉODORE.

Adieu.

Ils s'embrassent.

LE GARÇON, entrant.

Monsieur, voici une lettre pour vous.

CLARISSE, se jetant sur la lettre.

Théodore, tu attendais cette lettre!

THÉODORE.

Quel enfantillage!

CLARISSE.

Jure-moi que ce n'est pas une lettre de femme.

THÉODORE.

C'est une lettre de mon père.

CLARISSE.

Pardon... Adieu, ami, je suis moins triste de te quitter, je te laisse avec ta famille!... (De la porte.)
Théodore, je saurai si tu as été sage.

THÉODORE, lisant.

« Monsieur mon fils, je vous enjoins de réintégrer le domicile paternel dans les vingt-quatre heures. Passé ce délai, je viendrai moi-même vous chercher à Paris. »

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, portes latérales.
Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

VINCENT, UN PETIT CREVÉ. :

VINCENT.

Maintenant je montre le salon à monsieur. Quand j'aurai donné un peu de jour, monsieur verra qu'il y a un fort joli salon.

LE PETIT CREVÉ.

Il est très amusant, ce bonhomme !

VINCENT.

Monsieur a bien saisi tous les avantages de l'appartement : deux sorties sur le grand escalier, sans compter l'escalier de service. Je suppose que monsieur a une dame chez lui ; on sonne, le visiteur entre par une porte, madame sort par l'autre ; ni vu ni connu. Je suppose que monsieur a deux dames chez lui...

LE PETIT CREVÉ.

J'ai compris, mon ami. Et le locataire actuel, il en use de ces avantages ?

VINCENT.

Oh ! oui, monsieur, beaucoup. Seulement c'est une dame qui habite l'appartement, monsieur voit tout de suite la différence.

LE PETIT CREVÉ.

Oh ! les femmes ! les femmes !

VINCENT.

Monsieur ne dit rien. Il ne trouve peut-être pas l'appartement encore assez commode pour lui ?

LE PETIT CREVÉ.

Si, si, je le trouve charmant, confortable, bien organisé..., mais il ne fait pas du tout mon affaire.

VINCENT.

Alors c'est un appartement incommode que monsieur désire ?

LE PETIT CREVÉ.

Précisément, mon ami. Je tiens beaucoup à ce que toutes les pièces se commandent...

VINCENT.

Je vois ce que c'est. Monsieur cherche un appartement pour sa maîtresse. Si monsieur voulait me

dire le nom de la personne, jè serais peut-être en état de lui donner des renseignements sur elle.

LE PETIT CREVÉ.

C'est inutile, mon ami ; je la connais mieux que vous.

VINCENT.

Possible, monsieur, possible ! Il ya certainement des choses qu'une femme dit à un jeune homme et qu'elle ne dirait pas à son concierge ; mais il y en a d'autres qu'elle dit à son concierge et qu'elle ne dirait pas à un jeune homme. Monsieur ne veut pas me nommer la personne ? Monsieur a peur ?

LE PETIT CREVÉ.

Eh bien !... elle s'appelle... M^{me} Agathe.

VINCENT.

M^{me} Agathe ? Une petite, maigrelette, noirânde, qui louchotte.

LE PETIT CREVÉ.

Mais non, elle ne louchotte pas. Elle a une légère imperfection dans l'œil...

VINCENT.

Dame, monsieur, je ne dis que ce que je sais. Pendant tout le temps que M^{me} Agathe a demeuré ici, elle a louché.

LE PETIT CREVÉ.

Ah ! elle a habité cette maison ?

VINCENT.

Pas longtemps, monsieur, pas longtemps.

Il fait le geste qu'on l'a mise à la porte.

LE PETIT CREVÉ.

Elle ne tenait peut-être pas aux appartements à trois sorties.

VINCENT.

Monsieur fait erreur ! Si j'avais un conseil à donner à monsieur, monsieur ne s'en trouverait pas plus mal de prendre l'appartement pour son compte. Je ferais son petit ménage, ma femme ferait sa petite cuisine, mes enfants feraient ses petites commissions...

LE PETIT CREVÉ.

Je l'ai en horreur, votre maison, et je déteste les portiers bavards.

Il sort.

VINCENT.

Portiers ! Cocodès ! Petit crevé ! Si les jeunes gens venaient se renseigner auprès de messieurs les concierges, ils ne feraient pas tant de sottises !

SCÈNE II

VINCENT, ADÈLE.

ADÈLE, elle est entrée sur les derniers mots.

Eh bien, père Vincent, avez-vous loué ?

VINCENT.

Ma foi non ; je commence à croire que c'est plutôt un appartement de cocote, et le propriétaire n'en veut plus. Il avait fait un mauvais calcul avec ces dames ; il louait plus cher, mais on ne le payait pas. Dites-moi, mademoiselle Adèle, c'est aujourd'hui que M^{me} Clarisse revient ?

ADÈLE.

Je l'attends d'une minute à l'autre.

VINCENT.

Et peut-on savoir où elle est allée ? Ordinairement elle me dit où elle va...

ADÈLE.

Madame est à Lyon. Madame va peut-être entrer au théâtre. Il paraît qu'on lui a offert un engagement magnifique pour jouer des rôles d'architecture.

Elle va à la fenêtre.

VINCENT.

Et elle les remplira fort bien, c'est moi qui vous le dis ; M^{me} Clarisse sera une grande comédienne, quand elle le voudra.

ADÈLE, à la fenêtre.

Père Vincent, voici madame qui descend de voiture.

VINCENT.

Ah ! tant mieux ! La maison se ressentait de son

absence. Il faudra que je demande au propriétaire de la garder; quand elle sera partie, ma loge deviendra bien triste!

SCÈNE III

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE, elle entre en riant aux éclats.

Bonjour, Adèle; bonjour, mon ami Vincent.

ADÈLE.

Il est facile de voir que madame a fait un voyage agréable.

CLARISSE, riant toujours.

Oui, très agréable, sans parler du retour qui a été bien amusant.

VINCENT.

Madame n'a pas perdu sa gaieté en route.

CLARISSE, riant toujours.

Voilà plus de six heures que j'ai cette envie de rire et que je me retiens.

ADÈLE.

Contez-nous ça, madame.

CLARISSE.

Plus tard! Voulez-vous descendre, père Vincent,

vous payerez ma voiture et vous monterez ma malle.

VINCENT.

Madame n'aura plus besoin de moi ?

CLARISSE.

Non... Vincent, vous demanderez au cocher si la personne qui était avec moi ne lui a pas remis une cage..., une petite cage... J'ai bien peur de l'avoir perdue.

Vincent sort.

SCÈNE IV

CLARISSE, ADÈLE.

CLARISSE, se dirigeant vers la porte de droite.

Adèle, ai-je reçu des visites en mon absence ?

ADÈLE.

M. Théodore.

CLARISSE.

Personne autre ?

ADÈLE.

Il est venu aussi un monsieur qui n'a pas laissé sa carte.

SCÈNE V

ADÈLE, puis VINCENT, puis BERNARDIN.

ADÈLE.

Madame est bien gaie..., elle aura fait un malheur, c'est sûr.

VINCENT, une malle sur l'épaule.

Entrez, monsieur, entrez.

BERNARDIN, il entre avec hésitation, une cage à la main.

C'est bien ici, mademoiselle, que demeure une dame qui arrive de voyage ?

ADÈLE.

Oui, monsieur, c'est ici. Madame parlait à l'instant du petit objet que vous avez à la main et que vous lui rapportez sans doute. Faut-il prévenir madame ?

BERNARDIN.

Volontiers, si vous pensez que je ne sois pas importun.

ADÈLE.

Nullement. Qui annoncerai-je ?

BERNARDIN.

Veillez dire à madame que c'est le monsieur avec qui elle a fait la route en chemin de fer. Vous assurerez bien votre maîtresse, mademoiselle, que cet oubli de ma part a été tout à fait involontaire,

et que sans mon cocher, qui a pu rejoindre le sien, je n'aurais pas eu l'honneur de me présenter chez elle.

SCÈNE VI

BERNARDIN.

Eh bien ! je crois que j'y suis dans le mouvement. C'est à la station de Lyon que ç'a commencé. Une dame monte dans le wagon que j'occupais. Appelons-la Caroline. Je la détaille du coin de l'œil, je constate des dehors anacréontiques, je lui en fais compliment par des sourires équivoques..., rien de plus. Nous arrivons à Tonnerre, quinze minutes d'arrêt. Elle descend, je descends derrière elle ; elle s'achemine vers le buffet, je m'achemine un peu plus loin. Bientôt le bruit d'une contestation s'élève, un rassemblement se forme ; c'était Caroline dans une situation que je ne m'expliquais pas d'abord. Elle me reconnaît et vient à moi, en me disant : « Mon Dieu, monsieur, je suis victime d'une mésaventure fort désagréable ; ayez donc la bonté de régler la petite dépense que je viens de faire. » C'est piquant. Nous quittons Tonnerre ; la conversation s'engage et je m'étonne de voir une jeune femme comme elle voyager seule. Non. Il paraît qu'elle vit toujours seule... depuis la mort de son mari, qui a été tué à Magenta. Sa mère habite Moscou, hiver comme été. Elle a un parent en Italie... C'est sa mère qui est en Italie..., le parent

qu'elle a à Moscou est secrétaire d'ambassade, ça ne peut pas être sa mère. Bref, l'histoire de sa famille, qui est très nombreuse, nous conduit jusqu'à Paris. Je m'étais offert pour la mettre en voiture; elle me demande alors mon nom et mon adresse, afin de me faire porter la petite somme que je lui ai si galamment avancée; je refuse; je refuse parce que je n'aime pas à jeter mon nom dans la circulation. Mais ce trait de probité m'a donné d'elle une idée fort avantageuse... On rencontre souvent en chemin de fer des femmes d'une moralité incertaine... Hein! ma montre... je n'ai plus ma montre... La voici, je l'avais mise dans le gousset de mon pantalon pour voyager. J'ai mon épingle, mon mouchoir; tu seras donc toujours méfiant, Bernardin!

SCÈNE VII

BERNARDIN, CLARISSE.

CLARISSE.

Je ne sais plus, monsieur, comment reconnaître autant d'obligeance. Vous payez mes dettes, vous me rapportez mes objets perdus...

BERNARDIN.

Ne parlons plus de cela, madame. Ce n'est pas la cage que j'aurais voulu retenir, c'est l'oiseau.

CLARISSE.

Commè j'ai été sans façon avec vous et comme je me suis aussitôt mise à mon aise ! C'est votre faute. Pourquoi avez-vous cette bonne figure, si engageante et qui ne donne l'idée d'aucun danger ?

BERNARDIN.

Chloris, pour brûler en dedans,
 Mes feux en sont-ils moins terribles ?
 Souvent les lacs les plus paisibles
 Recouvrent de petits volcans.

CLARISSE.

Mais vous ne m'aviez pas dit, monsieur, que vous étiez poète ; académicien peut-être...

Elle lui présente un fauteuil.

BERNARDIN, s'asseyant, à part.

Charmante dame !

CLARISSE, même jeu.

Vieux bêta ! (Haut.) Le hasard, monsieur, fait de bien singulières choses ; vous voilà dans mon salon sans me connaître, et je ne sais pas encore la première lettre de votre nom.

BERNARDIN, embarrassé.

Oui, madame, oui... en effet... je ne suis pas moins surpris que vous de me trouver où je suis... On pourrait croire que je fais un voyage d'agrément.

CLARISSE.

Prenez garde ! Ces fadeurs auraient été supportables il y a une heure, en chemin de fer ; mais nous sommes ici chez moi... Et d'abord, qui ai-je l'honneur de recevoir ?

BERNARDIN, balbutiant.

Oh ! madame, l'honneur n'est pas bien grand..., un provincial .., presque un campagnard..., Azincourt..., M. Azincourt, du département du Calvados. Et puis-je vous demander à mon tour ?

CLARISSE.

Qui je suis ? Convenez que vous êtes bien impatient de le savoir... Hélène de la Richardière... née Château-Landry.

BERNARDIN.

Une Château-Landry ! Il y a, madame, un vieux général qui porte ce nom.

CLARISSE.

Le général, c'est mon oncle. (A part.) Pourquoi a-t-il quitté le Calvados ?

BERNARDIN, à part.

Si M^{me} Bernardin me voyait dans le grand monde !

CLARISSE.

Vous allez me trouver bien curieuse, si je vous demande ce qui vous amène à Paris. Vous êtes

peut-être ici pour quelque concession de chemin de fer ?

BERNARDIN.

Non, madame, non. Mon voyage à Paris a été décidé par deux causes bien différentes. D'abord un chagrin privé.

CLARISSE.

Ah !

BERNARDIN.

Oui, un véritable désastre de famille.

CLARISSE.

Pauvre monsieur ! Et vous venez recueillir un héritage ?

BERNARDIN.

Un héritage ! Pas précisément. Je voudrais, en second lieu, me rappeler à des personnes influentes, quoique j'aie bien perdu toute confiance en leur appui. Je suis ambitieux.

CLARISSE.

Comme cela se trouve ! J'adore les ambitieux !

BERNARDIN.

J'avais pensé, madame, que trente années de services administratifs et des mœurs exemplaires me désignaient pour la première charge de ma commune. Je vous l'avoue, je ne voudrais pas mourir sans avoir été fonctionnaire.

CLARISSE.

Continuez.

BERNARDIN.

En politique, ai-je besoin de vous le dire, madame? je suis de ceux qui soutiennent toujours ce qui existe... jusqu'à ce que ça tombe. Les gouvernements ont changé, mes convictions sont restées invariablement les mêmes. Elles peuvent se résumer en ces mots : à l'intérieur, fonctionnement régulier de l'amortissement; à l'extérieur, équilibre européen.

CLARISSE.

Après?

BERNARDIN.

Après? Mon Dieu, madame, je vais peut-être bien vous surprendre, mais je n'ai rencontré que des gens qui se sont moqués de moi.

CLARISSE.

C'est bien mal à eux. Voulez-vous me confier vos intérêts?

BERNARDIN.

A vous, madame?

CLARISSE.

Oui, et je ne vous demanderai qu'un bouquet pour la peine.

BERNARDIN.

Un bouquet! Cent bouquets! Eh quoi! madame,

vous consentiriez à mettre en lumière ces certificats, bons témoignages et références, en tout cent quinze pièces diverses.

Il tire un dossier volumineux et le donne à Clarisse.

CLARISSE.

Elles sont en bonnes mains ; mais vous n'oublierez pas mon bouquet. Je ne suis pas ambitieuse, moi, je n'aime que deux choses au monde : les fleurs et les diamants.

BERNARDIN, enchanté.

Les fleurs et les diamants ! Ne vous paraîtrait-il pas convenable de joindre à ces cent quinze pièces une cent seizième pièce qui résumerait les cent quinze autres ? Je ferai ce que vous voudrez.

CLARISSE.

C'est inutile. Il suffira qu'on trouve dans ce dossier votre nom et celui de votre commune.

BERNARDIN, à part.

Diable ! (Haut.) Il faut, madame, que je vous fasse une petite confession.

CLARISSE.

Parlez.

BERNARDIN.

Vous serez charitable ?

CLARISSE.

Je m'y engage.

BERNARDIN.

Il y a quelques heures, je n'avais pas l'honneur de vous connaître. Prudent et circonspect comme il convient de l'être à mon âge, je n'avais pas jugé opportun, nécessaire...

On entend la voix de Théodore; Bernardin s'arrête.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE.

Aïe! aïe!

BERNARDIN.

Théodore chez M^{me} de la Richardière!

CLARISSE, présentant Théodore.

Le baron Bernardin.

Étonnement de Théodore.

BERNARDIN.

Mon fils se fait appeler baron!

CLARISSE, présentant Bernardin.

M. Azincourt.

THÉODORE, à part.

Que signifie??

CLARISSE, bas, à Théodore.

Mon père.

THÉODORE.

Hein ?

CLARISSE, même jeu.

Mon père.

THÉODORE.

Qu'a-t-elle dit ?... Ah ! Clarisse !...

Il tombe sur un canapé.

CLARISSE, allant vivement à Bernardin.

C'est un jeune ami à moi, auquel je pardonne ses façons un peu singulières... N'allez pas mal parler devant lui de la princesse Valentino, on le dit au mieux avec elle.

BERNARDIN.

La princesse Valentino..., une brune qui s'affiche ?

CLARISSE.

Vous la connaissez ?

BERNARDIN.

Non, mais mes amis me parlent d'elle dans leurs lettres ; ils ne me disent pas qu'elle soit princesse.

CLARISSE.

Si, si, elle est bien princesse. Le baron a dépensé pour elle des sommes considérables.

BERNARDIN.

Quel baron ?

CLARISSE.

Le baron Bernardin.

BERNARDIN.

Des sommes considérables?

CLARISSE.

Deux ou trois cent mille francs.

BERNARDIN.

Ventrebleu! Trois cent mille francs!... Pardon, madame..., mais la fatigue du voyage, l'émotion de notre rencontre... Trois cent mille francs!... Êtes-vous sûre du chiffre?

CLARISSE.

Est-il toujours convenu que je m'occupe de votre affaire?

BERNARDIN.

Si vous y consentez. (Regardant Théodore.) J'aurai peut-être à vous consulter sur un autre sujet. (Bas, à Théodore.) A bientôt, monsieur le baron, à bientôt.

SCÈNE IX

CLARISSE, THÉODORE.

CLARISSE.

Eh bien, Théodore, c'est ainsi que vous m'accueillez après une absence! Et ces projets de mariage, y pense-t-on toujours?

THÉODORE.

Jamais ! jamais !

CLARISSE.

Qu'avez-vous encore ? Vous serez donc toujours jaloux ?

THÉODORE.

Ce n'est plus de la jalousie, c'est du désespoir.

CLARISSE.

Et pourquoi ce désespoir ? Est-ce la personne que vous venez de rencontrer chez moi qui vous inquiète ? Je vous ai déjà dit que c'était mon père.

THÉODORE.

Je ne veux pas le croire ! Je ne peux pas le croire !

CLARISSE.

Ne savez-vous pas depuis longtemps, Théodore, l'irrégularité de ma naissance ? Cet homme, auquel j'ai reproché bien souvent son abandon, il ne m'oubliait pas au fond de sa province.

THÉODORE.

Au fond de sa province ?

CLARISSE.

Oui. Il y a quelque temps, il me fit savoir que des chagrins de famille le rapprochaient de moi.

THÉODORE.

Des chagrins de famille ! Un enfant, n'est-ce pas, un mauvais sujet comme moi ?

CLARISSE.

Précisément, mon ami. Enfin, il m'annonça que forcé de venir à Paris...

THÉODORE.

Plus un mot !

CLARISSE.

Il ne voulait pas reculer plus longtemps le bonheur de m'embrasser.

Adèle entre sur ces mots.

THÉODORE.

Assez ! assez !

CLARISSE.

Ce voyage à Lyon, j'allais le rejoindre.

THÉODORE.

Ah ! ah ! ah !

Il s'échappe par la porte du fond.

SCÈNE X

CLARISSE, ADÈLE.

ADÈLE.

Madame, qu'est-ce qu'il a donc, M. Théodore ?

CLARISSE.

Mais il n'a rien. Il est toujours comme ça.

ADÈLE.

Madame doit être bien heureuse. Il y a là le monsieur qui est venu pendant l'absence de madame.

CLARISSE.

Faites entrer.

ADÈLE, allant à gauche.

Entrez, monsieur.

Delaunay entre piteusement. Adèle sort.

SCÈNE XI

CLARISSE, DELAUNAY.

CLARISSE.

C'est vous! Vous osez vous présenter chez moi, vous, un bavard, qui compromettez les femmes.

DELAUNAY.

Dites plutôt que j'ai été bien bête de ne pas être reparti sans vous voir, après le tour que vous m'avez joué.

CLARISSE.

Lequel?

DELAUNAY.

Le tour du chapeau.

CLARISSE, après avoir ri.

Comment vas-tu?

DELAUNAY.

Mal ! bien mal ! Ce voyage m'aura vieilli de dix années.

CLARISSE.

Pauvre petit, il avait encore ses illusions !

DELAUNAY.

Sur vous, oui ; mais l'histoire du portrait me les a fait perdre.

CLARISSE.

Je ne te crois pas. Les illusions sur une femme qu'on a aimée, cela ressemble aux rhumatismes : on ne s'en défait jamais complètement.

DELAUNAY.

Vous vous trompez, Amanda. Le passé n'existe plus pour moi, puisque j'étais seul à m'en souvenir.

CLARISSE.

Mais je m'en souviens aussi, mon ami. (Mouvement de joie de Delaunay.) Es-tu toujours sentimental ?

DELAUNAY, vexé.

Oui, toujours.

CLARISSE.

Ce n'est plus un genre bien à la mode.

DELAUNAY, avec faiblesse.

La province ne le déteste pas.

CLARISSE.

Mon ami, il faut retourner bien vite, bien vite, en province.

DELAUNAY.

C'est un congé que vous me donnez là. Vous voudriez déjà me voir loin de Paris, lorsque pour y venir j'ai dû compromettre des affaires de la plus haute importance.

CLARISSE.

Oh! oh! Monsieur est établi!

DELAUNAY.

Déjouer la jalousie de ma femme.

CLARISSE.

Ta femme est jalouse?

DELAUNAY.

Énormément.

CLARISSE.

Gros fat! C'est du nouveau pour toi.

DELAUNAY.

Mais vous aussi, Amanda, vous avez été jalouse.

CLARISSE.

Oh! mon ami, je te le faisais croire.

DELAUNAY.

Allez, ne vous gênez pas. Dites-moi tout de suite que vous vous êtes moquée de moi.

CLARISSE.

Jurerais-tu sérieusement du contraire ?

DELAUNAY.

Le ton que vous avez maintenant n'est pas celui que je vous ai connu. Autrefois vous me trompiez peut-être, mais vous ne me le disiez pas.

CLARISSE.

Maintenant je te le dis, mais je ne te trompe plus.

DELAUNAY.

Vous êtes bien changée, Amanda !

CLARISSE.

Et toi, tu es toujours le même. Avais-tu pensé sérieusement qu'un beau jour, quand cela te plairait, tu pourrais venir invoquer les compromis de l'amour et me donner une petite leçon de morale ? La conversation change avec les circonstances, et elle n'était pas toujours très amusante, ta conversation. Quand tu me disais : « Amanda, n'est-ce pas que mon amour te régénère ?... » Tu pleures !

DELAUNAY.

J'ai passé les trois plus belles années de la vie avec vous.

CLARISSE.

Console-toi. Avec une autre, ça aurait été exactement la même chose.

DELAUNAY.

J'avais songé à vous donner mon nom.

CLARISSE.

Ta famille t'a empêché de faire cette sottise.

DELAUNAY.

J'ai voulu me brûler la cervelle.

CLARISSE.

Si tu t'étais brûlé la cervelle, Delaunay, je me serais empoisonnée!

Adèle entrant et annonçant: « M. Azincourt. » Elle sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNARDIN.

DELAUNAY.

Bernardin!

BERNARDIN.

Le notaire ici! Mais tout Montélimart va donc chez M^{me} de la Richardière.

CLARISSE, présentant Delaunay.

Le marquis Delaunay.

BERNARDIN.

Oh! oh!

DELAUNAY.

Bernardin s'appelle Azincourt et l'on me traite de marquis. Qu'est-ce que cela veut dire?

CLARISSE, *bas à Bernardin.*

C'est un homme considérable qui pourra vous être utile.

BERNARDIN, *bas à Clarisse.*

J'ai bien peur, madame, que votre bonne foi ne soit surprise et qu'on ne vous fasse prendre, comme on dit, des vessies pour des lanternes.

CLARISSE.

A moi?

*Elle va à Delaunay.*DELAUNAY, *bas à Clarisse.*

Vous êtes liée depuis longtemps avec ce M. Azincourt?

CLARISSE.

Non! Pourquoi?

DELAUNAY.

Vous ne lui trouvez pas une ressemblance?

CLARISSE.

C'est tout le portrait d'un imbécile!

DELAUNAY.

Oui, mais parmi les imbéciles que vous connaissez, le plus bête de tous.

CLARISSE.

Théodore! Vous êtes fou.

DELAUNAY, passant entre eux.

Je suis heureux, madame, de me rencontrer chez vous avec un compatriote que je vous demanderai la permission de vous présenter moi-même. M. Hippolyte Bernardin, de Montélimart.

CLARISSE.

Vous êtes...

Elle rit aux éclats et sort par la droite.

SCÈNE XIII

BERNARDIN, DELAUNAY.

BERNARDIN.

De quel droit, monsieur, vous mêlez-vous de mes affaires?

DELAUNAY.

Ah çà! est-ce pour vous ou pour votre fils que vous êtes ici?

BERNARDIN.

C'est pour moi! Et quelles raisons avez-vous de vous y trouver?

DELAUNAY.

Mais apparemment les mêmes que les vôtres.

BERNARDIN, à part.

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer maire ?
(Haut.) Vous connaissez beaucoup la maîtresse de la maison ?

DELAUNAY, riant.

Oui, oui, beaucoup.

BERNARDIN.

Et Théodore ?

DELAUNAY.

Théodore aussi.

BERNARDIN.

Delaunay, quelle est donc cette dame ?

DELAUNAY.

Cette dame ! Demandez-le à votre fils. (Théodore paraît au fond.) Demandez-le à votre fils. (Passant près de Théodore.) Avouez tout, c'est le moment.

Il sort.

SCÈNE XIV

BERNARDIN, THÉODORE.

BERNARDIN.

Monsieur mon fils, vous allez me dire à l'instant qu'est-ce que c'est que M^{me} de la Richardière.

THÉODORE, surpris.

Mais je ne la connais pas.

BERNARDIN.

Vous ne la connaissez pas. Vous ne connaissez pas non plus la princesse Valentino?

THÉODORE.

Pas davantage. Écoutez-moi, mon père, je suis bien coupable, mais je suis innocent aussi, et il faudrait remonter jusqu'à l'histoire d'Œdipe pour trouver un pareil exemple de la fatalité. J'espère que votre fortune vous permettra de payer mes dettes; épargnez-moi les créanciers, c'est assez des remords qui vont me poursuivre. L'Amérique est le pays ouvert aux consciences criminelles, je pars en Amérique. Vous voudrez bien me faire parvenir des moyens d'existence, je supporterai sans me plaindre les tortures de l'âme. Et quand je ne serai plus près de vous, mon père, en pensant à votre malheureux fils, vous vous direz quelquefois : Il expie les fautes de ma jeunesse, il porte la peine de mon passé.

BERNARDIN.

Mon passé! Ma jeunesse! Apprenez, monsieur, que je n'ai jamais eu de jeunesse. Ah çà! finirez-vous par me dire ce que c'est que M^{me} de la Richardière?

THÉODORE.

Je vous affirme une seconde fois que je ne connais pas cette dame.

BERNARDIN.

Vous ne connaissez pas cette dame chez laquelle nous sommes en ce moment.

THÉODORE.

Clarisse ! Clarisse Bertrand ! Votre...

BERNARDIN.

Elle se nomme Clarisse Bertrand ?

THÉODORE.

Oui, mon père. Vous l'ignoriez ?

BERNARDIN.

Non, monsieur, je ne l'ignorais pas. Et le mari qu'elle a perdu à Magenta ?

THÉODORE.

Elle n'a jamais été mariée. Vous ne le saviez pas ?

BERNARDIN.

Si, monsieur, je le savais, et je sais aussi que c'est une intrigante.

THÉODORE.

Vous dites ?

BERNARDIN.

Une aventurière !

THÉODORE.

Comment ?

BERNARDIN.

Une coquine !

THÉODORE.

Mais vous n'êtes donc pas son père ?

BERNARDIN.

Le père d'un pareil monstre ! Je n'ai jamais eu qu'un enfant, et c'est un de trop.

THÉODORE, défaillant.

Ah !

BERNARDIN.

Qu'avez-vous ?

THÉODORE.

Ah ! Clarisse !

BERNARDIN.

Qu'est-ce qui vous prend maintenant ?

THÉODORE.

Alors vous pouvez être son beau-père ?

BERNARDIN.

Jamais ! (A part.) J'ai tout compris.

THÉODORE.

Mais la présence de mon père chez Clarisse a besoin d'une explication. Qu'est-ce que c'est que M^{me} de la Richardière ?

BERNARDIN.

Je ne la connais pas.

THÉODORE.

Vous ne la connaissez pas. Vous ne connaissez pas non plus M. Azincourt?

BERNARDIN.

Pas davantage.

THÉODORE.

Il y a un secret terrible entre cette femme et vous, je veux le savoir.

BERNARDIN.

Je vais vous le dire. C'est à la station de Lyon que ç'a commencé... Non, monsieur, je ne vous dirai rien. Partons pour Montélimart.

THÉODORE.

Je reste à Paris.

BERNARDIN.

Eh bien, mon fils, apprenez qu'instruit de vos égarements, je me suis introduit sous un nom d'emprunt chez une personne que je m'abstiens de qualifier. Mon expérience et ma connaissance de la vie m'ont fait reconnaître aussitôt le genre de femme qui était devant moi, quoiqu'elle ait essayé de me séduire par des pièges grossiers et en s'attribuant le nom de la Richardière, qui n'est pas le sien, pas plus peut-être que celui de Clarisse Bertrand.

THÉODORE.

Vous avez raison, mon père; son nom véritable est Amanda.

BERNARDIN.

Encore un autre!

THÉODORE.

Et maintenant, en route pour Montélimart!

BERNARDIN, après un moment de surprise et ne trouvant rien à dire.

En route!

Il prend son fils par la main et se dirige avec lui vers le fond.
Entrent Chevillard et Delaunay.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CHEVILLARD, DELAUNAY.

BERNARDIN, à Delaunay.

Mon fils a été raisonnable, je le ramène.

DELAUNAY.

Le dénoûment était prévu, j'ai fait porter ses bagages avec les miens.

BERNARDIN.

Nous partons ensemble?

DELAUNAY.

Je vous quitterai à Grenoble.

Ils se parlent bas.

CHEVILLARD, à Théodore.

Et ton mariage ?

THÉODORE.

Il est manqué.

CHEVILLARD.

Je m'en doutais ; ce n'est pas à ton âge qu'on épouse M^{lle} Clarisse, c'est au mien, et c'est encore plus bête !

THÉODORE.

Je retourne dans mon village ; fais de même.

CHEVILLARD.

Trop tard ! Adieu, jeune camarade. L'amour a fait le fond de nos entretiens ; séparons-nous donc sur une devise amoureuse, fruit amer de mes méditations. Les femmes, écoute-moi ça, Théodore, les femmes, c'est comme les photographies : il y a un imbécile qui conserve précieusement le cliché, pendant que les gens d'esprit se partagent les épreuves.

BERNARDIN, à Delaunay.

Quel est ce monsieur qui cause avec mon fils ?

DELAUNAY.

C'est un journaliste.

BERNARDIN, après avoir regardé dédaigneusement Chevillard.

Allons, mon garçon, en route!

Il prend de nouveau la main à Théodore et se dirige avec lui vers le fond. Chevillard, en allant à Delaunay, dégage le côté droit. Clarisse paraît.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, plus CLARISSE.

CLARISSE.

Théodore?

THÉODORE.

Clarisse ?

CLARISSE.

Vous me renverrez mon portrait.

FIN

MICHEL PAUPER

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de
la PORTE-SAINT-MARTIN, le 17 juin 1870.

Repris sur le théâtre de l'ODÉON, le 15 décembre 1886.

PERSONNAGES

	Porte Saint-Martin.	Odéon.
MICHEL PAUPER.....	MM. TAILLADE.	MM. PAUL MOUNET.
LE BARON VON-DER-HOLWECK..	CLÉMENT-JUST.	TALIEN.
HENRY DE LA ROSERAYE.....	GOUGET.	ALBERT LAMBER
LE COMTE DE RIVAILLES.....	ANGÉLO.	DUMÉNY.
HÉLÈNE.	M ^{mes} LEFRESNE.	M ^{mes} SEGOND-WEBER.
MADAME DE LA ROSERAYE.....	RAUCOURT.	FAVART.
ADELE.	BONY.	BERTRAND.
UN DOMESTIQUE.....	MM. LANSOY.	MM. VANDENNE.
UN OUVRIER.....	MARCHAND.	JAHAN.
UN APPRENTI.....	MAIRE.	LALANNE.
UN CONSEILLER MUNICIPAL.....	ALEXIS-LOUIS.	FRÉVILLE.
UN MÉDECIN.....	GUBIAN.	DUPARC.
UNE FEMME DU PEUPLE.....	M ^{lle} BRIANT.	M ^l o DÉRIGNY.

OUVRIERS, FEMMES DU PEUPLE, CONSEILLERS MUNICIPAUX.

MICHEL PAUPER

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une vaste pièce, richement meublée, formant salon et cabinet d'affaires. — Porte au fond, portes latérales, à deux battants. — A gauche, une seconde porte, simple, et devant un bureau. — A droite, au premier plan, en scène, un canapé, meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, MADAME DE LA ROSERAYE.

Au lever du rideau, le baron est seul et regarde autour de lui avec étonnement.

MADAME DE LA ROSERAYE, entrant.

Asseyez-vous, monsieur le baron, et reposez-vous un instant ; je sais que mon mari ne tardera pas à rentrer.

LE BARON.

Vous avez donc déménagé, ma chère madame ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Déménagé, non.

LE BARON.

D'où vient que je ne me retrouve plus chez vous ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je vois ce qui vous trompe. M. de la Roseraye a fait dernièrement de ce salon son cabinet. Il était trop dérangé dans l'autre. Il peut maintenant avec cette porte (elle montre la seconde porte) aller, venir, recevoir, ne pas recevoir, s'occuper de lui d'abord.

LE BARON.

A merveille ! (A part.) Il me semblait bien que j'avais pris ma route habituelle pour venir ici.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Avez-vous été satisfait de votre santé, monsieur le baron, depuis votre dernière visite ?

LE BARON.

Il n'y a plus que vous, ma bonne madame, qui me donniez encore mon titre de baron, auquel je n'ai jamais attaché de prix, vous le savez. La grandeur qui se transmet m'a toujours paru peu de chose auprès de celle qui se conquiert, et j'en fais très humblement la différence, ayant dédaigné l'une sans pouvoir obtenir l'autre. Ma santé est excellente. Mes forces restent invariablement les mêmes. L'im-

mensité de mes travaux et la haine de mes ennemis n'ont pu les vaincre, et aujourd'hui où je ne suis plus, pour ainsi dire, de ce monde, elles résistent encore à une dissolution prochaine.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je ne sais si vous pensez comme moi, mais on me proposerait de recommencer la vie, je dirais : non, tant elle contient de fatigues, et de peines.

LE BARON.

Bonne chère madame, vous me parlez de vos peines, en avez-vous connu de bien véritables et le bonheur ne fait-il pas partie de la perfection de votre sexe? Quelle est la femme qui ne garde au moins le souvenir de ses vingt premières années? Les protections naturelles de l'enfance vous ont-elles failli? Non. Soins et caresses, le plaisir du miroir et la joie du bal, vous avez aimé tout cela.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Il est vrai. Le temps que vous rappelez est le meilleur pour nous autres femmes et celui que nous abrégeons le plus volontiers.

LE BARON.

Vous avez été mariée à un homme supérieur en tout, par les grâces de sa personne comme par les qualités de son esprit; union charmante, digne de vous, digne de lui, dont les charges ont été si légères que vous les avez même ignorées. Le refus

d'une parure ou la coqueluche de votre enfant, voilà quelles ont été vos douleurs.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ma fille a passé l'âge des coqueluches, monsieur le baron, c'est une demoiselle à marier. L'avenir de nos enfants nous préoccupe quelquefois plus que leur santé. Et puis vous oubliez les êtres qui nous ont le plus aimé et dont on pleure éternellement la perte.

LE BARON.

Oui, votre observation est juste. La mort a été de tout temps un sujet de pensées mélancoliques. Les explications que donne la science de cet état fort admissible ne nous satisfont pas entièrement. Admironons pourtant la nature...

MADAME DE LA ROSERAYE.

Voulez-vous vous interrompre et répondre à ma question? Votre neveu, le comte de Rivailles, nous a été présenté dernièrement, le voyez-vous quelquefois?

LE BARON.

Je ne vois plus personne et mon neveu pas plus qu'un autre. M. de Rivailles m'a oublié, il a bien fait, nous n'étions pas des gens à nous entendre. Il réunit à mes yeux deux types que je déteste, le gentilhomme sans mérite et le soldat sans moralité. Est-ce un esprit fort? Pas même! Des opinions de parade, qu'il a juré de défendre aveuglément

pour conserver à son blason un air de vieille monarchie. Patricien dédaigneux et inhumain, débauché vulgaire, joueur ridicule, il mettra cent mille francs sur une carte et ne donnerait pas un sou pour une fondation philanthropique. — Vous m'avez interrompu, ma chère madame, au moment où nous parlions de vous. Ai-je été jeune, moi? Quelques fantaisies, satisfaites à la hâte et aussitôt dédaignées, est-ce là tout ce que contient l'âge d'or de la vie? Ai-je été riche? Le patrimoine que mes ancêtres avaient mis cinq cents ans à établir, l'ai-je employé magnifiquement dans les fêtes et les réceptions? Esclave de la science, je n'ai respiré que pour elle. Elle m'a pris mes biens, mes années, et que m'a-t-elle donné en retour? Des travaux sans résultats, des adversaires sans générosité. Tout ce qui est de l'homme, ce qu'il rêve et ce qu'il chante, les jouissances de l'activité, les poésies de l'argent, autant de sacrifices irréparables que m'a coûtés la recherche d'un seul problème, la poursuite d'un X, secret de la matière qu'un autre trouvera après moi. L'élève de Laplace, l'ami d'Arago, n'est plus aujourd'hui qu'un vieux fou, que vous seule encore, chère madame, écoutez si patiemment.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Excusez-moi, monsieur le baron, de ne pas être tout entière à vous, mais il y a là quelques personnes que l'absence de M. de la Roseraye paraît mécontenter.

On entend des bruits derrière la porte du fond.

LE BARON.

En effet, je n'avais pas prêté attention.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je m'explique très bien, monsieur le baron, les déceptions dont vous avez souffert, mais croyez-moi, notre sort à tous est à peu près semblable avec des chagrins différents. L'existence que M. de la Roseraye a choisie n'est exempte ni d'inquiétudes ni de dangers.

LE BARON.

Je suis bien tranquille sur son compte. De la Roseraye entreprend tant d'affaires que dans le nombre il peut s'en trouver de défavorables, je ne l'ignore pas, et nous avons fait ensemble des essais qui nous ont coûté cher à tous deux. Mes pertes se sont augmentées pendant qu'il réparait les siennes; votre mari a ce double mérite, il s'aventure de bonne grâce et s'arrête quand il le faut. Si j'avais suivi ses conseils, je serais encore plus riche que lui. Mais je ne regardais sur ma route que les statues de ceux qui l'avaient prise avant moi et il est noble de vivre entre le triomphe et le martyr.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Excusez-moi de vous laisser seul, ces bruits me font mal et je ne pourrais pas les entendre plus longtemps.

LE BARON.

A votre aise. Au revoir, chère madame, au revoir.

M^{me} de la Roseraie sort par la droite. — Le baron, après l'avoir conduite jusque-là, redescend la scène. — La porte du fond s'ouvre avec fracas; Michel entre, poussant un domestique devant lui.

SCÈNE II

LE BARON, MICHEL, LE DOMESTIQUE.

MICHEL.

Et moi je vous dis que j'entrerai.

LE DOMESTIQUE.

Vous ne pouvez pas rester ici, monsieur; quand M. de la Roseraie sera chez lui, il vous recevra à votre tour.

MICHEL.

Sufficit, mon camarade. Vous faites votre service, je ne vous en veux pas, je fais mes affaires. Allons, hop!

LE BARON.

Laissez, Joseph, laissez; monsieur attendra dans cette pièce.

Le domestique sort.

SCÈNE III

LE BARON, MICHEL.

LE BARON.

Vous êtes vif et impatient, monsieur.

MICHEL.

Il faut ça, dans le chien de métier que je fais.

LE BARON.

Vous me donnez l'envie de le connaître. Qu'êtes-vous donc ?

MICHEL.

Moi, je suis un tas de choses : mécanicien, ingénieur, chimiste, savant pour rire et inventeur dans mes moments perdus.

LE BARON.

Vous vous nommez, monsieur ?

MICHEL.

Michel Pauper. C'est comme si je ne vous avais rien dit. Je ne suis connu que de deux hommes, un qui m'a élevé et l'autre qui m'exploite.

LE BARON.

Vous aurez entendu parler peut-être du baron Von-der-Holweck ?

MICHEL.

C'est vous, le baron Von-der-Holweck ! Je l'écorche, hein, votre grand diable de nom, mais c'est bien celui que j'ai trouvé dans un almanach scientifique, où l'on vous mettait sur le dos une quantité d'anecdotes toutes plus grotesques les unes que les autres.

LE BARON.

Je vous plains, monsieur, d'étudier l'histoire de la science dans les almanachs et de jeter l'écume des libelles à la tête d'un vaincu.

MICHEL.

Vous le prenez comme ça, vous êtes susceptible ; vous avez tort avec moi ; je parle tout bêtement, sans phrases, parce que je n'ai pas appris à en faire. Mais je ne suis pas plus nigaud qu'un autre, et on a beau me conter ceci et cela, je n'en crois que ce que j'en veux bien croire. Tenez, je n'aime pas beaucoup les nobles, et vous en êtes un, à ce qu'il paraît ; mais vous m'avez fait l'effet d'un original.

LE BARON.

Original ! Original est bientôt dit ! On les compte, monsieur, les originaux, dont la vie, si elle n'est pas une gloire, est un exemple.

MICHEL.

La gloire ! Vous avez donné là dedans, vous ! Du reste, vous n'êtes pas le seul, et j'y ai pensé aussi

à la gloire, quand j'étais moutard. J'allais dans les petits coins et je me disais : pourquoi donc que tu n'en aurais pas de la gloire... et de l'argent... et de jolies filles... et de bons dîners... Travaille, mon garçon. Quand tu auras retenu tout ce qu'on enseigne aux Arts et Métiers, toi et un autre, ça fera deux. Mes professeurs étaient dans l'extase ! Et ils sont connus, les professeurs du Conservatoire, des malins qui ne bronchent pas dans une chaire et qui ne sont pas déplacés dans un salon ; avec cette petite différence, qu'ils savent tout, eux, et que les gens de salon ne savent rien... Qu'est-ce que je vous disais ?

LE BARON.

Vous me parliez de la gloire... à votre manière.

MICHEL.

Ah ! oui ! Demandez au boulanger ce qu'il en pense de la gloire... Quatre-vingts centimes les quatre livres, il ne vous répondra pas autre chose. Et il a raison, ce brave homme, il gagne sa vie, c'est à vous d'en faire autant. On le fait..., il faut bien... à moins de voler..., mais ça paraît dur les premières fois, et puis on en prend l'habitude. On jure bien encore de temps en temps ; on se dit : je veux arriver, comme un tel, qui est parti de rien, comme moi. Finalement, on n'est pas fâché de trouver sa soupe tous les jours, voilà !

LE BARON.

Sa soupe ! Sa soupe et le reste ! Vous m'avez tout

l'air d'un gaillard à ne pas vous priver des bons morceaux... Êtes-vous marié ?

MICHEL.

Oh ! Je comprends bien ce que vous voulez me dire. Vous me demandez si je suis porté sur les femmes. Je m'en moque comme de l'an quaranté, des femmes. J'aime mieux la bouteille !

LE BARON.

Prenez garde. La bouteille est quelquefois une maîtresse pire que les autres.

MICHEL.

Ne dites pas de mal du vin, je vous le défends. Le vin ! Quand je travaille, il m'ouvre la vue ; quand je m'explique, il me dégage la langue. (De la Roseraye paraît à la seconde porte ; il aperçoit les deux hommes et se dissimule à moitié.) En ce moment, on ne s'en douterait pas, j'ai une petite pointe. Si je n'avais pas bu un verre de vin avant de monter ici, j'attendrais encore dans l'antichambre ou je serais déjà rentré chez moi. Maintenant me voilà, et il faudra bien qu'on m'écoute.

LE BARON.

Vous faites des affaires avec M. de la Roseraye ?

MICHEL.

Oui. Et vous ?

LE BARON.

Nous nous sommes associés quelque temps, lorsque j'avais encore ma fortune.

MICHEL.

Le temps de la perdre.

LE BARON.

Vous calomniez bien vite un riche industriel, très libéral et très intelligent.

MICHEL.

Intelligent comme un fripon.

LE BARON.

M. de la Roseraye est un homme d'honneur.

MICHEL.

M. de la Roseraye est une canaille, et je suis venu ici pour le lui dire.

De la Roseraye referme la porte sur lui bruyamment et entre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE, tendant la main à Michel.

Bonjour, cher ami. Vous avez à me parler ?

MICHEL, un peu décontenancé d'abord.

Oui, oui, oui.

DE LA ROSERAYE.

Serez-vous long ?

MICHEL.

Mais le temps qu'il faudra.

DE LA ROSERAYE.

C'est qu'en ce moment je suis attendu. Prenons un jour, voulez-vous ? Demain ?

MICHEL.

Non, tout de suite.

DE LA ROSERAYE, passant devant lui.

Impossible, je le regrette.

MICHEL.

Oh ! je sais bien que vous n'êtes pas si pressé que moi, mais je ne sortirai pas d'ici ni vous non plus avant que nous ayons causé ensemble.

DE LA ROSERAYE.

Attendez. (Allant au baron.) Comment allez-vous, cher maître ?

LE BARON.

Bien, mon vieil ami, très bien..., et très mal. Vous me comprendrez, vous, si je vous dis que je me suis fait à l'indigence, mais que je ne peux pas m'habituer au repos.

DE LA ROSERAYE.

Le repos ! Belle chose pourtant que le repos !

LE BARON.

Est-ce bien vous qui me parlez ?

DE LA ROSERAYE.

Oui, c'est moi. Il n'y a que les vieux soldats, mon cher baron, pour aimer la paix. Si vous rêvez encore comme un jeune homme, que le danger des chimères n'a pas guéri de leur poursuite, vous avez tort. Ma conviction est faite et bien faite aujourd'hui. Toutes les chances de la vie ne valent pas l'enjeu qu'on y expose, et celui-là seul qui prend le chemin battu marche avec la vérité.

LE BARON.

Philosophie vulgaire, mon cher de la Roseraye, qu'on ne trouvera jamais sur mes lèvres, où elle serait pourtant plus excusable que dans votre bouche. Heureux dans vos périlleuses entreprises comme dans vos affections régulières, que demandez-vous donc de plus ?

DE LA ROSERAYE, après avoir hoché la tête.

Vous avez raison, cher maître, parlons de vous.

LE BARON, se rapprochant de lui.

J'étais venu, mon ami, pour vous rappeler ma pension. Vous me l'avez servie longtemps malgré mes répugnances, et j'ai pris, je l'avoue, l'habitude d'y compter.

DE LA ROSERAYE.

Nous nous sommes expliqués là-dessus à cœur ouvert. Je ne fais pour vous que ce qu'à ma place vous feriez pour moi, et vous n'avez accepté que ce que vous m'auriez offert, c'est dit. Mais... vous tombez mal aujourd'hui. Je ne peux disposer d'argent. Les affaires sont devenues très difficiles...

LE BARON.

N'insistez pas. Je parle de mes douleurs quelquefois, jamais de mes besoins. D'ailleurs, quand l'esprit souffre, la bête est facile à satisfaire. Adieu, mon cher de la Roseraye, vous ne m'en voulez pas au moins du rapprochement que j'ai paru faire entre votre situation et la mienne ; nul plus que moi ne se réjouit de vos succès, vous le savez.

DE LA ROSERAYE.

Je sais, mon ami, que vous êtes bon comme un enfant, grand comme un saint (à part) et égoïste comme un aveugle.

LE BARON, à Michel.

Adieu, monsieur, bon courage.

MICHEL.

Sans rancune, monsieur le baron.

Le baron sort.

SCÈNE V .

MICHEL, DE LA ROSÉRAYE.

DE LA ROSERAYE.

Je vous écoute.

MICHEL.

Monsieur de la Roseraye, je vais aller droit au but ; m'est avis qu'il n'en coûte pas davantage de s'entendre dire les choses par leur nom : vous me v, o- vol, e, z- lez, volez.

DE LA ROSERAYE.

Drôle ! Répétez un mot pareil et je vous jette à la rue.

MICHEL, se mettant sur ses gardes.

En êtes-vous bien sûr, mon bon monsieur ? Soyez donc coulant sur les expressions, je verrai après à être coulant sur le reste.

DE LA ROSERAYE, durement et de haut.

Je ne vous ai encore demandé, monsieur, ni faveur ni complaisance, et de nous deux jusqu'ici l'obligé c'est vous, qui veniez, il n'y a pas bien longtemps, me conter vos déboires, et dont j'ai secondé les premiers travaux. Il vous plaît d'oublier un appui que vous jugiez alors avantageux, pour ne voir que les profits médiocres que

j'ai pu en retirer moi-même, c'est votre droit. Mais, quand je pourrais admettre que vous vous échauffiez et que vous perdiez la tête dans une discussion sérieuse de vos intérêts, il n'y a qu'un... je ne veux pas dire le mot, pour entrer en matière comme vous l'avez fait.

MICHEL.

Eh bien, ça va ; je vais reprendre la chose par un autre bout.

DE LA ROSERAYE, s'adouissant.

Je vous ferai remarquer que ces grands éclats, qui ne me conviennent pas d'abord, ne vont pas non plus avec les pauvres petites affaires que vous êtes venu m'offrir et dont je n'ai consenti à me charger que pour vous être agréable. Ce sont des millions, des millions, vous entendez, qui me passent journellement entre les mains, et si je voulais... voler quelqu'un, je ne vous choiserais pas.

MICHEL.

Je ne sais pas ce que vous faites avec les autres.

DE LA ROSERAYE, d'un ton ordinaire.

Les autres sont des hommes considérables et beaucoup mieux élevés que vous. Je renoncerais définitivement à prendre part à vos entreprises, si vous conserviez ces habitudes soupçonneuses, et surtout si vous vous croyiez autorisé une seconde fois à disposer de ma personne et de mon temps, qui est ma propriété et non la vôtre.

MICHEL.

Avez-vous fini ?

DE LA ROSERAYE, avec amitié et lui posant la main sur l'épaule.

Écoutez-moi, mon cher monsieur Pauper.

MICHEL, lui répliquant sous le nez.

Mais vous parlez toujours.

DE LA ROSERAYE.

C'est que vous êtes un homme terrible... quand vous ouvrez la bouche.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous entendez par là ?

DE LA ROSERAYE.

J'entends par là... que vous ne surveillez pas assez votre langue.

MICHEL, à part.

Imbécile ! Crache-lui donc à la figure et appelle-le filou !

DE LA ROSERAYE.

Ne recommencez pas à vous fâcher, et puisque vous êtes là, et que je vous donne encore quelques minutes, causons un peu produits chimiques, c'est ce que vous demandez. Parlons de votre couleur, de ce fameux Écarlate, qui n'a pas le succès que vous espériez et ne nous enrichira ni l'un ni l'autre.

MICHEL.

Nous y voilà !

DE LA ROSERAYE.

Oui, nous y voilà ! Mon Dieu, elle est bien venue, cette couleur, très nette et très brillante ; mais la préparation exige de grands soins et la main-d'œuvre en est trop coûteuse.

MICHEL.

C'est que vous la payez plus cher qu'elle ne vaut.

DE LA ROSERAYE.

D'ailleurs votre rouge est passé de mode et ne va plus au commerce.

MICHEL.

On le voit partout.

DE LA ROSERAYE.

Le public n'en achète pas.

MICHEL.

Tout le monde en porte.

DE LA ROSERAYE.

Si vous avez besoin d'espèces, mon cher, il fallait me le dire tout de suite. Je vais vous faire remettre une avance... de trois mille francs, est-ce assez ?

MICHEL.

Je ne veux pas trois mille francs, je n'en veux pas cent mille, je veux des comptes.

DE LA ROSERAYE.

Ces comptes ne sont pas prêts, et seraient-ils prêts que je ne consentirais pas à les discuter avec vous aujourd'hui.

MICHEL.

Pourquoi ?

DE LA ROSERAYE.

Pourquoi ? Vous voulez le savoir ? Parce que pour examiner des chiffres, il faut être à jeun.

MICHEL.

Si je bois, monsieur, c'est avec mon argent.

DE LA ROSERAYE.

Prenez garde !

MICHEL.

Je veux des comptes, entendez-vous, je veux des comptes.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Il me semble, mon père, que l'on parle bien haut chez vous.

DE LA ROSERAYE.

Chère Hélène ! — Ne fais pas attention à cet homme, il est ivre.

HÉLÈNE.

Ah! quelle horreur! Je vous plains d'être en contact avec de pareilles gens, et vous êtes sans excuse de préférer leur société à la mienne. Congédiez ce monsieur, voulez-vous, et donnez-moi la fin de votre journée.

DE LA ROSERAYE.

Je ne puis. J'ai plus d'occupations que je n'en terminerai.

HÉLÈNE.

Vous verra-t-on à dîner?

DE LA ROSERAYE.

Je ne sais. On se mettra à table en m'attendant.

HÉLÈNE.

Vous m'abandonnez, mon père, et le moment n'est pas bien choisi. Jamais je ne me suis sentie plus nerveuse et plus impressionnable..., plus exagérée, comme dit ma mère. Si vous ne prenez pas garde à votre fille, elle deviendra folle tout à fait.

DE LA ROSERAYE.

Je fais de bien jolis projets, Hélène, mais se réaliseront-ils? Je voudrais mettre de l'ordre dans mes affaires, nous assurer un train de maison honorable et ne plus vivre que pour toi. J'aurais dû m'y prendre plus tôt et me rappeler mes premières luttes, sans en attendre de nouvelles. — Laissez-nous, mon enfant.

HÉLÈNE.

Ne m'oubliez pas, mon père.

SCÈNE VII]

MICHEL, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE.

Voyez ce que vous faites ; vous criez chez moi comme un homme qu'on égorge, et vous appelez sur des débats déjà très pénibles l'attention de personnes qui doivent y rester étrangères... Vous ne m'écoutez pas.

MICHEL.

C'est votre demoiselle qui vient d'entrer ?

DE LA ROSERAYE.

Oui, c'est ma demoiselle. Acceptez ce que je vous propose. Prenez ces trois mille francs aujourd'hui. Je vais faire mes calculs, relever les sommes de toute nature que j'ai dû avancer pour l'exploitation de votre procédé, et établir aussi vite que possible la part qui vous revient très légitimement. Est-ce entendu ?

MICHEL.

Monsieur de la Roseraye, savez-vous le bruit qui court sur vous ?

DE LA ROSERAYE.

Non, et je ne veux pas le savoir.

MICHEL.

Je vais vous le dire tout de même... Il paraît que vous êtes ruiné.

DE LA ROSERAYE.

Ah! Et vous venez vider la maison avant qu'elle tombe.

MICHEL.

Mais on a bien le droit de réclamer son dû, quand on ne prend rien à personne.

DE LA ROSERAYE.

Admettons que je sois ruiné; ce que vous avez alors de mieux à faire, c'est de prendre les trois mille francs.

MICHEL.

Non, je vous les laisse; ils vous sont peut-être nécessaires et moi je trouverai moyen de m'en passer... Si vous aviez besoin quelquefois d'un camarade, bien portant, pas trop bête, la tête près du bonnet, c'est vrai, mais qui en vaut quatre comme lui à la besogne..., je vous la demanderais bien en mariage.

DE LA ROSERAYE.

Qui? Ma fille?

MICHEL.

Dame! oui! Je ne suis pas un joli cadeau à faire à une femme, c'est ce que vous pensez?

DE LA ROSERAYE.

Je ne pense pas cela.

MICHEL.

Oh! ne vous gênez pas. M^{lle} de la Roseraie, l'épouse de Michel Pauper, ce serait comme qui dirait Vénus dans les forges de Vulcain. Mais Michel Pauper est un ouvrier instruit et laborieux, on ne meurt pas de faim avec cela; et puis Michel Pauper pourrait bien un jour ou l'autre trouver quelque chose de mieux que l'Écarlate.

DE LA ROSERAYE.

Vous travaillez en ce moment?

MICHEL.

Oui, je travaille.

DE LA ROSERAYE.

Que faites-vous?

MICHEL.

Oh! ça me regarde. Je cherche.

DE LA ROSERAYE.

Quoi?

MICHEL.

Quoi?... Vous n'en direz rien?

DE LA ROSERAYE.

Rien.

MICHEL.

A personne?

DE LA ROSERAYE.

A personne.

MICHEL.

Je cherche... la cristallisation du carbone.

DE LA ROSERAYE.

Autant dire la pierre philosophale. Décidément savant et fou sont synonymes et vous êtes comme les autres.

MICHEL.

Tous les mêmes, les gens du monde, ils ne croient qu'à ce qui est inventé... Avez-vous compris au moins?

DE LA ROSERAYE.

Sans doute. Votre idée n'est pas nouvelle. Vous voulez faire du diamant avec du charbon. Eh bien, le vieux baron qui sort d'ici, il a eu aussi cette marotte; il a dévoré ses biens, perdu sa vie, et il a fait du charbon avec du diamant.

MICHEL.

C'est bien possible; mais votre baron était riche, moi je suis pauvre, je ne cours donc pas les mêmes risques. Faisons l'affaire, voulez-vous? Si je vous donne ma découverte, vous me donnerez votre fille.

DE LA ROSERAYE.

Perle pour perle, voilà ce que vous me proposez. Non, mon cher monsieur Pauper, non, M^{lle} de la Roseraye ne contracte pas dans les marchés que signe son père. Votre demande n'a pas le sens commun, mais elle révèle un état doulou-

reux qui vous fait honneur et auquel je veux bien m'intéresser. La vie est dure, n'est-ce pas? elle a des nécessités cruelles qui irritent, des satisfactions grossières qui répugnent. On souhaiterait, sa journée finie, de trouver une maison bienveillante et des visages affectueux. Venez nous voir, en ami; vous plairez à ma femme qui aime les natures droites et courageuses; faites votre cour à ma fille, je vous y autorise; elle est belle, mon enfant, et le cœur est haut placé chez elle. Je ne vous parle pas de moi dont l'intelligence pourtant vaut mieux que la conduite. Devenez éclairé, sans cesser d'être laborieux; devenez indulgent, sans cesser d'être honnête; joignez les qualités du monde aux vertus du peuple; il y a là un problème social qu'on pourrait comparer au secret scientifique que vous cherchez; si vous ne trouvez pas l'un, vous démontrerez l'autre.

MICHEL.

Ce n'est pas bien agréable ce que vous me dites là, mais je ne vous en veux pas. Vous valez mieux que je ne croyais.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE LA ROSERAYE.

Pleure, malheureuse femme, tu n'avais pas encore assez souffert ! Tu as été honnête, aimante et dévouée ; tu t'es dépouillée d'abord sans un reproche, tu t'es immolée sans une plainte ; tu as gardé ton rang avec dignité, tu as tenu ta maison avec sagesse ; tu croyais avoir gagné tes droits ou mériter au moins un peu de reconnaissance ; tu t'es trompée, tu n'es rien et on ne te doit rien, tu ne comptes pas plus qu'une servante ! Essaie donc de lever la tête ! Ose donc te faire entendre ! Marche à ton mari, et dis-lui que l'aveu de ses désastres serait moins douloureux que le spectacle de ses chagrins. Il te répondra que ses chagrins sont à lui depuis que tu as cessé de partager ses joies, et plutôt que de confesser sa ruine, il te reprocherait encore de l'avoir prévue. O hommes ! hommes ! que vous êtes légers, ingrats et cruels ! Vous choi-

sissez pour vos victimes les créatures les plus généreuses et vous les écartez sans pitié après les avoir frappées sans remords.

SCÈNE II

MADAME DE LA ROSERAYE, HÉLÈNE.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ton père ne t'a pas parlé, mon enfant ?

HÉLÈNE.

Non, ma mère.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Il ne t'a rien dit ?

HÉLÈNE.

Rien.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Et la pensée de le questionner ne t'est pas venue ?

HÉLÈNE.

Je craindrais trop de lui déplaire en l'interrogeant malgré lui.

MADAME DE LA ROSERAYE.

J'avais raison, ma chère Hélène, lorsque je parlais d'ordre et de prévoyance ; mais je m'adressais à deux emportés qui ne m'écoutaient ni l'un ni

l'autre. Je souhaite que la sagesse te vienne et que tu ne regrettes pas trop tout ce qui va te manquer.

HÉLÈNE, durement.

Rassurez-vous. Si vous êtes peut-être trop clairvoyante pour mes défauts, j'ai en réserve des qualités que vous ne me connaissez pas. C'est mon père que je plains. C'est lui qui souffrira bien plus que moi. Quoi qu'il arrive, je lui serai toujours reconnaissante de son indulgence et des leçons qu'il m'aura épargnées.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Apaise-toi, chère enfant; je ne demande pas mieux que de te croire courageuse et prête à tout événement; mais ton âge n'est pas fait pour la douleur et je suis affligée qu'elle te surprenne si tôt. Embrasse-moi, ma fille; je suis maladroite quelquefois et je te blesse sans le vouloir. (Hélène se jette au cou de sa mère.) Terrible enfant, dont les caresses sont si rares et qui as la tête dans les nuages plus souvent que sur mon cœur!... (Elles se séparent.) Ton père est vraiment coupable, Hélène; vous vous adorez tous deux, et je ne lui en aurais pas voulu de s'ouvrir à toi la première; mais il n'a pas le droit d'être abattu et désespéré comme nous le voyons, sans que nous connaissions le poids de ses peines et la portée de nos désastres. — J'ai questionné Michel, il ne savait rien non plus.

HÉLÈNE.

Et pourquoi saurait-il quelque chose? C'est moi

qui en voudrais beaucoup à mon père, s'il nous cachait ses chagrins et qu'il les contât à un étranger.

MADAME DE LA ROSERAYE.

M. Pauper, mon enfant, n'est plus un étranger pour nous, et avec des hommes tels que lui on peut se lier facilement parce qu'on se lie pour toujours. Tu juges encore notre ami sur ce qu'il a été et tu as tort; il avait un vice, il s'en est guéri; un langage et des manières violentes, il les surveille et les perfectionne; quant à son intelligence et à son savoir, ton père, qui est bon juge, en fait le plus grand cas. Je ne sais s'il deviendra un savant illustre comme il le voudrait et comme je le lui souhaite, mais ce sera un homme de mérite et un homme de bien.

HÉLÈNE.

Dites tout, ma mère, et un excellent mari.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je n'en connaîtrais pas de plus honorable.

HÉLÈNE.

Oui, très honorable en effet... pour la cuisinière.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Hélène!

HÉLÈNE.

Tenez, ma mère, ne parlons plus jamais de M. Pauper, ni de personne autre; la préoccupation constante que vous avez de mon établissement me choque au moins autant qu'elle me touche; vous

me comprendrez lorsque je vous aurai dit une bonne fois mon opinion du mariage. Je sais comme il se pratique, et si romanesque que je sois, je ne compte qu'à demi trouver une alliance telle que je la désirerais. Mais je ne suis pas de ces jeunes filles qu'on est sans cesse à marier tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et qu'on jette imaginaiement dans tous les bras. Cette impudeur me révolte; la pensée d'appartenir à de certains hommes me fait frissonner tout le corps, et, plutôt que de profaner le don de ma personne, j'aimerais mieux m'ensevelir pour toujours dans le monde ou hors du monde. Si ma mère elle-même ne respectait pas cette chaste croyance, je n'aurais pas de plus cruelle ennemie.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ton ennemie, Hélène, c'est ton imagination. L'exaltation et les rêveries sont toujours imprudentes, elles ne t'ont pas corrompue, grâce à Dieu, mais elles t'égarerent. Ton esprit se perd dans des divagations sentimentales, au lieu d'envisager les conditions sérieuses de l'existence, et tu habites des pays chimériques tout à fait différents de notre monde où l'on ne demande aux hommes que de la probité et aux femmes que de la vertu.

SCÈNE III

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE.

On vient d'apporter cette lettre pour monsieur; elle est très pressée.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Avez-vous dit que mon mari était absent?

ADÈLE.

Oui, madame. On a bien recommandé de la lui remettre aussitôt qu'il rentrerait.

MADAME DE LA ROSERAYE.

De quelle part vient-elle?

ADÈLE.

C'est un domestique qui l'a apportée... Le domestique de M^{me} de Varennes, je crois.

MADAME DE LA ROSERAYE, après une marque d'émotion.

Posez cette lettre là.

ADÈLE, après avoir posé la lettre sur le bureau.

Madame m'avait demandé un châle et un chapeau.

HÉLÈNE, avec vivacité.

Vous allez sortir?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oui, mais je ne t'offre pas de m'accompagner...

On n'aime pas à ton âge les spectacles qui attristent et moi j'ai besoin de passer quelques instants avec les êtres que j'ai perdus. (Prenant la main d'Hélène.) Comme te voilà animée et fiévreuse, mon enfant ; ces conversations irritantes nous font mal à toutes deux, en ce moment surtout nous devrions les éviter. Soyons douces, confiantes et unies et ne donnons pas raison au malheur.

Elle sort.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, ADÈLE.

HÉLÈNE.

Adèle, courez chez M. de Rivailles, vous lui direz que je suis seule et que j'ai désiré le voir.

ADÈLE.

Bien, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE V

HÉLÈNE.

Oui, je veux le voir, échapper un instant aux inquiétudes misérables, aux remontrances vulgaires. Suis-je donc une enfant et faut-il tant d'années et d'expérience pour juger la vie ? Je sais ce qu'elle est, la vie ! Des satisfactions sans éclat, des devoirs sans

grandeur; une combinaison terre à terre d'où l'on a exclu la liberté et la passion! Ah! être libre! libre!

Que je souffre depuis que je l'aime! Que d'agitations énervantes! Que de réflexions audacieuses! Où sont mes innocentes rêveries d'autrefois, que je pouvais écrire chaque jour sans crainte qu'on les surprît? On me trouvait déjà la tête trop vive, une imagination désordonnée; mais mes entretiens avec moi-même ne dépassaient pas la mesure des confidences permises; je ne songeais guère alors à me révolter du train de ce monde; je ne demandais à l'avenir qu'une habitation exceptionnelle pour y mener la destinée commune.

Le repos de ma vie entière est engagé maintenant dans une aventure d'un jour. Celui que j'ai accueilli comme un maître se lassera bientôt d'une domination incomplète et j'aurai perdu son respect sans m'attacher sa tendresse. Il me reprochera d'avoir abandonné mon cœur, il me reprochera d'avoir défendu ma personne; mais quelle est donc la jeune fille qui oserait recevoir dans ses bras un autre homme que son mari?

Viens, viens, mon gentilhomme, mon guerrier, j'oublie en te voyant toutes les larmes que tu me coûtes. Viens vite, que j'admire un instant ta personne hautaine; que j'entende encore ta voix brève et dédaigneuse; apporte dans ma prison des paroles de liberté, des chants de révolte. Que je t'envie, homme heureux, si supérieur aux autres hommes, tu ne connais ni leurs scrupules, ni leurs faiblesses,

Tu as rapporté sur nos chemins paisibles tes habitudes de champ de bataille, et tu soumets la vie aussi audacieusement que tu as bravé la mort.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, ADÈLE, puis LE COMTE.

ADÈLE, entr'ouvrant la porte avec précaution.

Voici M. le comte. (Le comte entre.) Je vais guetter, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, LE COMTE.

HÉLÈNE.

Dites-moi ce que vous faisiez lorsque vous avez reçu mon message.

LE COMTE, après une courte hésitation.

J'étais en train de voir un cheval que j'achèterai probablement.

HÉLÈNE.

Votre écurie vous occupe beaucoup, je ne m'en étonne pas; vous m'avez dit dernièrement que vous préféreriez vos bêtes à vos semblables. Et comment l'appellerez-vous, ce cheval?

LE COMTE.

Mais il a déjà un nom : Bacchante ! Voulez-vous que je le débaptise pour lui donner le vôtre ?

HÉLÈNE.

Croyez-vous me blesser par cette proposition ? J'accepterais joyeusement ce moyen ou tout autre de me rappeler à votre pensée. Mon nom, je voudrais qu'il vous fût présent à toute heure, que vous l'entendissiez mille fois par jour, qu'il fût écrit sur vos murs, sur vos armes, sur votre chair, je serais sûre alors que vous ne l'oublieriez ni demain ni jamais.

LE COMTE.

Partons-nous?... ou bien si c'est toujours la même chose, du canon dans vos paroles et pas plus de bravoure qu'un boutiquier.

HÉLÈNE.

Je vous ai dérangé, je le vois, en vous priant de venir.

LE COMTE.

C'est vous que j'attendais tous les jours et non pas un mot de vous. Je comptais que notre dernière conversation vous aurait décidée et que vous prendriez votre parti, un parti franc et loyal. Que penseriez-vous d'un homme qui irait jusque sur le terrain et là se rétracterait ? Vous ne faites pas autre chose.

HÉLÈNE.

Je serais bien à plaindre si je vous avais donné

de telles espérances quand je ne peux obtenir de vous les plus légères concessions. A peine avez-vous bien voulu trois ou quatre fois me rencontrer au bal ou à la promenade, et il me faut pour vous voir trouver des occasions aussi rares que celles-ci.

LE COMTE.

Vous savez bien que je ne vais pas au bal. Je suis une bête noire dans votre société de sauteurs, de banquistes et de cocodettes ! Ces respectables dames me reprocheraient volontiers le bruit de mes aventures, si je ne connaissais le mystère des leurs. Qu'a-t-il donc de si amusant, ce monde, que vous préféreriez m'y conduire avec vous plutôt que de vous en sauver avec moi ? Prenez-le pour ce qu'il vaut ; méprisez-le comme il le mérite ; jetez votre bonnet par-dessus les moulins, vous en mourez d'envie, et allons rire en liberté de toutes ces bonnes gens qui ont une chaîne au cou ou à la patte.

HÉLÈNE.

Vous m'avez fait déjà une proposition semblable, mais dans un langage tout autre qui la rendait moins offensante ; c'est trop cependant de l'avoir entendue une fois.

LE COMTE.

J'ai hésité à venir vous voir et me voilà, vous ne m'y reprendrez plus. Je pouvais pendant quelque temps compter avec vos pudeurs de pensionnaire,

mais je ne supporte pas les hypocrisies d'une coquette.

HÉLÈNE.

Coquette, moi, coquette ! Dites que je suis bien impudente de vous recevoir en l'absence de mes parents ; dites que je suis bien corrompue pour rechercher des entretiens comme les nôtres ; mais que la sincérité de mon cœur excuse au moins sa faiblesse. Tels sont les engagements de mon amour que si je ne veux pas me déshonorer pour vous retenir, notre séparation pourtant ne me rendrait plus la liberté de moi-même ; le jour qui suivra notre dernier adieu, vous apprendrez que j'étais capable de fidélité et d'héroïsme, en recevant le souvenir le plus solennel que jamais femme ait imaginé pour son amant.

LE COMTE.

Quoi donc ?

HÉLÈNE.

Je me ferai couper la main droite et je vous l'enverrai.

LE COMTE.

Gardez-la pour écrire des romans. Adieu.

Il se dirige vers la porte.

HÉLÈNE.

Et M^{lle} Antonia ?

LE COMTE, revenant.

Ah ! qui vous a dit ?

HÉLÈNE.

Je le sais. Ça suffit.

LE COMTE.

Antonia est une bête; elle a cru que je ne pourrais pas vivre sans elle, elle s'est trompée. Il est très vrai qu'elle me plaisait beaucoup; je l'avais quittée et reprise dix fois sans me soucier qu'elle eût été à tous mes amis; mais je ne lui passerai jamais le chanteur que j'ai trouvé à ses pieds. Si c'est Antonia qui vous inquiète, je l'ai traitée comme elle le méritait et nous ne sommes pas près de nous revoir.

HÉLÈNE.

Cette fille ne m'occupe pas. Je ne voulais que savoir si vous vous pressiez tant de sortir d'ici pour aller la retrouver. Vous ferez bien, du reste, de la reprendre une onzième fois. Il vous faut des esclaves et non pas une amie. Retirez-vous maintenant.

LE COMTE.

Mais rien ne me presse; dites-moi que vous n'êtes qu'irrésolue et craintive, et je reste encore pour vous décider.

HÉLÈNE.

C'est inutile... D'ailleurs mon père ou ma mère va revenir et vous n'aimez pas à les rencontrer.

LE COMTE.

J'ai toujours grand plaisir, au contraire, à me

trouver avec M^{me} de la Roseraie; elle m'enseigne le respect de ses vertus... et le prix de mes vices.

HÉLÈNE.

Cette phrase veut dire?

LE COMTE.

Cette phrase veut dire que votre mère est admirable comme toutes les victimes.

HÉLÈNE.

Et que vous, vous êtes satisfait comme tous les bourreaux. Dites-moi adieu.

LE COMTE.

Vous me congédiez sur ce mot.

HÉLÈNE.

C'est votre faute, s'il ne m'en vient pas un plus aimable pour le dernier. Partez décidément; vous m'avez fait beaucoup de mal, et je me sens si faible que dans un instant je ne pourrai plus vous répondre du tout.

LE COMTE.

Quelle singulière enfant vous êtes! J'ai vu des pays où la température change à la minute, mais je n'ai pas vu de femme passer comme vous du blanc au noir... d'un coup, v'lan! De quoi vous plaignez-vous? Ma conduite est logique, c'est la vôtre qui ne l'est pas. Vous n'avez qu'un parti à prendre comme je n'ai qu'une proposition à vous faire; si le fond ne vous en déplaît pas, je lui don-

nerai la forme que vous voudrez. Parler n'est rien ; rêver, ce n'est rien non plus ; ce qu'il faut, c'est agir, vivre ; vous seriez plus heureuse cent fois d'exécuter la moitié de vos fantaisies que d'en inventer constamment de nouvelles. Ce que je vous dis, c'est pour vous ; un autre serait à ma place que je vous en dirais tout autant ; mais enfin je suis là, trouveriez-vous facilement un compagnon plus aimable que moi ? J'ai mes jours où je suis aimable ; on m'a assuré que j'étais charmant quand je le voulais bien... Ta tête me ravit et m'exaspère... Je suis fou de tes yeux qui n'ont d'autre défaut que leur innocence... Ta bouche... (il cherche à l'embrasser, elle le repousse, il lui saisit le bras.) Ton bras est ferme et droit, il pourrait tenir une épée ; tu as les flancs d'une amazone. Belle comme tu es, avec ta nature et tes appétits, veux-tu te condamner toi-même ; épouser quelque saltimbanque et te morfondre entre les quatre murs du mariage ? Soit, mais tu regretteras toujours l'existence que je t'aurai offerte, active, puissante, désordonnée, où la volonté est sans limite et les extravagances sans frein.

HÉLÈNE.

Ah ! que je maudis le jour où nous nous sommes rencontrés. Pourquoi avez-vous pris la rue où je passais plutôt qu'une autre ? Pourquoi vos regards se sont-ils croisés avec les miens ? Pourquoi m'avez-vous suivie et retrouvée ? Pourquoi ! pourquoi ! Est-ce que ma liberté, mon honneur, ma vie m'ap-

partiennent? Puis-je les reprendre à mes parents pour vous les donner? Vous qui exigez de moi une passion sans réserves, avez-vous songé une seule fois au témoignage d'attachement que je pourrais vous demander? N'êtes-vous pas maître de votre personne, et quand vous me montrez le néant du mariage, ne me forcez-vous pas à penser qu'il serait la sanction de notre amour? C'est impossible, n'est-ce pas... oui, c'est impossible, et le sacrifice revient à celui de nous deux auquel il coûterait davantage. Non, non, mille fois non, la volonté de ma conscience triomphera de l'entraînement de mon cœur. Je vous aurai aimé sans faiblesse, sans honte, et vous savez pourtant si je vous aime; j'ai été droit à vous comme à l'homme de mon choix et de ma destinée; vos paroles ont enflammé ma solitude; j'ai crié votre nom dans mes insomnies; mais je ne serai jamais la maîtresse de celui qui ne me veut pas pour femme, et, s'il faut vous suivre ou vous perdre, je vous perdrai. (Elle tombe sur le canapé, affaiblie par l'émotion et poussant de douloureux soupirs. Le comte la regarde sournoisement et se dirige vers elle. Au moment où il va lui prendre la main, elle se relève impétueusement.) Ne m'approchez pas! Ne m'approchez pas!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADÈLE, puis DE LA ROSERAYE.

ADÈLE.

Voici votre père, mademoiselle.

DE LA ROSERAYE, entrant précipitamment.

Où est cette lettre qu'on a apportée pour moi?

ADÈLE.

Là, monsieur, sur le bureau.

Elle sort.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins ADÈLE.

DE LA ROSERAYE, ouvrant la lettre avec agitation.

« De nouvelles et dernières démarches ont été faites auprès de la personne en question qui ne peut pas suspendre plus longtemps le cours des choses. Désintéressez votre adversaire ou mettez-vous en route avant demain. »

HÉLÈNE.

M. de Rivailles est là, mon père, et il me disait adieu lorsque vous entriez.

DE LA ROSERAYE, au comte.

Excusez-moi, je vous prie, mais cette lettre ne me laisse pas la liberté de vous retenir.

HÉLÈNE, vivement.

Qu'avez-vous donc, mon père, vous faiblissez?

DE LA ROSERAYE, cherchant à se remettre.

Ce n'est rien, rien... Une nouvelle que je pré-

voyais et qui m'a ému pourtant outre mesure. —
Mon enfant, ma chère enfant!

Il serre convulsivement sa fille entre ses bras.

LE COMTE.

Ce coquin-là est bien sensible.

DE LA ROSERAYE.

Reconduis M. de Rivailles, je veux t'embrasser
mille fois.

LE COMTE.

Adieu, mademoiselle. Il est possible que cette
visite soit la dernière et que je quitte Paris pro-
chainement.

HÉLÈNE.

Nous serons toujours bien aises de vous revoir
quand il vous plaira.

Hélène se dirige vers le fond avec le comte qu'elle reconduit.

DE LA ROSERAYE.

Perdu! perdu! Je suis perdu! (Soudainement.) Mon-
sieur le comte?

LE COMTE.

Vous me parlez, monsieur?

DE LA ROSERAYE.

Oui, accordez-moi quelques minutes, peut-être
me donnerez-vous un avis utile.

LE COMTE.

Voyons, monsieur.

DE LA ROSERAYE, à Hélène.

Laisse-moi causer avec M. de Rivailles.

Elle sort.

SCÈNE X

LE COMTE, DE LA ROSERAYE.

DE LA ROSERAYE, après s'être remis.

Mon Dieu, monsieur le comte, je n'ai pas le temps de préparer mes phrases, et de votre côté, tel que vous m'êtes connu, vous préférez sans doute que je sois net et catégorique. Il n'est pas question de conseil. Je veux vous faire une proposition ; si elle n'était pas de votre goût, convenons à l'avance que je n'aurai rien dit.

LE COMTE.

Allez, monsieur, allez.

DE LA ROSERAYE.

J'ai besoin d'argent, monsieur le comte ! (Mouvement du comte.) Attendez. Ce n'est pas un emprunt que je demande, c'est une commandite que je cherche. Vous ignorez peut-être la valeur de ce terme ; en deux mots ma situation est celle-ci : je suis en pourparlers pour une magnifique affaire, une opération considérable, mais qui exige une avance de fonds que je n'ai pas. Je me retirerais bien volontiers, sans le mauvais état de ma fortune

et la nécessité où je me trouve de frapper un grand coup. Je ne vous cache rien, vous le voyez. Ne seriez-vous pas disposé, monsieur le comte, à venir à mon secours, tout en vous préparant pour vous-même d'assez jolis avantages? C'est cent mille francs environ qui me sont nécessaires, et vous fallût-il les prendre sur vos terres où ils ne vous rapportent qu'un et demi, deux au plus, vous auriez alors cette somme placée dans une entreprise industrielle, qui vous donnerait vingt et vingt-cinq pour cent de votre argent.

LE COMTE.

Est-ce tout, monsieur? Vous me forcez à vous dire qu'en recherchant l'honneur d'être présenté à M^{me} et à M^{lle} de la Roseraye, je ne pensais pas que mes visites ici amèneraient de vous à moi des rapports un peu trop familiers. Je ne mets pas d'argent dans vos affaires.

DE LA ROSERAYE.

C'est votre dernier mot?

LE COMTE.

Bonjour, monsieur.

DE LA ROSERAYE.

Restez, monsieur le comte, et écoutez-moi avec pitié. Je vous ai menti. Cette opération dont je vous parlais n'existe pas. La vérité, l'affreuse vérité, la voici tout entière. Je vais être poursuivi, arrêté, condamné. Après quinze années de travail et de

lutte, après des prodiges d'activité et d'intelligence, je me suis trouvé un jour sans argent dans ma caisse et sans appui dans mon entourage. J'ai perdu la tête; j'ai oublié toutes les règles, toutes les lois, jusqu'à contrefaire une signature; j'ai négocié des lettres de change dont la fausseté vient d'être découverte. J'implore votre indulgence et votre générosité. A l'heure qu'il est, je puis encore, en désintéressant la question d'argent, étouffer la honte de cette affaire. Sauvez-moi, il faut que vous me sauviez, sauvez-moi.

LE COMTE.

Assez, monsieur, assez! Il y aurait beaucoup de choses à vous répondre, mais je ne suis pas un prédicateur, je suis un soldat, et votre histoire m'en rappelle une autre dont vous pourrez faire votre profit. J'avais dans mon régiment un jeune fourrier d'une vingtaine d'années, joli comme un cœur et prodigue comme un prétendant. Les vieux de la vieille se scandalisaient bien un peu de ses dépenses, mais on était indulgent pour lui et on pensait que les femmes ne le laissaient manquer de rien. Un jour, au moment où il était attendu chez le capitaine pour rendre ses comptes, on entendit une détonation dans sa chambre. Ce gamin-là s'était fait sauter la cervelle.

DE LA ROSERAYE, tirant un pistolet de sa poche.

J'y avais pensé, monsieur, avant que vous m'en donniez le conseil.

LE COMTE.

Ah !

Il va à de la Roseraie et lui serre la main militairement ; il se retire.

SCÈNE XI

DE LA ROSERAYE, après avoir posé le pistolet sur le bureau.

Il a raison, cet homme ! il a osé me dire ce que penserait le premier venu, ce que j'ai pensé moi-même. Me voici arrivé à cette heure sinistre, où les expédients sont finis, les bourses fermées, les dévouements épuisés ou stériles. Il faut acquitter de sa personne ses désordres et ses méfaits. Le monde attend de moi une détermination courageuse qui soit l'expiation de mon passé et le rachat de ma mémoire... Fuir ! Je pourrais fuir encore ! Promener ma misère et ma honte ; baisser le front pour gagner du pain ; échapper à la loi écrite et retrouver partout le jugement des hommes, jamais ! (Il tire la lettre et la relit.) « De nouvelles et dernières démarches ont été faites auprès de la personne en question, qui ne peut pas suspendre plus longtemps le cours des choses. Désintéressez votre adversaire ou mettez-vous en route avant demain. » Demain la justice entrera dans ma demeure, elle me saisira sous les yeux de ma femme et de ma fille et avant un mois la peine des faussaires me sera appliquée. On fouillera tous mes livres, on mettra à nu tous mes actes, et ce qui n'était que des calomnies sans

fondement deviendra des accusations vérifiées. Je ne serai plus là, la tête haute, l'esprit audacieux, appuyé sur les apparences de la richesse ; je serai dans un cachot, écrasé et tremblant, poursuivi par l'insulte et les huées, et jusque sous les larmes des miens je retrouverai l'expression du mépris public. Allons !

Il marche précipitamment vers le bureau et saisit le pistolet.
— M^{me} de la Roseraie entre.

SCÈNE XII

DE LA ROSERAYE, MADAME DE LA ROSERAYE.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Vous avez bien changé, mon ami, depuis quelque temps, et, si vous vous regardiez en ce moment, mes inquiétudes ne vous paraîtraient que trop justifiées. Est-ce votre santé qui est affaiblie, ou, comme je le crois plutôt, votre fortune qui est compromise ? Dites-le-moi et causons un peu ensemble, ce qui ne nous est pas arrivé depuis longtemps.

DE LA ROSERAYE.

Ne m'interrogez pas. Préparez plutôt votre courage et laissez-moi espérer que les forces nécessaires ne vous manqueront pas.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Il s'agit de vous, mon ami, et non pas de moi qui ne vous demande aucun ménagement. Voyons,

je ne suis pas si terrible qu'une confiance puisse vous effrayer ; elle vous soulagera au contraire et je vous serai reconnaissante de me l'avoir faite.

DE LA ROSERAYE.

N'insistez pas, je vous le répète. Vous me priez inutilement ; je ne dirai rien.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Vous me devez, Henri, l'explication que je vous demande ; je l'attends et je la veux. En-vous confiant autrefois ma dot, qui devait à tout hasard être la dot d'Hélène, j'ai acquis sur la gestion de vos affaires des droits réguliers. C'est la première fois que je vous les rappelle. Je n'ai pas voulu troubler votre prospérité passagère par une réclamation d'intérêt, j'ai eu tort ; vous m'auriez accusée peut-être de me venger de votre abandon... en vous coupant les vivres ; mais j'aurais fait mon devoir, et aujourd'hui l'avenir de ma fille, la sécurité de ma vieillesse ne se trouveraient pas compromis par les désordres d'un libertin.

DE LA ROSERAYE, fondant en larmes.

Ah ! tu ne sais pas combien tu es cruelle !

MADAME DE LA ROSERAYE.

Parle alors. Mais parle donc. Est-ce que je ne souffre pas aussi ? Est-ce que je ne pleure pas comme toi ? Une minute de calme et de réflexion vaudrait mieux que toutes tes larmes et les miennes. Sois franc, sois-le jusqu'au bout, et, si tu manques

de courage, je te donnerai l'exemple de la fermeté et de la résolution. Où en sommes-nous ? Que nous reste-t-il ? Qu'as-tu perdu ?... Tout ?

DE LA ROSERAYE.

Tout !

MADAME DE LA ROSERAYE.

Que vas-tu faire ?.. Cette fortune qui paraissait si belle à voir ton train et tes dépenses ne s'est pas écroulée en une heure. Ces bénéfices qu'on croyait si grands ne se sont pas envolés tout à coup. Un homme prévoyant a dû se ménager des ressources, se créer des appuis..., supprimer à l'avance toutes les causes de trouble et de gaspillage. Je vais te le dire ce qu'il faut faire... et d'abord jure-moi que tu ne reverras pas une seule fois, une seule minute, cette M^{me} de Varennes.

DE LA ROSERAYE.

Jeanne !

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oh ! je ne suis plus jalouse, va... Oublie cette créature, frivole et perverse, indigne de toi, elle a égaré ta vie et désolé la mienne. Renonce à ce monde de dissipateurs et de femmes perdues qui me renvoient un vieillard à la place de l'homme charmant que j'ai connu et adoré... Ah ! je te maudirais si sur les ruines de ta maison, seul appui de ta femme et de ta fille écrasées à tes pieds, tu te préoccupais encore d'une société honteuse, qui ne se souviendra pas de toi demain, lorsque nous,

nous cacherons nos blessures pour cicatriser les tiennes ! Mais non, non, le passé est bien mort, n'est-ce pas ? Je retrouve le mari digne et honorable que je n'ai pas cessé d'aimer. Tu as pu croire un moment aux complaisances de tes compagnons de table et de folie ; mais tu sais bien que l'affection véritable, le désintéressement, les tendresses profondes habitent dans des cœurs plus nobles, dans des âmes plus pures, et tu me reviens ! C'est là notre gloire à nous et notre consolation. (Pause.) J'ai tout dit sur ce chapitre et je ne t'en reparlerai jamais. Dès ce jour, sans délai, sans hésitation, tu entreprends la liquidation complète de tes affaires en même temps que nous te chercherons une position paisible et régulière qui convienne à ton âge et à ton mérite. Nous allons quitter cet appartement où j'ai tant souffert, congédier les domestiques, réduire au plus bas mot nos dépenses. Tu regretteras d'abord les habitudes anciennes, et Hélène aussi ; mais ce changement d'existence fera sur ta fille une impression salutaire. En te voyant plus régulier, plus calme, plus heureux, elle comprendra que le bonheur n'exige pas tant de choses, et moi je serai soulagée des peines secrètes que me causent son amour du luxe et les extravagances de sa cervelle.

DE LA ROSERAYE.

Que veux-tu dire ? Hélène a été élevée richement sans doute, elle a pris des habitudes élégantes et dispendieuses, mais qu'une jeune fille perd sans danger lorsqu'elle a de bons instincts et l'esprit

pur. Jugerais-tu ta fille autrement et la croirais-tu capable de manquer aux exemples d'honneur et de vertu que tu lui as donnés ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oh ! quels soupçons, Henri !... Dieu me préserve d'en avoir jamais de semblables sur mon enfant. J'ai voulu dire seulement qu'Hélène ne trouve d'autre prix à l'existence que celui que lui donne la richesse. C'est de toi qu'elle tient ces besoins de luxe et de somptuosité ; c'est à toi maintenant à lui donner un autre exemple et de plus sages habitudes.

DE LA ROSERAYE.

Écoute-moi à ton tour, Jeanne. Oui, j'ai été léger, oublieux, cruel ; je t'ai négligée et affligée ; mais je garde encore intact le souvenir de nos jeunes amours et le respect de tes vertus admirables. Quant à Hélène, un autre père l'eût élevée plus sagement peut-être, il ne l'aurait pas aimée plus tendrement. Toutes deux vous avez été toujours les premières dans ma pensée, et, lorsqu'il m'arrivait de désertier ma maison, je savais au moins qu'elle était habitable pour les femmes chéries et honorées que j'y laissais.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ne reviens pas sur le passé, mon ami, il est oublié.

DE LA ROSERAYE.

Laisse-moi tout dire. Mes charges étaient lourdes : elles exigeaient de grands efforts et de grands

succès. Je comptai d'abord sur mon intelligence, sur mon travail, sur ma probité même; je me montrai délicat en affaires, généreux avec les hommes; mais je m'aperçus bientôt qu'ils me traitaient comme un adversaire, quand je les considérais comme des associés. Alors je me servis des moyens qu'ils employaient et à leurs ruses j'opposai les miennes. Dans ces luttes quotidiennes de la vie, la loyauté s'altère et se rouille comme une épée de parade qu'on abandonne promptement pour employer des armes plus avantageuses. Un jour vint cependant où la mauvaise chance triompha de mon habileté comme du reste; je vis tomber mes entreprises les plus sages, je vis disparaître mes dernières ressources, en me répétant avec désespoir qu'elles représentaient notre existence commune et l'établissement de notre enfant. Eh bien, s'il m'était resté, réponds-moi sans chercher à me comprendre, s'il me restait encore aujourd'hui un moyen périlleux, un acte coupable, qui une fois découvert entraînerait sur son auteur une flétrissure publique, que devrais-je faire, sauver ma fortune ou mon honneur?

MADAME DE LA ROSERAYE, fondant en larmes.

Ton honneur, Henri, ton honneur...

DE LA ROSERAYE, bas.

Elle me tue ! (haut.) C'est assez. Passe dans ma chambre, je te prie, tu trouveras des sels sur un meuble, apporte-les-moi. Va, va.

Elle sort.

SCÈNE XIII

DE LA ROSERAYE.

Crève, gredin !

Il se brûle la cervelle.

ACTE TROISIÈME

La scène se passe à la campagne, aux environs de Paris. Petit salon, ameublement vulgaire ; porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, ADÈLE.

LE BARON.

Priez M^{me} de la Roseraye de me recevoir et dites-lui que je lui apporte la réponse qu'elle attend. (M^{me} de la Roseraye entre par la gauche.) Justement la voici.

Adèle sort.

SCÈNE II

LE BARON, MADAME DE LA ROSERAYE.

LE BARON.

Comment allez-vous, chère ma lame ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Bien, je vous remercie.

LE BARON.

Vous êtes installée tout nouvellement à la campagne ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oui, depuis quelques jours.

LE BARON.

Cette petite maison que vous habitez est sans doute à vous ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Que dites-vous donc là, monsieur le baron ? Il ne devait rien nous rester et il ne nous reste rien. C'est un bon et fidèle ami, M. Pauper, que vous avez pu voir autrefois chez nous, qui a bien voulu mettre à notre disposition cette maison qu'il avait louée d'abord pour lui.

LE BARON.

Et que devient-il, ce pauvre diable ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ce pauvre diable est un homme laborieux, éclairé, humain, qui fait des choses honorables en attendant qu'il fasse de grandes choses. Il dirige ici une fabrique importante de produits chimiques, et non seulement elle a doublé de valeur entre ses mains, mais il est arrivé en peu de temps à améliorer les mœurs et le bien-être de toute une colonie d'ouvriers. Aussi cette petite commune a-t-elle en vénération le pauvre diable.

LE BARON.

Ce que vous me dites là est en effet très honorable et me cause le plus grand plaisir. Je n'ai jamais pensé à M. Pauper sans intérêt.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Venons tout de suite, monsieur le baron, à l'objet principal de votre visite.

LE BARON.

Très volontiers. Si je vous ai bien comprise, chère madame, voici le parti auquel vous vous êtes arrêtée et le bon office que vous attendiez de mon attachement à votre personne. Réduites, votre fille et vous, à demander au travail les subsistances de chaque jour, vous avez songé tout naturellement à utiliser l'éducation et les talents de M^{lle} Hélène. Vous avez souhaité alors de lui trouver un emploi d'institutrice dans quelque famille aisée et hospitalière qui conviendrait à l'avance de ne pas vous séparer de votre enfant. C'est bien cela ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

C'est cela même. Après, monsieur le baron.

LE BARON.

Vous avez bien voulu, chère madame, penser à moi et me demander si je ne connaîtrais pas cette famille que vous cherchiez. Je me suis souvenu fort à propos qu'en Touraine habitait une de mes petites nièces, charmante femme, mère de deux jeunes

enfants, et dont le mari, riche propriétaire foncier, est bien le plus simple et le meilleur des hommes, en même temps qu'un homme d'initiative et de progrès... Il a expérimenté des procédés nouveaux de culture qui ont compromis une partie de sa fortune... J'ai écrit aussitôt à ma nièce et la réponse qu'elle vient de m'envoyer est si satisfaisante de tous points, sa lettre est écrite en des termes si obligeants, si parfaits, que j'ai tenu à la mettre sous vos yeux.

Il cherche la lettre sans la trouver.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ma fille et moi, monsieur le baron, nous vous sommes bien reconnaissantes de votre amitié.

LE BARON, lui donnant la lettre.

Lisez, chère madame.

MADAME DE LA ROSERAYE, lisant, à part.

« Monsieur le baron Von-der-Holweck, le titre nobiliaire que vous portez, pas plus que les infirmités de la vieillesse, ne sauraient vous soustraire à l'obligation de payer vos loyers... »

Embarrassée, et après un geste de commisération pour le baron, elle veut lui rendre la lettre.

LE BARON.

Ne vous hâtez pas, chère madame, ne vous hâtez pas.

MADAME DE LA ROSERAYE, reprenant la lecture de la lettre.

« S'il est vrai que vous apparteniez à une famille royale, comme on le dit dans le quartier, vous devriez vous adresser à elle sans faux orgueil. L'orgueil véritable consiste à faire face à ses engagements, dont le premier a été toujours de payer son terme... J'ai l'honneur de vous saluer... PINSOY, entrepreneur de maçonnerie et propriétaire. »

LE BARON.

Gardez cette lettre, chère madame, pour la montrer à M^{lle} Hélène qui la lira avec plaisir. Vous aurez remarqué le passage où ma nièce m'offre si gracieusement une habitation chez elle. Que voulez-vous? Je suis bien où je suis; j'ai mes petites habitudes et je me trouve trop vieux pour me déplacer.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Vous savez mieux que moi, monsieur le baron, ce que vous avez à faire; il me semble pourtant qu'en vous retirant auprès de votre parente, vous trouveriez des affections et des soins qui doivent vous manquer quelquefois.

LE BARON.

Indépendant j'ai vécu, indépendant je mourrai. Et à ce propos, je m'étonne un peu de l'empressement que vous paraissez mettre vous-même à aliéner votre liberté et celle de votre grande fille. Vous

allez partir en Touraine, bien ; vous vous trouverez chez les gens que je viens de vous dire, qui auront pour vous toute la considération que méritent vos vertus et vos malheurs, très bien ; mais cette position nécessairement sérieuse, triste même, qui peut convenir à votre âge et assure, il est vrai, votre tranquillité personnelle, M^{lle} Hélène l'accepte-t-elle sans répugnance et sans regrets ? Elle est jeune, c'est-à-dire enjouée, riieuse, un peu frivole ; enfin elle a l'avenir devant elle. A sa place, je l'avoue, je préférerais me créer une situation indépendante, dans un pensionnat par exemple, et rester à Paris, ce centre si commode, si libéral, unique au monde, où l'argent, quoi qu'on dise, ne tient pas toujours la première place. Avant peu, M^{lle} Hélène rencontrerait un brave et honnête garçon, un commis ou un artiste, que sais-je, qui s'estimerait très heureux d'épouser une bonne petite fille, sans dot, il est vrai, mais aimable et bien élevée.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je pense entièrement comme vous, monsieur le baron, et ma fille pourrait vous dire que ces sages conseils lui ont été donnés déjà sans réussir auprès d'elle. Hélène n'est pas tout à fait l'enfant que vous supposez. Dans les premiers mois qui ont suivi la mort de son père, elle a montré une douleur et un recueillement au-dessus de son âge. Nous avons pris un appartement fort modeste où les journées devaient lui sembler bien pénibles et

bien longues, surtout lorsque j'étais obligée de la laisser seule pour paraître dans les affaires de succession de mon mari qu'elle doit ignorer toujours. L'état relativement calme où ma fille était d'abord ne dura pas. Elle redevint tout à coup plus agitée et plus véhémence que par le passé. Je crus comprendre qu'après avoir épuisé sa douleur, elle faisait sur elle-même et sur sa situation un retour bien naturel et dont elle était épouvantée. J'essayai alors de lui donner plus d'espoir dans l'avenir, plus de confiance en elle-même, et un jour où je lui parlais de sa jeunesse, de son éducation, de sa grâce, qui ne pouvaient manquer d'être remarquées, elle me répondit d'un ton que je n'oublierai pas : Je ne me marierai jamais. Depuis ce jour, j'ai résolu de soutenir ma fille de mes tendresses plutôt que de mes avis, et sans chercher à lui imposer ma volonté plus raisonnable souvent que la sienne.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE, UN OUVRIER.

HÉLÈNE.

Je vous amène un ouvrier qui vient de la part de M. Pauper.

L'OUVRIER.

Madame de la Roseraie ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

C'est moi, mon ami.

L'OUVRIER.

Je suis envoyé par le patron, madame, pour vous conduire à la fabrique.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Pour me conduire à la fabrique? Êtes-vous sûr de votre commission?

L'OUVRIER.

Oui, madame; on m'a bien recommandé de ne pas dire un mot de trop.

MADAME DE LA ROSERAYE.

C'est bien, je vous suis. Sans adieu, monsieur le baron.

LE BARON.

Vous m'autorisez, chère madame, à sermonner cette belle jeune fille que j'aime de tout mon cœur?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Comme il vous plaira.

Elle sort, suivie de l'ouvrier.

SCÈNE IV

LE BARON, HÉLÈNE.

LE BARON.

Eh bien, mon enfant, vous permettez à un vieux bonhomme comme moi qui vous a vu naître de vous appeler son enfant; que vient donc de me dire votre excellente mère, que vous ne songez pas à vous marier?

HÉLÈNE.

Laissez ce sujet, monsieur le baron, il m'est pénible. J'espérais presque en vous voyant que vous nous apportiez de bonnes nouvelles.

LE BARON.

Votre mère a dans sa poche, chère demoiselle, une réponse aussi satisfaisante que vous pouvez la désirer. Ne me remerciez pas. Vous voyez que pour plaire à une aimable amie comme vous, je n'ai consulté d'abord que ce qui lui était le plus agréable, mais ne puis-je pas me demander aussi ce qui lui serait le plus avantageux?

HÉLÈNE.

J'ai besoin de repos et de recueillement. J'ai besoin d'une occupation régulière, et je la voudrais si intéressante qu'elle absorbât toute mon attention, toutes mes pensées, jusqu'à mes souvenirs. J'ai besoin d'une existence grave et disci-

plinée. Ceux qui me jugeant sévèrement méconnaissent mes qualités morales, les verront à l'œuvre et leur rendront peut-être justice! — Ma mère a dû vous dire, monsieur le baron, que votre famille était la seule dont nous accepterions l'hospitalité.

LE BARON.

Aussi est-ce une de mes parentes qui vous l'offre.

HÉLÈNE.

Vous la nommez?

LE BARON.

M^{me} Avril... C'est une demoiselle de Rivailles...
(mouvement d'Hélène) petite-cousine du comte de Rivailles que vous connaissez.

HÉLÈNE.

Ils se voient beaucoup sans doute?

LE BARON.

Fort peu, au contraire.

HÉLÈNE.

Pourquoi?

LE BARON.

La famille du comte, sans cesser de le considérer comme un des siens, ne lui pardonne pas pourtant son existence bruyante et désordonnée.

HÉLÈNE.

Elle a raison.

LE BARON.

On aurait voulu qu'il se mariât.

HÉLÈNE, après une violente secousse.

Et quel parti lui offre-t-on?

LE BARON.

Aucun, que je sache. Il est trop tard aujourd'hui. M. de Rivailles ne trouverait plus une jeune fille de son monde qui consentît à l'épouser.

HÉLÈNE.

Ont-elles le droit d'être si difficiles?

LE BARON.

Je parle de celles qui l'ont. M. de Rivailles, depuis longtemps déjà, est tenu à distance par toutes les femmes de la bonne compagnie.

HÉLÈNE.

Est-ce bien elles qui le repoussent ou lui qui s'en éloigne?

LE BARON.

Mais l'un ne ferait pas plus son éloge que l'autre.

HÉLÈNE.

Je sais que les comédiennes ne sont pas de son goût.

LE BARON.

Aussi ne recherche-t-il que des aventurières.

HÉLÈNE.

On dit qu'elles ont plus de cœur que les autres.

LE BARON.

Leur cœur a donc bien peu de prix qu'elles le placent si mal.

HÉLÈNE.

M. de Rivailles est un héros.

LE BARON.

Les héros comme lui ressemblent beaucoup à des chenapans.

HÉLÈNE, fièrement.

J'aime le comte de Rivailles; son honneur est le mien.

Le baron, interdit d'abord, regarde fixement Hélène, qui se trouble, rougit et détourne la tête.

LE BARON.

Je suis un vieillard, mon enfant; je peux tout entendre et tout excuser; mais de pareilles fautes doivent rester dans l'ombre où elles ont été commises. On ne les cache pas sans honte, on ne les avoue pas sans audace. (Hélène pleure.) Pauvre fille!

HÉLÈNE.

Oui, oui, pauvre fille, égarée par l'amour et pour qui l'amour n'a que des larmes.

LE BARON.

Vous avait-il fait quelque promesse?

HÉLÈNE.

Quelle promesse pouvais-je lui demander, sinon qu'il me respectât?

LE BARON.

Et vous parle-t-il maintenant de réparation?

HÉLÈNE.

M'auriez-vous conseillé de le revoir? Je ne suis pas de ces femmes qui prennent leur parti d'un outrage.

LE BARON.

Mais vous me paraissiez me dire d'abord...

HÉLÈNE.

Assez! assez! Ne me forcez pas à l'avilir pour me justifier.

LE BARON.

Remettez-vous, chère enfant. Il est bien difficile, au trouble de vos paroles, de distinguer quel est le plus coupable de vous deux.

HÉLÈNE.

C'est lui, le coupable, lui. Je l'aimais. Je m'étais éprise de sa personne sans connaître encore son nom. Il était noble, fier et valeureux. Il avait le ton d'un maître, des habitudes royales. Ses violences m'auraient révoltée dans la bouche d'un autre; venant de lui, je leur trouvais du caractère et de la grandeur. Je l'aimais. Je l'avais rencontré avant la

mort de mon pauvre père ; ce malheur nous sépara brusquement, sans détacher ma pensée de la sienne. Je l'aimais trop pour l'oublier. Je le revis ; j'étais triste et affligée, il se montra sensible et doux ; je cherchais autour de moi une amitié consolante, quelle autre que la sienne aurait pu me charmer davantage ? Il me disait qu'il était touché de ma constance, et moi je lui savais gré de sa soumission et de son respect. Était-ce un rôle qu'il s'était donné ou bien sa nature reprit-elle le dessus ? Mais il voulut un jour quitter la réserve qu'il m'avait promise et je le menaçai de ne plus le voir. Alors cet homme, qui la veille encore s'asseyait à mes pieds comme un enfant, fou de colère plus que d'amour, demanda à sa volonté ce qu'il ne pouvait obtenir de la mienne. Il répondit à mes reproches par des injures, à mes pleurs par des quolibets ; je cherchai une arme pour le frapper. Lutte ignominieuse, dont le souvenir obsède et salit toutes mes pensées, tous mes instants ! Morte, il aurait déshonoré mon cadavre !

LE BARON.

Calmez-vous. Calmez-vous.

HÉLÈNE.

Vous savez maintenant pourquoi je ne veux pas me marier.

LE BARON.

Voici quelqu'un. Prenez garde.

SCÈNE V

LES MÊMES, ADÈLE.

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il, Adèle?

ADÈLE.

Mademoiselle peut-elle venir un moment?

HÉLÈNE.

Que voulez-vous? Dites! Parlez donc!

ADÈLE.

M. de Rivailles fait demander à ces dames si elles sont visibles.

LE BARON.

Répondez que M^{me} de la Roseraie est absente et que sa fille, se trouvant seule, ne peut pas recevoir.

HÉLÈNE.

Non! non! Priez M. le comte d'entrer.

Adèle sort.

SCÈNE VI

LE BARON, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Je veux le voir enfin! Il est assez généreux pour se repentir, assez loyal pour m'épouser.

LE BARON.

Prenez garde de manquer de courage après avoir manqué d'expérience. Cette visite du comte est toute naturelle; vous le fuyez, il court après vous. Mais sachez que l'amour n'a que l'importance d'un passe-temps aux yeux des hommes, et ils traitent bien légèrement l'honneur d'une femme qui a été assez imprudente pour l'exposer. Si quelqu'un peut rappeler à M. de Rivailles l'offense qu'il vous a faite et la réparation qu'il vous doit, ce n'est pas vous. A défaut de protecteur naturel, je vous offre l'intervention d'un ami, auquel son âge et son passé donnent le droit de se faire écouter.

HÉLÈNE.

Recevez-le !

Elle sort précipitamment.

SCÈNE VII

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous ici, monsieur le baron !

LE BARON.

Mais ma présence n'a pas lieu de vous étonner. Mes rapports avec cette famille remontent à une époque très ancienne et les dames de la Roseraye n'ont pas de serviteur plus sûr ni plus respectueux que moi.

LE COMTE.

Ici ou ailleurs, monsieur le baron, je suis enchanté de vous revoir et de vous retrouver toujours aussi jeune, aussi vaillant. Vous ne changez pas. Belle vieillisse, morbleu ! dont vous devez être fier et qui ferait envie à bien des hommes de mon âge. Comment diable votre génération s'y est-elle prise pour manquer si totalement la nôtre ? — Vous me gardez rancune, je le vois, de la conversation un peu vive que nous avons eue avant mon départ pour l'Afrique. Vous êtes violent, quand vous vous y mettez ; moi, c'est mon état le plus ordinaire. Les Arabes ont un très beau proverbe que je ne connaissais pas alors. Ils disent : « Le lion ne combat pas avec le lion. » Si je n'étais pas toujours sur les grandes routes, je serais allé vous voir depuis longtemps. Ma mère, je m'en souviens, vous préférerait à ses autres frères, et j'ai hérité de son enthousiasme pour vos grandes vertus chevaleresques.

LE BARON.

Je vous remercie, monsieur le comte. En rendant hommage à mon caractère et en rappelant fort à propos la mémoire de la comtesse de Rivailles, ma sœur bien-aimée, vous donnez vous-même à cet entretien toute la gravité qu'il exige. J'aurais été surpris le premier de me rencontrer ici avec vous, si je n'avais appris par une confidence douloureuse le mystère qui accompagne votre présence. Il n'entre pas dans ma pensée d'apprécier votre con-

duite et celle d'une autre personne, mais j'ai été choisi par M^{lle} de la Roseraye pour vous demander réparation.

LE COMTE.

Et quelle est cette réparation qu'on me demande? Le mariage? Vous vous êtes chargé là d'une ambassade héroï-comique, fort galante sans doute, mais dont j'aurais le droit de me fâcher. Je pardonne à votre protégée son effronté bavardage; je comprends à merveille le plaisir qu'elle aurait à porter mon nom; mais vous, monsieur le baron, vous auriez dû vous arrêter tout court devant la fâcheuse renommée du sien.

LE BARON.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous! Dans cette maison déshonorée par l'improbité du père et l'inconduite de l'enfant, dans cette maison ouverte au mépris et à la raillerie publique, s'il n'y a qu'un homme qui doive cacher son visage, marcher sur la pointe du pied et parler bas, c'est vous. Corrupteur, osez-vous réclamer l'impunité? Vous vous abattez sur une famille en larmes que ne protège ni l'estime du monde... ni le bras d'un homme.

LE COMTE.

Est-ce à moi que vous parlez? Quand je veux une femme, je ne sais pas plus ce que je risque que ce qu'elle coûte.

LE BARON.

Oui, vous êtes brave, je l'oubliais. Vous êtes brave quand vous mettez l'escrime au service de vos lâchetés. Vous êtes brave quand vous arrivez sur un champ de bataille comme dans une maison de jeu. Vous avez cette bravoure sauvage que donne le mépris des autres et de soi-même, qui frappe les hommes sans défendre les drapeaux. Les gens comme vous, monsieur, qui font du courage l'unique vertu humaine, doivent tomber jeunes; leur vie coûte plus de larmes que leur mort.

LE COMTE.

Souvenez-vous de votre grand âge, monsieur le baron, si vous ne voulez pas que je l'oublie moi-même. — Vous me parlez de drapeaux, je crois, montrez-moi ceux de notre temps. Siècle d'anarchie, de profanation et de blague! Siècle de bavards et d'écrivassiers, qui ont bafoué toutes les causes, culbuté tous les principes! Est-ce son drapeau à la main que le descendant d'une famille illustre m'invite à prostituer le sang de ma race et le nom de mes ancêtres?

LE BARON.

Belle noblesse, monsieur, que la vôtre! Noblesse de parade et d'écusson, qui sonne bien haut dans les cirques, mais qu'on ne connaît ni à l'Académie ni au forum. Saint-Simon nous l'a dépeinte, votre noblesse, que la royauté couvrait de ses rayons, comme une mare de boue qui reluit au soleil. J'ap-

partiens à cette noblesse qui apporta ses titres et ses parchemins sur l'autel de la Révolution, et la Révolution, avec des courtisans, fit des citoyens. J'appartiens à cette noblesse qui en 1815 était aux frontières, pour les défendre et non pour les violer. J'appartiens à cette noblesse enfin, qui demande tous les jours une illustration nouvelle à de grands services ou à de grands travaux. Mais vos marquis de hasard, vos princes de contrebande, qui procèdent chez les filles, se marient chez les financiers, éclaboussent la ville de leurs duels, de leurs procès et de leurs scandales, ce sont les mignons d'autrefois devenus les aventuriers d'aujourd'hui.

LE COMTE.

Soit, nous sommes des aventuriers, ce qui veut dire des hommes libres, déterminés, ardents, qui n'ont pas de serments à tenir et pas de comptes à rendre. En ne servant personne, nous restons fidèles à de vieux souvenirs; en portant l'épée, nous restons fidèles à de glorieuses traditions. — Et que diriez-vous donc, monsieur le baron, avec vos idées libérales, si de grands diables comme moi s'étaient faits capucins plutôt que soldats? Je vous livre nos salons ultramontains et leurs vieilles momies, édentées et tremblotantes, qui attendent une troisième Restauration, la fleurette à la bouche et des cartes dans les doigts. Faites donc des croisades avec ces bonshommes-là. On leur enlève leurs filles entre la messe et le sermon. Joli exemple, par parenthèse, que ces filles donnent, et comme il

engage bien à se marier. Il faut aller dans ce monde pour trouver autant de bâtards qui soutiennent la légitimité et autant de sacristains qui défendent la foi pour vivre de l'église.

LE BARON.

Prenez garde, monsieur le comte, il y a deux sortes de traîtres : ceux qui abandonnent leur parti comme moi, et ceux qui le déshabillent, comme vous. Vous êtes encore jeune, mon cher comte, intelligent, loyal ; vous avez de la probité dans le caractère, il vous manque celle de l'esprit. Faites du feu avec votre arbre généalogique qui n'en impose plus qu'à votre valet de chambre ; jetez votre épée, le temps est passé des gloires sanglantes ; vos opinions ne sont ni bien sérieuses ni bien réfléchies, demandez-en de nouvelles à la philosophie et au progrès moderne. Je sais que l'étude et les travaux de la pensée exigent une vie paisible, une maison régulière, et vous vous plaignez de la légèreté des femmes de votre monde ; mais n'avez-vous pas un devoir à remplir, tout en suivant le penchant de votre cœur ? Si l'amour n'était pas l'excuse de votre félonie, quelle excuse auriez-vous donc ? Les sentiments que vous avez inspirés à M^{lle} de la Roseraie sont aussi profonds que sincères, je m'en porte garant ; son éducation est parfaite, sa beauté accomplie...

LE COMTE.

N'achevez pas, vous perdez votre peine. Misan-

thrope et sauvage comme je le suis, l'envie pourrait bien me prendre un jour de me retirer sur mes terres, et là, si je rencontrais une belle paysanne, naïve, grave et pieuse, je serais capable d'en faire une comtesse de Rivailles. Au-dessus de l'honneur des alliances, je mets, vous le voyez, l'honneur conjugal. Mais les rouées et les coquines font la plus grande joie de notre époque, et j'ai vu tant de jeunes femmes égayer le mariage que je ne me ferais guère aux jeunes filles qui n'attendent même pas jusque-là pour s'émanciper. Dites à votre protégée que ses exigences me déroutent ; je suis tout disposé à satisfaire ses fantaisies, elle n'obtiendra rien de plus. Paris, monsieur le baron, est plein de jolies enfants comme elle, et leur signalement m'est bien connu : famille équivoque, éducation excellente ; toutes les envies de la terre avec un brin de moralité ; elles tombent comme des martyres et se relèvent femmes entretenues.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, pâle et agitée, elle marche précipitamment sur le comte.

Lâche ! lâche ! Vil personnage dont la parole salit plus que la boue. Il raille les femmes qui l'ont aimé ; il insulte une enfant qu'il a perdue ! Qu'est-il donc, cet homme, qui ne respecte pas les fautes dont il est le complice ? Qu'a-t-il fait pour jeter

sur tous ses semblables le fiel de ses outrages? Qu'il nous montre les exemples de devoir et de sacrifice qu'il a donnés! Dans quel monde de justes et de femmes saintes a-t-il donc vécu, qu'il est sans pitié pour les faiblesses de la passion et les entraînements de la vie? Mon père valait mieux que vous. Il est mort en homme de cœur, au milieu des siens, qui l'ont pleuré. Vous, vous vivez seul, vous mourrez seul. Allez chercher vos paysannes, elles vous casseront leurs sabots sur le visage, quand vous vous approcherez d'elles. Indigne tentateur, le plus corrompu des hommes, traître, sauvage, écoutez ce que je vais vous dire. Avant peu, vous serez aussi las de vous-même que des autres, et vous mépriserez votre propre personne. Rongé de dégoûts et d'amertumes, abandonné, haï, vous regretterez alors cette femme que vous aurez méconnue et qui se sera purifiée dans la retraite et dans l'austérité de son misérable amour. Vous aurez été la tache de sa vie, elle sera le remords de la vôtre.

Pause. Un bruit confus se fait entendre auquel le baron le premier prête attention. On distingue bientôt les cris de : « Vive Pauper! vive Pauper! » Des ouvriers envahissent le fond de la scène. Entrent Michel et M^{me} de la Rose-raye.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MICHEL, MADAME DE LA ROSERAYE,
OUVRIERS, FEMMES DU PEUPLE, CONSEILLERS MUNICIPAUX

MICHEL.

Merci, mes amis, merci. Vous êtes contents de moi, c'est ce qu'il faut. Rentrez chez vous. Allez embrasser vos femmes qui mourraient d'inquiétude, si elles apprenaient avant de vous avoir revus qu'un accident est arrivé à la fabrique. Que ceux qui habitent loin fassent un temps de galop jusque chez eux. Je ne veux pas qu'on s'attable dans les cabarets sous prétexte de boire à ma santé.

LES OUVRIERS.

Vive Pauper !

MICHEL.

Taisez-vous, braillards, et rentrez chez vous.

UN OUVRIER.

Attendez un peu, vous autres, je demande la parole. — Pardon, excuse, m'sieu Pauper et la compagnie, je sais bien que quand il faut parler je ferais mieux de me taire, mais j'ai quelque chose qui me chiffonne depuis longtemps, comme qui dirait un remords. Avec votre permission, v'là l'affaire. Je n'étais pas bien aimable, bien causeur, rappelez-vous, dans les premiers temps de notre connaissance. Je faisais mon service et c'était tout.

Quand je vous regardais malmener un camarade relativement à son indolence, et d'autres fois pour une goutte de trop, ces manières-là ne me plaisaient que bien juste; vous ne m'alliez pas, quoi! Je me disais : il est sévère, le nouveau patron, faudra voir. C'est tout vu au jour d'aujourd'hui. Quand on est brutal à soi-même et qu'on fait la besogne de quarante-cinq chevaux, ah! dame! on n'aime pas les propres à rien et les bambocheurs, ça parle de soi. Pareillement je ne conseillerais pas à un efféminé de se mesurer avec vous, qui resteriez de sang-froid devant une bouche de canon. Je crois bien que sans vous, patron, la fabrique, les ouvriers et tout le tremblement, nous aurions fait une jolie pirouette en l'air, cré nom! C'est à seule fin de vous dire, m'sieu Pauper, que je n'étais qu'un âne et un imbécile, mais que, si vous vouliez me souffrir une bonne poignée de main qui effacerait tout, ça ne vous coûterait pas grand'chose et je reprendrais mon importance vis-à-vis de moi-même.

MICHEL, lui donnant la main.

Vous êtes un bon ouvrier, Lapointe, et un mauvais coucheur.

UN APPRENTI.

Le patron a dit le mot. Qué mauvais coucheur ça fait, ce Lapointe!

L'OUVRIER.

Allons, galopin, dans les rangs!

Entrée des femmes du peuple.

UNE FEMME, tenant un enfant à chaque main.

Excusez-moi, m'sieu Pauper, je parle à la diable et je dis les choses comme elles me viennent, mais c'est plus fort que moi. Quel brave et digne homme que vous êtes ! Vous portez de l'intérêt au pauvre monde, et c'est bien grâce à vous si nos ménages vont comme sur des roulettes. Ça ne vous suffit donc pas d'être bon comme le bon pain, vous êtes encore hardi comme un lion. A c't' heure, je serais peut-être veuve et mes pauvres petits n'auraient plus de père. Foi d'honnête femme, j'ai une bien grosse envie de vous embrasser, mon mari sera jaloux de ce baiser-là, car je vous le donnerai de bien bon cœur.

MICHEL.

Embrassons-nous, ma petite mère. (Ils s'embrassent.)
Celui qui vous a coupé le filet n'a pas volé son argent.

Entrée des conseillers.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Pauper ?

MICHEL.

C'est moi, messieurs.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, les membres du conseil municipal étaient réunis en séance, lorsque leurs délibérations ont été troublées par des clameurs extraordinaires qui se produisaient à leur insu et sans avoir été préalablement autorisées. Nous avons pu

craindre un instant d'être revenus aux plus mauvais jours de notre histoire, à ces époques de troubles et d'égarement où les rues retentissaient à toute heure de vociférations criminelles et anarchiques. Il n'en était rien, je suis heureux de le dire bien haut, et nous n'étions pas plutôt renseignés sur le mouvement populaire dont nous étions témoins que nous décidions de lui donner par notre présence une portée considérable, tout en le maintenant dans de sages limites.

Monsieur, les exemples de dévouement et de courage ne sont pas rares... en France, mais il appartient aux représentants de l'autorité de les signaler plus particulièrement quand ils se produisent dans les classes inférieures. Nous ne saurions souhaiter une occasion plus favorable de nous retrouver au milieu d'une population paisible et régulière, passionnée pour l'ordre, et qui n'est sortie de sa réserve habituelle que pour rappeler... à la France... qu'elle est toujours la patrie des braves.

MICHEL.

Je vous remercie, messieurs, mais vos paroles sont plus grandes que mes actes. Je n'ai fait que mon strict devoir en défendant la propriété confiée à ma garde et je ne serais pas digne d'être à la tête de ces braves gens s'ils me trouvaient derrière eux au moment du danger. Permettez-moi de me servir d'une comparaison bien familière. Tous les jours je recommande à mes ouvriers d'être pourvus et riches en outils sans distinguer entre les plus

nécessaires et celui qu'ils n'emploieront que par exception : le courage est cet outil dont je parle, le plus souvent inutile, mais que l'homme doit toujours tenir à son commandement.

Vous avez bien voulu, messieurs, nous apporter jusqu'ici vos précieuses félicitations, en y mêlant, par mégarde sans doute, des souvenirs néfastes. L'histoire de nos guerres civiles est-elle donc si ancienne qu'on puisse présenter ses enseignements sans rappeler aussi ses victimes, et ne vaudrait-il pas mieux au contraire oublier ces combats fratricides, condamnés à l'heure qu'il est par les uns et par les autres? Je connais les ouvriers, j'ai vécu au milieu d'eux, je suis un ouvrier moi-même. Eh bien! toutes ces comédies révolutionnaires qui se jouent au nom du peuple, le peuple n'y croit plus. Il en a assez des changements qui ne changent rien; il sait maintenant ce que valent les principes de tribune et les constitutions en papier; il en a fini avec les politiciens, les avocats, les ambitieux de toute sorte, qui l'exaspèrent sans profit plutôt que de le servir utilement. Des écoles plus nombreuses, des impôts plus rationnels, des salaires plus équitables, voilà ce que l'on demande aujourd'hui; mais ce n'est pas tout, nous demandons aussi la liberté, parce qu'une nation sans liberté, c'est une femme sans honneur.

LES OUVRIERS.

Vive Pauper!

Michel s'approche des conseillers avec lesquels il s'entretient à voix basse en même temps que les ouvriers se retirent.

LE COMTE, au baron.

Qu'avez-vous donc ?

LE BARON.

Ne le voyez-vous pas ? Je suis ravi de tout ce que je viens d'entendre, émerveillé de tant de sagesse et de fraternité. Ici se trouvent des travailleurs paisibles, sensés, reconnaissants ; ils ont pour chef un homme sorti de leurs rangs qui les secourt par ses œuvres et les honore par ses lumières. Quel exemple et quel progrès ! Le peuple, après mille siècles d'esclavage...

LE COMTE, l'arrêtant.

Ménagez-moi, monsieur le baron, après une heure de démocratie. Que de morgue ont ces précepteurs de faubourg ! J'aime mieux la colère des femmes, elle est plus sincère et plus amusante.

LE BARON.

Tant pis pour vous, si vous avez pu rire des paroles de M^{lle} de la Roseraye ; leur violence était légitime, elle n'a pas un mot à rétracter. Les reproches qui vous ont été faits ne portaient pas moins d'un cœur blessé que d'un esprit honnête.

LE COMTE.

Oui, oui, je l'ai bien remarqué comme vous ; cette jeune fille a véritablement de fort bons principes, un fond très réel d'innocence et de moralité.

LE BARON.

Après?

LE COMTE.

Après? Peut-être ne serait-elle pas une maîtresse aussi agréable que je le croyais.

SCÈNE X

LE BARON, LE COMTE, MICHEL,
MADAME DE LA ROSERAYE, HÉLÈNE.

MICHEL, redescendant la scène avec M^{me} de la Roseraie.

Ai-je été sot de vous déranger pour une égratignure! Je pensais à vous en tombant et je n'ai écouté que mon envie de vous voir. Quel est ce monsieur?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Un neveu du baron, le comte de Rivailles. Dites-moi au moins si vous souffrez?

MICHEL.

Nullement, je vous assure. — Il ne me revient pas, votre comte.

MADAME DE LA ROSERAYE, au comte.

Je regrette bien que vous ayez choisi pour nous faire visite un jour aussi occupé que celui-ci.

LE COMTE.

Vous êtes tout excusée. On vous aura dit, madame, que j'avais fait prendre plusieurs fois de

vos nouvelles, et, sans la crainte de me présenter chez vous mal à propos, je serais venu déjà me mettre à votre disposition.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Vous êtes un ami trop nouveau, monsieur le comte, et un peu jeune pour que nous acceptions vos services ; je ne vous en remercie pas moins de nous les offrir.

HÉLÈNE.

Il faut, ma mère, dire à M. de Rivailles le parti que nous avons pris de ne plus recevoir personne.

MADAME DE LA ROSERAYE, surprise.

Oui, en effet.

LE BARON.

M. de Rivailles attend, madame, que je vous apprenne moi-même le véritable motif de sa présence. J'avais prié mon neveu de se trouver ici pour être assisté d'un parent dans la démarche que je vais faire auprès de vous. Moi, Charles-Frédéric-Guillaume, baron d'Holweck-Mickelbourg, prince de Mohr, gentilhomme du duché de Saxe naturalisé citoyen français, ancien franc-maçon, auteur d'un mémoire sur le feu couronné par l'Académie des sciences, j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Hélène de la Roseraye.

MICHEL.

Vous, vous, baron de Sainte-Périne, gentilhomme de la Salpêtrière !

MADAME DE LA ROSERAYE, l'arrêtant.

Mon ami !

MICHEL.

Mille pardons, monsieur le baron... (Il va pour s'adresser à Hélène, mais interdit par sa contenance, il se retourne vers M^{me} de la Roseraie.) Parlez ! parlez !

MADAME DE LA ROSERAYE.

Votre demande me touche, monsieur le baron ; vous me voyez pourtant toute surprise de l'avoir entendue et bien embarrassée pour y répondre. Je mentirais si je vous promettais de conseiller à Hélène un mariage plus qu'honorable pour elle, mais où elle ne trouverait ni les convenances de l'âge ni les sécurités de l'existence. C'est une mère qui vous parle ainsi, vous ne sauriez vous blesser de sa franchise. Je ne veux pas vous cacher du reste que ma fille m'a déjà été demandée, et sans connaître encore ses sentiments pour un homme dont elle apprécie toutes les qualités et tous les mérites, je crois, si elle se décidait à me quitter, que ses préférences seraient d'accord avec les miennes.

LE COMTE.

Il y aurait de l'indiscrétion, madame, à prolonger cette visite. (En saluant Hélène.) Vous voilà deux maris pour un, mademoiselle.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente un salon. — Au fond, table encore servie et qu'on vient de quitter.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE LA ROSERAYE, HÉLÈNE.

Au lever du rideau, Hélène, en robe de mariage, est assise sur un canapé. M^{me} de la Roseraye, à l'une des portes du fond, fait des signes d'adieu à des gens qu'on ne voit pas.

MADAME DE LA ROSERAYE, descendant en scène.

Mon Hélène est une belle fille qui n'a qu'à le vouloir pour plaire à tout le monde; je parierais bien qu'en ce moment les amis de Michel le félicitent de la bonne grâce et de la tenue parfaite de sa femme.

HÉLÈNE.

Vous êtes contente de moi?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oui, chère enfant, très contente de toi, et bien heureuse aussi de ce mariage. Je ne me repentirai

jamais, j'en suis sûre, d'avoir triomphé de tes hésitations. L'affection si profonde et déjà ancienne de Michel est une garantie pour ta mère que tu conserveras toujours le cœur de ton mari. Ses qualités sont de celles qui font les bons ménages et les femmes heureuses; sa situation s'améliorera encore en même temps que ses travaux prendront plus d'importance; le voilà sur la route de la fortune et des honneurs. A moins de rester vieille fille, pouvais-tu trouver un parti qui te convînt davantage? Il n'est pas jusqu'à tes velléités de grandeur que tu satisféras tout à ton aise dans le cercle de tes nouvelles connaissances, où tu vas trôner comme une petite reine.

HÉLÈNE.

Que vous êtes bonne de penser pour moi à tant de choses! Je vous aime, ma mère, je voudrais vous ressembler. Je me rends compte en vous écoutant de l'infériorité de mon esprit, qui saute toujours d'un extrême à l'autre et d'exagération en exagération. Vous croyez peut-être qu'en me décidant à me marier sur vos instances, j'ai calculé à part moi les avantages de cette résolution. Il n'en est rien; aisance, plaisirs, vanité, que m'importe! Aujourd'hui moins que jamais, ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur ne saurait me satisfaire, et, si les joies de la vie m'avaient plus préoccupée que ses devoirs, il m'aurait fallu alors des satisfactions immenses, toutes les impétuosités de la passion, une liberté sans bornes. — Pardon!

ce que je vous dis là vous étonne, vous trouvez que je m'émancipe un peu vite et que l'avenir ne serait peut-être pas sans danger. Rassurez-vous. J'ai fermé la porte pour toujours à ces imaginations licencieuses, qui ne laissent derrière elles que trouble, épuisement et remords. Je rêve maintenant une existence austère, sans frivolité et sans dissipation; de graves devoirs accomplis plus gravement encore; un foyer solennel comme un cloître. Vous voyez, ma mère, que nous sommes loin de nous entendre, et que nous envisageons mon mariage bien différemment. Vous me dites : « Tu tiens le bonheur, » et moi je pense : « L'honneur est là. »

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, à M^{me} de la Roseraie.

Vous avez une voiture en bas, mais nous vous retenons encore.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Non. Je vous quitte au contraire. Il est déjà bien tard pour rentrer à la campagne.

MICHEL.

Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé faire? Je vous aurais loué un petit appartement près du

nôtre, jusqu'à ce que vous consentiez à vivre avec nous.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Passez d'abord votre lune de miel, nous verrons après. Avez-vous décidé quelque chose pour demain ?

MICHEL.

Oui ; il est convenu avec ma femme qu'elle m'accompagnera à la fabrique. Je désirais que sa première visite fût pour mes ouvriers, qui lui ont envoyé leur bouquet.

MADAME DE LA ROSERAYE.

A demain alors.

MICHEL.

Prenez-vous Adèle avec vous ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Non, je vous la laisse.

MICHEL.

Il faudra aviser pour cette fille. Reste-t-elle à votre service ou au nôtre ?

HÉLÈNE.

Ne vous occupez pas d'Adèle ; je sais qu'elle doit bientôt nous quitter.

MADAME DE LA ROSERAYE, à Hélène.

Adieu.

HÉLÈNE.

Vous partez décidément ?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oui.

HÉLÈNE.

Je vous ai dit des folies tout à l'heure, ma bonne mère, mais vous savez le peu d'importance qu'ont mes paroles. Je ne regrette rien ; je ne suis ni un monstre ni une victime ; le bonheur de la maison est entre mes mains, il ne s'échappera pas par ma faute.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je ne veux pas me torturer la tête aujourd'hui et j'ai confiance dans l'avenir. Viens dans mes bras, mon enfant, que je te sente encore une fois sur mon cœur. Cette minute est la dernière qui me reste ; nous ne nous quittons pas, je le sais, mais tu ne m'appartiendras plus comme autrefois. Tu apprendras bientôt comme nos affections sont infidèles et comme on oublie vite, même sa mère. J'ai bien aimé la mienne, et pourtant je me reprochais déjà de l'abandonner, quand tu es venue au monde. Chère petite, où est le temps où je te portais tout endormie dans ton berceau ! Tu m'as causé bien des tristesses, mais que de joies aussi tu me rappelles, que de consolations ! — C'est ton tour maintenant. Ta vie sera plus douce que la mienne. Tu vas t'épanouir paisiblement, aimée, fêtée, choyée... Un jour viendra où je passerai dans les

grand'mères, et toi alors, ma pauvre agitée, tu seras toute surprise de calculer le bruit de tes pas et de retenir jusqu'à ton souffle pour ne pas réveiller un petit être.

M^{me} de la Roseraye quitte Hélène et sort rapidement.

SCÈNE III

HÉLÈNE, MICHEL.

MICHEL, allant à elle avec emportement.

Je t'adore ! Je t'adore !

HÉLÈNE.

Prenez garde !

MICHEL, changeant de ton, très tendrement.

Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !

HÉLÈNE.

Oui, je vous crois, mais je suis un peu troublée, éloignez-vous.

MICHEL.

Je m'éloigne, mon Hélène, je t'obéis ; aujourd'hui, toujours. Toujours je serai soumis et suppliant ; tu ne connaîtras la violence de mon amour que par la tendresse de mes soupirs. Joie suprême ! Unique pensée ! Tu es à moi ! Les battements de mon cœur m'étouffent et je cède en même temps à une sensation inexprimable de bien-être et de déli-

vance. Il arrive souvent aux enfants dans leur sommeil de poursuivre une conquête merveilleuse qui fuit incessamment devant eux. Peu de rêves sont aussi fatigants et aussi cruels, c'était le mien ; mais ma merveille est là, près de moi.

HÉLÈNE.

Comme il m'aime !

MICHEL, revenant près d'elle, pas à pas.

Donne ta main que je la couvre de baisers. Donne ! Donne ! (Elle lui donne la main.) Je t'adore, créature fière et pudique : (Mouvement d'Hélène.) Je voudrais me prosterner à tes pieds et respecter ton innocence, si la contemplation pouvait suffire à l'amour. — Mon ange, tu as rougi comme une rose ! — Remets-toi, remets-toi.

HÉLÈNE.

Pauvre homme ! Son erreur me fait honte !

MICHEL, à quelques pas d'elle.

Tourne les yeux de mon côté. (Elle le regarde.) Est-ce la beauté de tes yeux qui m'enchanté ou la franchise de tes regards ?

HÉLÈNE, allant à lui vivement.

Je suis très heureuse de vous entendre dire que vous m'aimez. Parlez-moi de votre tendresse, mais oubliez mes perfections.

MICHEL.

Laisse-moi tout te dire, et au terme de mes peines, que je puisse contempler librement ta personne adorée. Tu es belle comme une image, avec tes formes si pures et tes grands yeux honnêtes. Jamais je ne te verrai assez pour satisfaire mon cœur. Œuvre parfaite que je profane en la touchant. Fleur précieuse tombée entre mes mains grossières. Sois indulgente, mon enfant, c'est le jour et la nuit qu'on a mariés ensemble, mais quel homme serait digne de t'approcher!

HÉLÈNE.

C'est assez. Ne me parlez plus ainsi. Une adoration semblable ne s'adresse qu'à ma personne, je ne la demande ni ne la mérite. Vous me désolerez plus que je ne puis vous dire, si je pensais qu'en m'épousant, vous ayez recherché les attraits d'une jeune fille plutôt que les qualités de la femme; je me suis rendue pour ma part à l'attachement d'un homme réfléchi que les considérations les plus sérieuses du mariage devaient préoccuper avant tout.

MICHEL.

Chère Hélène, plus grave encore que touchante, et plus chaste que belle, tu es bien telle que je te jugeais! — Ouvre ce médaillon. Que contient-il?

HÉLÈNE.

Un diamant.

MICHEL.

Regarde encore.

HÉLÈNE.

Je ne me dédis pas.

MICHEL.

Oui, c'est un diamant, sans valeur pour les autres, d'un prix inestimable pour moi. Ce diamant, c'est moi qui l'ai créé. Comment m'y suis-je pris, n'est-ce pas, et quels sont les secrets dont je dispose? Qu'importe à cette heure! Un pédant te ferait le compte de toutes les analyses qu'il a tentées. Un inventeur t'apitoierait sur le récit de ses souffrances. Ne pensons qu'à ma découverte; elle est là, sous nos yeux, elle brille comme une étoile. N'en disons pas trop cependant et n'admirons encore qu'une création de laboratoire. Je sais ce que ce diamant unique m'a coûté d'efforts et de travaux, mais pour en produire des milliers semblables, je ne devrai ni ménager mes peines ni calculer avec le temps. Hélas! l'esprit dans ses conquêtes va moins vite que le cœur dans ses espérances. J'avais rêvé, mon Hélène, que le jour de ton mariage, une parure de ces diamants s'ajusterait à ta couronne d'orangers, et ces fruits de la science unis aux fleurs de la vertu auraient rayonné sur ton front comme le double symbole de la vie humaine! — Te voilà toute sotte.

HÉLÈNE.

En effet, j'admire la puissance de votre esprit et la pureté de votre nature.

MICHEL.

Te moques-tu ?

HÉLÈNE.

Vous interprétez bien mal mes pensées ; jamais elles n'ont été plus sérieuses ni meilleures pour vous.

MICHEL.

Parle alors.

HÉLÈNE.

Quelle fatalité gouverne donc la vie ! Pourquoi le hasard, maître de nos destinées, les réunit-il si tardivement ? Vous devriez vous plaindre de son injustice et moi reconnaître son indulgence.

MICHEL.

Que veux-tu dire ?

HÉLÈNE.

Je vous trouve bien modeste dans vos succès, bien généreux dans vos affections. Un homme comme vous, d'une intelligence droite et supérieure, devait-il rechercher une enfant comme moi, si capricieuse et si légère ?

MICHEL.

Oui, tu es bien une enfant pour ignorer ce que

tu vaux, pour oublier ce que je te dois. Qu'étais-je avant de te connaître? Un bohémien... presque un vagabond. Je faisais comme tant d'autres, qui ne manquent pas d'énergie, mais de conduite. Je battais le pavé de Paris, mécontent, besogneux, rompu jusqu'aux os, et la stérilité de mes labeurs me jetait dans les consolations les plus grossières. Je te vis et je fus sauvé. Ta fierté réveilla la mienne; tu étais harmonieuse, je devins ordonné; je m'élevai pour te conquérir et l'idole de mes yeux fut la patronne de ma vie.

HÉLÈNE.

Quelle femme apprendrait sans émotion qu'elle était aimée ainsi, dans un coin obscur, par un homme vaillant dont elle inspirait les travaux; association idéale de deux êtres, glorieuse pour l'un, fortifiante pour l'autre... et dont les bienfaits me mériteraient votre indulgence, si j'avais été coupable envers vous.

MICHEL, souriant.

Coupable ?

HÉLÈNE.

N'insistez pas.

MICHEL.

Confesse-toi.

HÉLÈNE, à part.

Je voudrais le pouvoir.

MICHEL.

Je te devine et je t'attendais là. N'est-ce pas

l'ancien temps auquel tu penses, mes premières visites qui te reviennent, et tu regrettes aujourd'hui toutes tes cruautés d'autrefois. Comme tu me recevais alors ! Quel intrus, quel gueux, pensais-tu, avait-on laissé t'approcher ! A peine me regardais-tu par-dessus l'épaule, et sans pitié pour mes efforts, tu m'accablais de tes dédains.

HÉLÈNE.

Mon ami.

MICHEL.

C'est le défaut, vois-tu, des jeunes filles, de préférer ce qui est reluisant à ce qui est sincère, et de sourire à la chance plutôt qu'au mérite. Un million les étonne, un titre les éblouit ; il leur faut des héros avantageux comme elle. Aveuglement sans péril et sans durée. A peine sont-elles mariées, ces jeunes filles, leur intelligence s'éclaire, leur cœur s'engage ; on les croyait romanesques, les voilà réfléchies, et toutes les tentations de la vie brillante s'effacent devant les prestiges de la vie sérieuse. Patience, travail, droiture, mots vulgaires, dont elles découvrent la noblesse cachée. Savoir, talent, renommée, mots éloquents, ceux-là, qui leur rappellent la grandeur véritable. L'homme n'est plus ce passant dont elles admiraient les chevaux ou les armoiries, mais un compagnon doux et sûr qui leur confie son nom, sa dignité et sa tendresse... Alors, émues et subjuguées, elles veulent payer leur bienvenue en donnant un gage de leur conscience, et elles s'accusent comme d'une grande faute de

quelques railleries innocentes qu'on leur a pardonnées depuis longtemps. Oui, un autre peut-être aurait douté de ton cœur et de ta raison; un autre t'aurait jugée frivole, insensible..., vicieuse, et il serait retourné, le malheureux, à son logis désert, plutôt que d'exposer l'honneur du lit conjugal. Mais moi, mon Hélène, épris de tes grâces éclatantes comme de tes vertus secrètes, aussi sûr de l'avenir que du passé, certain de ta loyauté comme de la mienne, je me suis mis à genoux pour obtenir ta main et je t'ai menée en triomphe dans ma maison.

HÉLÈNE.

Honte ! honte !

MICHEL.

Qu'as-tu ?

HÉLÈNE.

Rien.

MICHEL.

Quelle parole a pu te mécontenter ainsi ?

HÉLÈNE.

Aucune.

MICHEL.

A quoi songes-tu là ?

HÉLÈNE, allant à lui, lentement.

Exigez-vous que je vous le dise ?

MICHEL.

Qu'est-ce donc !

HÉLÈNE, elle va pour parler et s'arrête.

Répondez-moi d'abord. Est-il vrai que vous ne deviez qu'à moi seule votre dignité et votre élévation ?

MICHEL.

Oui.

HÉLÈNE.

Est-il vrai que vous m'aimiez sans mesure et sans retour, et qu'en me perdant vous vous perdriez vous-même ?

MICHEL.

Je te le jure.

HÉLÈNE.

Est-il vrai qu'il y ait des hommes indulgents jusqu'à la folie et généreux jusqu'au martyre ?

MICHEL.

Après ? Après ?

HÉLÈNE, elle va pour parler et s'arrête encore.

C'est tout, tout. Je suis émue, surexcitée plus que de coutume. Je voulais entendre encore les assurances de votre amour. Les torts qui ont précédé mon mariage, je les rachèterai après. — Éteignez ces lumières. Ouvrez cette porte. (Michel s'éloigne.) Allons, cache ta honte et soutiens ta perfidie. Il fallait parler plus tôt, éprouver son amour avant de trahir sa confiance. Fille perdue, quel homme plus crédule pouvais-tu tromper plus basement ! Tu as été sans scrupules, sois sans pudeur maintenant.

MICHEL, revenant.

Viens ! Viens ! Mon amour ! Ma vie ! Ma femme !
Nuit divine que j'ai attendue si longtemps dans la
fièvre ! Heure d'extase et de transport !

Ils font quelques pas.

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi.

MICHEL.

Je t'implore.

HÉLÈNE.

Dites-moi que vous me pardonnez.

MICHEL.

Toutes tes fautes pour un seul de tes baisers.

HÉLÈNE.

J'ai méconnu la supériorité de votre esprit.

MICHEL.

Il s'agit bien de mon esprit. Je t'aime !

HÉLÈNE.

Je me suis jouée des tendresses de votre cœur.

MICHEL.

Qu'importe, si elles te touchent maintenant. Je
t'adore.

HÉLÈNE.

J'ai été l'une de ces jeunes filles, la plus cou-
pable de toutes, que leur aveuglement entraîne à

leur perte. Un homme, je le méprise et je le hais aujourd'hui.

MICHEL.

Une amourette !

HÉLÈNE, se jetant à ses pieds.

Pardonnez-moi.

MICHEL.

Relevez-vous. Parlez, parlez vite. Cet homme, vous échangez des lettres avec lui ?

HÉLÈNE.

Oui.

MICHEL.

Des rendez-vous ?

HÉLÈNE.

Oui.

MICHEL.

Il vous pressait de ses caresses, de ses désirs... Misérable ! (Il la frappe plusieurs fois. Elle tombe.) Fille de ton père, qui était un misérable aussi... Infâme ! Prostituée ! La fille des rues me dégoûterait moins que toi. Va-t'en, va-t'en, je t'étranglerais... Ah ! que je ne te rencontre jamais avec ton galant, son compte serait vite réglé. (Elle s'est relevée et dirigée vers la porte.) Où cours-tu, coquine ? Reste là, ne bouge pas. Irais-tu le retrouver par hasard?... Réponds, effrontée ! Es-tu lâche aussi ? As-tu tous les vices ? Dis-moi donc que tu vas le retrouver.

HÉLÈNE.

Eh bien, oui !

Michel court à la table et saisit un couteau; Hélène tend sa poitrine; il hésite et s'enfuit en poussant des cris sauvages.

DEUXIÈME TABLEAU

Une antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, puis ADÈLE.

HÉLÈNE.

Elle entre par la gauche, tenant un flambeau d'une main et de l'autre une lettre. — Sa toilette est celle du tableau précédent. — Allant à une porte.

Adèle, vous êtes là ?

ADÈLE, derrière la porte.

Oui, madame.

HÉLÈNE.

Habillez-vous.

ADÈLE, entrant.

Me voici, madame. J'ai entendu du bruit et je me suis levée.

HÉLÈNE.

Vous allez porter cette lettre chez M. de Rivailles. Si vous ne le trouviez pas, vous diriez qu'elle est très importante et qu'il faut qu'elle lui parvienne sur-le-champ.

ADÈLE.

Madame ne redoute pas de rester ici ?

HÉLÈNE.

Allez, allez.

Adèle sort.

SCÈNE II

HÉLÈNE.

J'étais sincère, en l'éposuant. L'humilité de son amour m'avait touchée ; sa vie devenait l'exemple et le partage de la mienne. J'aurais voulu pour moi seule racheter une faute que moi seule aurais connue. Ce secret fatal s'est échappé de ma conscience ; l'amour ne pardonne pas à l'amour. C'est bien. Je m'affranchis ! Je me délivre ! Assez de luttes avec les autres ! Assez de combats avec moi-même ! Je me jette tête baissée dans ce monde vivant et aventureux qui m'épouvante comme une tempête et qui m'attire comme un paradis. Misères que tout le reste ! Conventions ! Préjugés ! Ce qu'on dira, que m'importe. Ces femmes vertueuses qui serrent la main de leurs amants sous les yeux de

leurs maris s'écarteront de moi, je serai plus fière encore que leur mépris !

Le comte sera-t-il chez lui ? Cette lettre, inattendue, de quel air la recevra-t-il ? Il m'aimait malgré tout. M'aime-t-il encore ? Folle ! Folle ! Quelle question te fais-tu là ? Ignores-tu ce que vaut son amour ? Ne compte pas sur son cœur, compte sur l'appui qu'il te doit et soubaite qu'il te préfère à la première venue. L'aimes-tu toi-même ? Ah ! s'il était là, devant moi, et qu'il connût mes plus secrètes pensées, je ne pourrais pas supporter son regard. Non, je ne l'aime plus ! Ce que je veux de lui maintenant, c'est ce que j'ai refusé autrefois : toutes les fantaisies de la richesse, toutes les voluptés de l'indépendance.

Cette fille ne revient pas. Que ferais-je, si le comte plus barbare encore que l'autre, me laissait là, sans protection et sans refuge ? Que deviendrais-je ? Oui, ma mère me pardonnerait. Pauvre mère ! Quelle douleur demain et quelle honte ! J'aimerais mieux mourir que de reparaître devant elle. Pourquoi ai-je fait cet aveu ? Quel remords m'a prise ! Quelle audace m'a tentée ! Ne savais-je pas que les hommes qui ne comptent pour rien leurs trahisons sont sans pitié pour les nôtres. Tous sont ainsi, le bourreau qui m'a perdue comme le malheureux que j'ai trompé. Où est-il maintenant ? Que fait-il ? Il souffre de son côté et moi du mien. Pourquoi ne revient-il pas ? Ah ! s'il revenait ! Si l'amour me le ramenait, généreux et apaisé, et que le passé fût absous solennellement, moi, je ne me souviendrais ni de ses

indignes violences ni de mes honteuses tentations. Je le bénirais, cet homme, qui me rendrait au respect de moi-même et me remettrait pour toujours dans un chemin paisible et honoré.

Adèle rentre.

SCÈNE III

HÉLÈNE, ADÈLE.

ADÈLE.

M. le comte n'était pas rentré, madame, mais j'ai trouvé le valet de chambre qui a été lui porter la lettre à son cercle.

HÉLÈNE.

Pourquoi riez-vous ?

ADÈLE.

Madame aurait bien tort de s'inquiéter. Jean, le domestique de M. le comte, m'a bien reconnue, et comme il a oublié d'être bête, celui-là, il a compris tout de suite. Dites à votre maîtresse, qu'il m'a fait, que son appartement est préparé depuis longtemps, j'ai des ordres pour la recevoir.

Hélène, humiliée, les larmes aux yeux, se sauve par la gauche.

SCÈNE IV

ADÈLE.

Pimbèche ! En v'là une qui ne sait pas ce qu'elle veut ! Malheur ! On est honnête ou on ne l'est pas. Ou tout l'un ou tout l'autre. C'était bien la peine de se fâcher avec M. le comte et d'épouser ce pauvre M. Pauper pour recourir après M. le comte ; il n'en manque plus qu'un troisième. (Allant au fond.) Entrez, monsieur le comte. Je vais prévenir madame que vous êtes là.

SCÈNE V

LE COMTE.

Quelle peste que les femmes ! Elles vous tombent dans les bras au moment où l'on n'y pense plus. Je ne pouvais pas dire non devant une épître pareille : « Telle je vous ai fui, telle je vous reviens. Entre un traître et un assassin, j'ai recours au traître. » Coquine, tu me payeras cher toutes tes comédies et tes impertinences.

SCÈNE VI

LE COMTE, ADÈLE.

ADÈLE.

Monsieur le comte me permet-il de lui donner

un conseil ? On peut dire tout ce qu'on voudra de madame, que sa conduite pêche beaucoup et qu'elle n'a pas deux idées de suite, mais elle n'est pas grimacière. La voilà qui pleure en ce moment, de vraies larmes qui coulent pour de bon et dont monsieur le comte ne devrait pas rire. J'engage bien monsieur le comte, s'il veut en arriver à ses fins, à ne pas entrer là comme à la caserne. C'est comme j'ai l'honneur de le lui dire. Nous autres, femmes, nous aimons quelquefois les militaires, madame le prouve bien, mais faut-il encore qu'il y ait un sentiment sous leur uniforme.

LE COMTE, lui donnant de l'argent.

Est-ce que tu prendrais le parti de ta maîtresse contre moi ?

ADÈLE.

Pas plus le sien que le vôtre, monsieur le comte. Je dis ce qui est ; mais je ne m'intéresse pas à toutes vos folies malhonnêtes. Il n'y a qu'une personne ici qui ait mon estime et partant mon affection, c'est la mère de madame.

LE COMTE.

Tu sers bien les gens que tu aimes.

Il entre à droite.

SCÈNE VII

ADÈLE.

Qu'ils s'arrangent ! Je vais me coucher. Je n'aurai pas volé mon lit. (On entend chanter dans la rue.) Allons, c'est le tour des pochards maintenant. La débauche en haut ! L'ivrognerie en bas ! Je ne ferai pas de vieux os à Paris, moi, on voit de trop vilaines choses !

Elle sort.

TROISIÈME TABLEAU

Une rue sur les quais A droite, une maison dont le second étage est éclairé.

SCÈNE UNIQUE

MICHEL, ivre-mort.

Il chante.

Robin revint au village
Pour épouser ses amours.

Pour épouser ses amours
Robin revint au village,
Pour épouser ses amours.

Son amie était toujours
La plus belle et la plus sage.

Mais qui fut bien confondu
Le soir de leur mariage ?

Pauvre Robin !
Pauvre Robin !

La guenon avait perdu,
Avait perdu, avait perdu...

Il chancelle et va rouler contre la maison. La porte s'ouvre ;
le comte paraît, suivi d'Hélène ; ils passent par-dessus lui.

MICHEL, endormi.

Bonsoir, Hélène... Je t'adore ! Je t'adore !

ACTE CINQUIÈME

Un laboratoire.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, UN MÉDECIN.

Ils sont entrés par la porte de gauche, le médecin le premier.

LE BARON.

Eh bien?

LE MÉDECIN.

Votre homme est perdu et il n'a que ce qu'il mérite.

LE BARON.

Vous m'étonnez; une organisation comme la sienne détruite en si peu de temps; un corps de fer, des membres d'athlète.

LE MÉDECIN.

Oui, et il est archi-perdu. Vous l'avez entendu qui me criait : « Le coffre est bon, docteur, le coffre est bon. » Animal! si tu pouvais voir ton cerveau, tu n'en dirais pas autant que de ton coffre.

LE BARON.

Il est malheureusement vrai que la tête s'en va de jour en jour.

LE MÉDECIN, après avoir regardé autour de lui.

Où m'avez-vous amené, baron ?

LE BARON.

Chez un savant, un savant d'une espèce particulière ; quel effet vous a-t-il produit ?

LE MÉDECIN.

Il m'a fait l'effet d'un ivrogne. Et à quoi emploie-t-il tout ce charbon, votre savant, est-ce qu'il en mangerait par-dessus le marché ?

LE BARON.

Ne raillez pas, mon ami. Cet homme est très intéressant, je vous assure, si sa maladie ne l'est pas. Il a ou plutôt il avait une intelligence supérieure, une valeur hors ligne, et sans certaines circonstances qui l'ont jeté à corps perdu dans la boisson, son nom serait devenu célèbre comme ceux de Rumkorff et de Faraday. Il aurait illustré ce laboratoire où il mourra misérablement.

LE MÉDECIN.

Je vous crois. C'est sa mère sans doute, qui est là auprès de lui.

LE BARON.

Non, c'est sa belle-mère. Une créature...

LE MÉDECIN, l'interrompant.

Évangélique!... Et la femme de ce garçon? On ne parle pas de sa femme, voilà l'explication que je cherchais.

LE BARON.

Je la connais, cette femme, mon cher docteur, qui mérite, elle aussi, indulgence et pitié. Ses fautes ne lui ont pas porté bonheur. L'homme qu'elle aimait passionnément n'était pas digne d'elle. Ils sont séparés aujourd'hui, et j'ai des raisons de croire que pour se rapprocher de sa mère, elle accourrait soigner son mari.

LE MÉDECIN.

Je l'engage alors à ne pas perdre de temps. — Et vous, baron, parlez-moi un peu de vous; vous ne me demandez pas une consultation en passant. La tête?

LE BARON.

La tête se porte parfaitement.

LE MÉDECIN.

L'estomac?

LE BARON.

L'estomac fonctionne régulièrement.

LE MÉDECIN.

Les jambes?

LE BARON.

Les jambes font leur service admirablement.

LE MÉDECIN.

Allez au diable.

LE BARON.

Je suis un sage, mon ami, et les sages vivent cent ans.

Le médecin sort par la droite, reconduit par le baron; M^{me} de la Roseraie entre par la gauche.

SCÈNE II

LE BARON, MADAME DE LA ROSERAIE.

MADAME DE LA ROSERAIE.

Comment le docteur l'a-t-il trouvé?

LE BARON.

Pas bien; pas bien du tout. Du calme, pauvre femme, du calme. Vous connaissez mes sympathies profondes pour M. Pauper et je suis très affecté de sa situation; mais la vôtre aussi est bien intéressante. Toutes les personnes qui vous aiment se désolent de vous savoir ici, seule, affligée, souffrante, pauvre malade qui avez charge d'un malade.

MADAME DE LA ROSERAIE.

Je n'ai pas le temps de penser à moi.

Un temps.

LE BARON.

Vous avez reçu des lettres de votre fille?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Non.

LE BARON.

Comment, non? Je suis certain cependant qu'elle vous a écrit plusieurs fois. Quelqu'un aurait-il détourné ces lettres?

MADAME DE LA ROSERAYE.

Ne cherchez pas, je les ai reçues. Ma fille s'est trompée, si elle a cru que ma tendresse pour elle était inépuisable et qu'elle pourrait laver le passé avec quelques larmes. Son repentir ne me touche pas. Elle souffre, c'est justice. Je suis insensible à ses douleurs. Il est inutile qu'elle m'écrive, il est inutile qu'on me parle d'elle, je ne la reverrai jamais.

LE BARON.

Je blâmerais tout à fait une résolution de ce genre qui ne serait ni généreuse ni sage : voudriez-vous laisser votre enfant exposée à des épreuves pires que des tentations? Votre devoir, au contraire, est de la protéger davantage, en regrettant de ne l'avoir pas connue plus tôt.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Je savais que ma fille avait la tête vive, des idées singulières, une exaltation malheureuse; mais qu'elle fût sans principes et sans moralité, cela je ne le savais pas, et pour m'accuser d'imprévoyance,

vous ignorez ce qu'est le supplice d'une mère qui n'a pas gardé l'honneur de son enfant. Égarée ou séduite, coupable dans les deux cas, si Hélène s'était jetée à mon cou, j'aurais pris ma part de sa faute et nous l'aurions expiée ensemble. Mais il ne s'agit même plus de sa faute. Est-ce possible? Je n'ai rencontré qu'un être, un seul, qui fût bon, dévoué, respectueux; son affection m'était douce, son mérite m'était cher; je suivais chaque jour le progrès de ses travaux et le développement de son esprit. Parti de rien, il allait arriver à tout. Cette existence a été détruite; cette intelligence a été foudroyée; cet être est à deux doigts de la folie ou de la mort. Et c'est ma fille... je n'ai plus de fille... il est là, mon enfant, il est là.

LE BARON.

Oui, vous dites juste, votre enfant véritable, c'est bien lui et il était digne de toutes vos tendresses; mais elle, elle a droit à toutes vos indulgences. Son repentir est sincère, sa douleur est profonde. Prenez garde, Hélène ressemble beaucoup à son père, elle pourrait finir comme lui.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Allez, allez, frappez-moi, meurtrissez-moi. Ce n'est pas assez du spectacle que j'ai sous les yeux, rappelez-moi le plus cruel des souvenirs. Vous me déchirez le cœur, vous ne l'attendrirez pas. Que me demandez-vous? De pardonner à une libertine

qui trahira encore ma confiance et mon affection. Je ne le veux pas. Elle est libre, libre, entendez-vous, maîtresse de ses actions, maîtresse de ses jours. Je l'ai pleurée vivante plus que je ne la pleurerai morte. (Hélène paraît à ce moment à la porte de droite; M^{me} de la Roseraie l'apercevant et courant à elle, les bras ouverts.) Ma fille ! Mon enfant !

Larmes.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Oui, oui, j'oublierai tout, je ne t'en veux plus, je t'aime comme autrefois, mais ne reste pas ici davantage, va-t'en, va-t'en.

HÉLÈNE.

Ne me renvoyez pas, ma mère. Vous m'avez rendu votre cœur, laissez-moi regagner celui de mon mari.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Il est trop tard.

HÉLÈNE.

Non, il n'est pas trop tard pour m'exposer à sa colère, pour m'humilier à ses pieds.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Il ne s'agit pas de toi, mon enfant, je ne pense qu'à lui. Ta présence le tuerait.

HÉLÈNE.

Elle peut le sauver aussi.

MADAME DE LA ROSERAYE.

Va-t'en, va-t'en, c'est moi qui irai te voir, demain, aujourd'hui, tous les jours, mais je ne veux pas que tu restes ici une minute de plus.

HÉLÈNE.

Où est-il ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, il va au baron qu'il ne reconnaît pas.

Vous êtes encore ici, docteur, le coffre est bon ! (Allant à M^{me} de la Roseraye.) Eh bien ! le voilà debout, sur ses jambes, ce méchant garçon, qu'on soigne si bien et qu'on gronde si fort ; je ne boirai plus, je te le promets. (M^{me} de la Roseraye le maintient dans ses bras jusqu'à ce qu'il ait aperçu Héléne.) Quelle est cette personne ?

MADAME DE LA ROSERAYE, obéissant au désir d'Héléne.

Ma fille.

MICHEL.

Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle? Elle vient pour assister à ma gloire! (Il va à Hélène.) Bonjour, mon enfant, avez-vous fait un bon voyage?

Il s'éloigne.

HÉLÈNE, allant vivement au baron.

Est-ce l'ivresse ou la mort?

LE BARON.

C'est la mort.

HÉLÈNE.

Les médecins l'ont-ils condamné?

LE BARON.

A moins d'un miracle.

HÉLÈNE.

Emmenez ma mère.

LE BARON, à M^{me} de la Roscraye.

Venez.

SCÈNE V

MICHEL, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Regardez-moi, fixement, tenez vos yeux sur les miens et cherchez au fond de votre mémoire l'évé-

nement le plus grave de votre vie. Qui êtes-vous ? Qui suis-je ? La douleur et les larmes m'ont-elles défigurée à ce point que vous ne reconnaissiez pas une femme dont vous avez adoré la beauté ?

MICHEL.

Oh ! je vous comprends bien. Je ne suis pas encore une bête. Si vous êtes pour vivre avec nous, mon enfant, il faudra parler moins haut. Notre maison est une maison silencieuse. Cette dame que vous venez de voir, c'est ma mère. Vous lui conterez vos amours, ça la distraira ; moi, j'ai la tête à autre chose. (Il quitte Hélène et continue.) Je ferai cette affaire-là tout seul. Il y a des millions à gagner, à moi les millions. Je trouverai bien un ami qui m'avancera quelques pièces de cent sous. Pas d'associé. Je n'en veux plus d'associé. J'ai été assez exploité, grugé, volé. De la Roseraye peut se tenir tranquille, il n'aura pas ma rose.

HÉLÈNE.

Êtes-vous marié ?

MICHEL.

Marié... oui... plusieurs fois.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas une femme, une femme tendrement aimée, une femme déloyale, qui a été la cause de tous vos chagrins, et dont le retour vous apporterait la guérison ?

MICHEL.

Je ne les ai jamais aimées, les femmes. Le peu d'argent que je gagne à la sueur de mon front passe chez le marchand de vin. J'ai essayé de ne plus boire, c'est ce qui m'a rendu malade. Donnez-moi à boire. Non?... Non?... Je ne vais pas bien depuis quelques jours; c'est le travail, la boisson n'y est pour rien; c'est le travail. Cent trente et une nuits de suite, rien que ça, en tête-à-tête avec une énigme, il y a bien de quoi détraquer la cervelle d'un individu. Je barbote par moments, mais ça ne m'empêche pas de parler raisonnablement et de reconnaître les amis. Je t'ai bien reconnue tout de suite. Tu demeures toujours dans le quartier... hé!... J'irais chez toi les yeux fermés... rue de l'École-de-Médecine, 19, au cinquième, la porte à droite..., ton nom est sur la porte, madame Rosalie... Faut pas pleurer pour ça, tu es une bonne fille! — Donne-moi à boire. (Avec colère.) Je te dis de me donner à boire.

HÉLÈNE.

Je ne le veux pas. (Elle se jette à ses pieds.) Tais-toi, par pitié, tais-toi. Ne prononce plus ce mot affreux. Maîtrise ce besoin terrible qui t'a déjà fait tant de mal. Ménage les forces qui te restent et mes soins de tous les instants te rendront à la santé, à tes travaux, à ton génie. Distingue la voix qui te parle. Retrouve dans les plis de ta pensée et de ton cœur le portrait de la créature qui est là, à tes genoux.

Souviens-toi de ton amour pour elle..., mais rappelle-toi donc. Rappelle-toi cette nuit épouvantable, où un homme égaré par la vengeance, le couteau à la main...

MICHEL, tombant dans son fauteuil, suffoquant.

Assez, assez, assez!

HÉLÈNE.

Cette jeune femme, vêtue d'une robe blanche qu'elle était indigne de porter, reconnais-la. C'est moi, moi, Hélène, la douleur et le repentir m'ont purifiée; reconnais-moi pour me pardonner.

MICHEL.

Pourquoi me faites-vous peur?... Je ne les ai jamais vus, ces gens-là! Est-ce que je peux vous défendre.... Je suis trop faible pour vous défendre.

HÉLÈNE.

Il a tout oublié!

MICHEL.

Laissez-moi... Qu'on ne me parle plus... Vous me cassez la tête... Ah! ma pauvre tête... elle s'embrouille... Je m'en vas... Au secours..., à boire..., là... là... aidez-moi donc. (Il balbutie et regarde Hélène qui, tout en le suivant des yeux, s'est dirigée vers la porte de gauche pour chercher du secours. — Courant sur elle.) Tu m'emportes mes diamants!... Mes diamants! Où sont mes diamants?

Il pousse un cri, et se précipitant sur ses appareils, il démasque

sa découverte. — Illumination du laboratoire par les diamants ; il saisit un bloc cristallisé qui lui échappe des mains et se brise en éclats. Il tombe et meurt, la tête entourée de diamants. — Hélène a appelé. — M^{me} de la Roseraie, accourue la première, se jette sur le corps.

LE BARON, très ému de ce spectacle.

Le monde vient de perdre un grand homme et
la science un grand secret.

FIN

LA NAVETTE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
du GYMNASE, le 15 novembre 1878.

PERSONNAGES

ARTHUR.....	MM. ACHARD.
ALFRED.....	MALARD.
ARMAND.....	CORBIN.
ANTONIA.....	M ^{lles} DINELLI.
ADÈLE.....	LEBON.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

LA NAVETTE

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte à deux battants; deux autres portes, à un seul battant, l'une à gauche, au premier plan, l'autre, à droite, au second plan. A droite, au premier plan, en scène; un canapé. En scène également, à gauche, même plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIA, ALFRED.

Ils sont assis à une table de jeu qui occupe le milieu de la scène.

ANTONIA.

Quarante de bésigue. Vous entendez. Je marque quarante de bésigue. Prenez une carte. Prenez donc une carte. Jouez, n'est-ce pas, ou allez-vous-en.

ALFRED, jetant ses cartes.

Vous avez raison, Antonia, je m'en vais. (Il se lève et va prendre sa canne et son chapeau; revenant près d'Antonia qui s'est levée à son tour.) Antonia?

ANTONIA, passant devant lui et se dirigeant vers la porte de gauche.

Au revoir, mon ami.

ALFRED.

Où allez-vous ?

ANTONIA.

Vous le voyez, je passe dans ma chambre à coucher.

ALFRED.

Attendez, que diable, je vais partir.

ANTONIA, s'arrêtant.

Partez.

ALFRED, après un mouvement de mauvaise humeur, il dépose sa canne et son chapeau sur la table de jeu et se rapproche d'Antonia.

Je ne vous comprends pas, ma chère Antonia. J'arrive, vous me faites une scène; la scène m'impatiente, vous me mettez au bésigue; le bésigue m'ennuie, vous me renvoyez.

ANTONIA.

C'est votre faute. Pourquoi êtes-vous venu si tard, quand je ne vous attendais plus ?

ALFRED.

Il me semble, ma chère Antonia, que j'ai bien le droit de venir ici à l'heure qui me plaît.

ANTONIA.

Le droit ! Le droit ! Vous ne parlez jamais que de votre droit ! Je ne me suis pas engagée avec vous à ne voir personne et à n'aller nulle part.

ALFRED.

Voyez comme vous êtes. Vous me priez de passer chez votre couturière, je suis bon enfant, j'y passe, je vous rapporte sa facture acquittée ; à peine m'avez-vous remercié du bout des lèvres.

ANTONIA.

Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins.

ALFRED.

Remarquez que cette galanterie de ma part a été toute volontaire ; je n'y étais pas tenu par nos petits arrangements.

ANTONIA.

Nos petits arrangements ! Vous m'en parlez assez, de nos petits arrangements, pour que je ne les oublie pas ! Je me révolte à la fin. Monsieur se lève tard ! Monsieur déjeune avec ses amis ! Il va à la Bourse, à son Cercle, à l'Hôtel des Ventes, il va partout, monsieur, pendant que moi, sa maîtresse, je suis là, à faire des patiences en l'attendant. Vous êtes-vous occupé au moins de mon affaire ?

ALFRED.

Quelle affaire ?

ANTONIA.

Ne deviez-vous pas consulter une Compagnie d'assurances... pour ce méchant viager que vous me promettez depuis si longtemps?

ALFRED.

J'ai été chez votre couturière.

ANTONIA.

Ce n'est pas assez. Il fallait aller aussi aux Assurances. Partez-vous ?

ALFRED.

Je partirai quand je le voudrai.

ANTONIA.

Restez alors.

Elle le quitte et entre à gauche.

SCÈNE II

ALFRED.

J'ai fait une bêtise !... J'ai fait une grande bêtise !... Autrefois mes relations avec Antonia étaient charmantes... Antonia avait un protecteur qui nous gênait bien un peu, mais cependant c'étaient des relations charmantes... J'ai voulu être le protecteur à mon tour... Pourquoi?... Eh ! pourquoi ? Il y avait là une question de dignité qui se

comprend. On se fatigue à la longue de ces ménages à trois, qui exigeraient de la part de la femme des précautions infinies, une délicatesse excessive... qu'elle n'a pas toujours. Ensuite, je désirais, par amitié pour Antonia, lui créer une situation exceptionnelle... entre la bonne et la mauvaise société... plus près de la bonne, autant que possible. Ainsi, Antonia et sa mère ne se voyaient plus depuis longtemps, ma première pensée a été de les réconcilier. Antonia et sa mère ne peuvent pas rester cinq minutes ensemble sans se prendre aux cheveux, mais c'est une compagnie pour cette enfant. Je rends justice à Antonia. Elle apprécie sérieusement le côté honorable de ma conduite avec elle; mais les sacrifices pécuniaires que je m'impose ne lui suffisent pas. Elle est exigeante. Un jour ceci, un autre jour cela. Elle ne m'exploite pas, non, la pauvre enfant est incapable de m'exploiter. Elle me... elle me carotte, voilà le mot, elle me carotte. Eh bien! je n'aime pas ça, c'est embêtant. Je sais bien qu'elle a raison après tout. Elle avait une position qu'elle a abandonnée pour moi. Elle est jeune, jolie, fidèle; oh! fidèle, elle l'est bien certainement. Elle me disait encore hier, en me rappelant le temps où je n'étais pas seul: Pour rien au monde, pour rien au monde, je ne recommencerais une existence pareille.

Antonia rentre; Arthur paraît derrière elle, en lui tenant la taille; elle referme la porte sur lui.

SCÈNE III

ALFRED, ANTONIA.

ANTONIA.

Comment! Je vous quitte, vous voyez que j'ai assez de vous aujourd'hui et je vous retrouve!

ALFRED.

Vous ne pensiez pas que je partirais sans vous dire adieu. Expliquez-moi, Antonia, cette persistance que vous mettez à me renvoyer et dont je ne suis pas dupe. Vous allez sortir?

ANTONIA.

Je ne sors pas.

ALFRED.

Vous attendez quelqu'un alors?

ANTONIA.

Je n'attends personne. Il ne vous manque plus que de me soupçonner et de me faire une scène de jalousie. Prenez votre chapeau, mon ami, donnez-moi la main et allez-vous-en, nous nous dirions encore des choses désagréables, c'est inutile.

ALFRED, obéissant machinalement.

Quand vous verrai-je?

ANTONIA.

Quand vous voudrez. (Il gagne la porte du fond; Antonia

remonte avec lui; il hésite encore un instant et sort.) Enfin !
Le voilà parti ! (Descendant la scène.) J'ai été folle de
ce garçon-là et maintenant je ne peux plus le voir
en face. Comme les hommes changent ! (Allant à la
porte de gauche et l'ouvrant.) Arthur ! Arthur !

SCÈNE IV

ANTONIA, ARTHUR.

ARTHUR, à part, après plusieurs signes de fatigue et de mécon-
tentement.

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA.

Sois gentil, mon Arthur, range cette table, serre
ces cartes, que je ne les voie plus ! Allons !

ARTHUR, obéissant machinalement, à part.

Je fais le ménage... le ménage de l'autre.

Il ferme la table de jeu et la remet à sa place, près de la
porte du fond, à droite.

ANTONIA.

Viens près de moi maintenant. A quoi penses-tu
là ?

ARTHUR.

Je pense à nous... à nous trois.

ANTONIA.

Le sujet n'est pas plaisant, mon ami.

ARTHUR.

Je trouve aussi qu'il n'est pas plaisant: Si c'est ce que tu appelles passer la journée ensemble, moi là, toi ici... avec l'autre.

ANTONIA.

L'autre! l'autre! Plains-toi, je te le conseille.

ARTHUR.

Qu'est-ce que tu veux dire?

ANTONIA.

Rien. Je me comprends. Approchez, vilaine bête, vous ne méritez pas toute la peine qu'on prend pour vous. Quelle figure faites-vous à votre amie? Une risette... tout de suite... mieux que cela... à la bonne heure.

ARTHUR.

Tu m'aimes, Antonia?

ANTONIA.

Oui, je t'aime. Si je ne t'aimais pas, pourquoi te garderais-je? Ce n'est pas pour ce que tu me donnes, n'est-ce pas?

ARTHUR.

J'attendais ce reproche.

ANTONIA.

Je ne te fais pas de reproche, mon ami, tu n'as pas le sou, ce n'est pas ta faute.

ARTHUR.

Je n'ai pas le sou.

ANTONIA.

On sait bien que les jeunes gens ne roulent pas sur l'or ; mais j'en ai vu bien peu d'aussi panés que toi.

ARTHUR.

Pané ! Je suis pané ! (A part.) Cette situation ne peut pas durer plus longtemps. Antonia ?

ANTONIA.

Mon ami ?

ARTHUR.

Qui sait, Antonia, je pourrais me réveiller demain avec de la fortune.

ANTONIA.

Je ne dis pas non. Il faut si peu de chose aujourd'hui pour faire fortune, un coup de chien sur le Mobilier espagnol.

ARTHUR.

Une succession suffirait.

ANTONIA.

Oh ! les successions, on les attend toujours bien longtemps.

ARTHUR.

Elles viennent cependant... tard, beaucoup trop tard..., mais elles viennent. Que penserais-tu d'un

succession qui m'arriverait subitement, et où il y aurait pour deux personnes ? Que ferions-nous ?

ANTONIA.

Ça dépendrait de toi.

ARTHUR.

De moi seulement ?

ANTONIA.

Qu'est-ce que tu me demandes ? Qu'est-ce que tu veux savoir ? Oui, enfant, oui, si tu pouvais me donner tout ce qu'il me faut, je te sacrifierais bien vite ma position.

ARTHUR.

Est-ce bien vrai ? Me sacrifierais-tu ta position ?

ANTONIA.

A la minute.

ARTHUR.

Ça se dit.

ANTONIA.

Ça se fait aussi. Je ne rogne pas, moi, Arthur, mais je ne suis pas toujours à la noce. Je voudrais bien vivre librement, à ton bras, toutes voiles dehors, sans cette tyrannie perpétuelle de l'autre, comme tu dis, qui est dans son droit après tout, et que je ne peux pas m'empêcher de plaindre ni d'estimer. Cent fois, mon ami, j'ai été au moment de le renvoyer. Je ne le fais pas, c'est pour toi, uniquement pour toi. Je me dis : Arthur n'est pas

riche, mais il a besoin d'un peu de richesse autour de lui ; il aime mon luxe, il profite de mon confortable. Tu ne me comprends peut-être pas, Arthur, il n'y a que les femmes pour avoir de ces délicatesses-là.

ARTHUR, à part.

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA.

Nous parlons là, mon ami, pour ne rien dire.

ARTHUR.

Je m'aperçois, Antonia, que tu n'es pas heureuse, tu ne peux pas être heureuse, et de mon côté, crois-le bien, je souffre beaucoup aussi.

ANTONIA.

Bah !

ARTHUR.

Il faut que je ferme les yeux sur bien des choses...

ANTONIA.

Lesquelles ?

ARTHUR.

Comment, lesquelles ? Mais, Antonia, quand on aime une femme, il n'est pas très agréable... ça d'abord n'est pas très agréable. Je ne me réjouis pas non plus de me tenir là dans cette chambre...

ANTONIA.

Qu'est-ce que c'est que deux ou trois heures que tu emploierais peut-être beaucoup plus mal ?

ARTHUR.

Il ne s'agit pas du temps ; il s'agit de ma dignité, si tu veux le savoir.

ANTONIA.

Ta dignité, mon ami, est-ce qu'elle te préoccupe beaucoup ?

ARTHUR.

Prenez garde, Antonia, prenez garde. Il y a comme un parti pris de votre part de traiter ma dignité fort légèrement. Vous m'aimez, oui, vous me le dites et je vous erois, mais vous ne me considérez pas assez.

ANTONIA.

Gros bébête !

ARTHUR.

Non, vous ne me considérez pas assez. Celui que vous considérez, ce n'est pas moi, c'est l'autre.

ANTONIA.

Eh bien, mon ami, il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

ARTHUR, brusquement.

Adieu, Antonia.

ANTONIA, surprise.

Adieu ?

ARTHUR.

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA.

Pourquoi?

ARTHUR.

D'abord elle te révolte.

ANTONIA.

Je n'ai pas dit cela.

ARTHUR.

Ensuite elle m'humilie.

ANTONIA.

C'est bien tard.

ARTHUR.

Il faut maintenant que je sois seul ou que je ne sois plus.

ANTONIA.

Est-ce un sacrifice que tu me demandes ?

ARTHUR.

Oui et non. Adieu, Antonia.

ANTONIA.

C'est bien. Comme tu voudras. Adieu, mon ami.

ARTHUR.

Adieu, Antonia. Il faut que je sois seul ou que je ne sois plus.

Il sort vivement.

SCÈNE V

ANTONIA, puis ADÈLE.

ANTONIA.

Il part ! Il me quitte ! Sans préparations, sans motifs, sans regrets ! Quand j'étais si heureuse avec lui et que je ne l'ai jamais plus aimé ! A quel propos ? Cette situation ne date pas d'hier, nous en avons ri ensemble plus d'une fois. Il avait quelque chose, bien certainement, qu'il ne m'a pas dit. Ah ! Arthur ! Arthur ! On ne se conduit pas ainsi avec une femme. Si elle fait mal, on la reprend ; si elle recommence, on la frappe ; mais on ne l'abandonne pas. Un garçon si bien, si aimable, plein d'esprit, plein d'esprit ! Je ne m'ennuyais pas une minute avec ce monstre-là !

ADÈLE, entrant par la porte de droite.

Voici deux lettres pour madame ; une que j'ai peut-être en tort de prendre, et l'autre qu'un commissionnaire vient d'apporter.

ANTONIA.

Mets ces lettres dans ta poche, je les lirai la semaine prochaine.

ADÈLE.

Le commissionnaire est là, madame ; il attend une réponse. Il m'a dit : De la part de M. Delaunay.

ANTONIA, surprise.

D'Arthur ! (Elle prend la lettre, l'ouvre et lit.) « Chère Antonia, mon oncle est mort, je ne veux pas tarder plus longtemps à t'apprendre cette heureuse nouvelle. Sa succession, dont il ne faut pas l'exagérer l'importance, me permet cependant de devenir sérieux avec une femme. Si tu m'aimes comme je t'aime, il sera bien facile de nous entendre. Ce que l'autre faisait, je le ferai, ni plus ni moins. J'attends. » Cher Arthur ! Adèle, dis au commissionnaire qu'il embrasse ce monsieur pour moi ! Qu'il vienne ! Qu'il vienne immédiatement !

ADÈLE.

Bien, madame. (A part.) Je vais toujours mettre la lettre du petit sur cette table, madame l'ouvrira en la voyant.

Elle sort.

ANTONIA.

Quelle surprise ! Je disais bien aussi qu'il avait quelque chose. Il était sérieux et embarrassé. Embarrassé, pourquoi ? Qu'est-ce qui l'empêchait de parler plutôt que d'écrire ? On ne blesse jamais une femme en lui proposant... Elle est bête, sa lettre, mais je lui pardonne. Il ne sait pas. Il n'a pas l'habitude. (Allant à la table de gauche.) Vite ! vite ! Le congé maintenant ! Je veux qu'Arthur, quand il va venir, me trouve déjà dégagée. Un congé de la bonne encre ! Pas de phrases ! Quelques épithètes seulement, il comprendra. (Écrivant.) « Imbécile ! Butor ! Dépensier pour lui et avare pour les autres !

Moraliste de carton ! Cornard ! » (S'arrêtant.) Faut-il le mettre ? Tant pis, je le mets : « Cornard ! » C'est assez. Il ne mérite pas que je lui en écrive davantage. L'enveloppe maintenant. (Apercevant la lettre laissée par Adèle.) Une lettre, je la lirai tout à l'heure. (Écrivant l'adresse.) « M. Alfred Letourneur. Personnelle et urgente. » C'est fait. (Prenant la lettre laissée par Adèle.) Qu'est-ce qu'elle dit, celle-là ? Tiens, des vers !

Le mari qui surveille
Et l'amant qui se plaint ;
Le galant de la veille,
Celui du lendemain,

Dans leur mensonge infâme,
Ne trouvent qu'un seul mot
À crier à la femme :
Sois fidèle, il le faut.

Mais rien ne vaut sur terre
Fantaisie éphémère
Et caprice d'un jour.

Entends la voix, ma belle,
Qui te dit : sois fidèle,
Sois fidèle à l'amour.

Ils sont jolis, ces vers, très jolis ! Ils se comprennent ! L'auteur s'appelle ? Armand fé... fé... Félix ; non, pas Félix... Armand fecit... Fecit, c'est son nom de famille.

ADÈLE, rentrant.

M. Arthur, madame.

ANTONIA.

Qu'il entre ! (Prenant la lettre qu'elle a écrite.) Adèle, porte cette lettre et qu'on ne nous dérange plus.

SCÈNE VI

ANTONIA, ARTHUR.

ANTONIA.

Cher Arthur !

ARTHUR.

Chère Antonia !

ANTONIA.

Comme tu me tiens !

ARTHUR.

Comme tu me mènes ! Ma proposition te satisfait ?

ANTONIA.

Elle m'enchante.

ARTHUR.

Que tu es bonne de l'accepter !

ANTONIA.

Que tu es généreux de me l'offrir !

ARTHUR.

Ne me remercie pas, Antonia. Aimons-nous, avec dignité, avec loyauté, avec sérénité, je ne regretterai pas mon argent.

ANTONIA.

Ton argent, mon ami, celui de ton oncle. Si tu veux, notre première sortie sera pour ton oncle. Nous allons aller au cimetière, à pied, bras dessus bras dessous, comme deux nouveaux mariés, et nous déposerons sur sa tombe une couronne, avec cette inscription... (S'interrompant.) Comment s'appelait-il, ton oncle?

ARTHUR.

Robinet.

ANTONIA.

Avec cette inscription : à Robinet, son neveu et sa nièce ! Nous mettrons : et sa nièce, je t'en prie.

ARTHUR.

Soit ! Nous mettrons : et sa nièce. Ainsi, Antonia, tu ne regrettes pas ce que tu perds ?

ANTONIA.

Je ne vois que ce que je retrouve.

ARTHUR.

Ton parti est pris ?

ANTONIA.

Mieux que cela. La chose est faite.

ARTHUR.

Je suis ici chez moi ?

ANTONIA.

Oui, mon ami, tu es ici chez toi.

ARTHUR, il lui prend la main et la conduit au canapé.

Antonia, viens un peu, assieds-toi et causons. Causons comme deux amis, unis par leur affection avant tout, et sans que celui qui reçoit, bon Dieu, soit l'esclave de celui qui donne. Cependant tu dois comprendre, ma chère Antonia, qu'en me créant des engagements assez onéreux, j'ai entendu aussi me créer quelques droits.

ANTONIA, en appuyant sur le mot.

Naturellement!

ARTHUR.

Pourquoi me regardes-tu?

ANTONIA.

Est-ce que je ne peux plus te regarder maintenant?

ARTHUR.

Si je te parle des sacrifices pécuniaires auxquels je me suis décidé, ce n'est pas que je les regrette.

ANTONIA.

Il serait bien tôt, mon ami.

ARTHUR.

Ne m'interromps pas. Je compte seulement qu'ils me réussiront mieux qu'à ce pauvre garçon auquel

je me substitue. Tu te conduisais avec lui... indignement, il n'y a pas d'autre mot. J'ai trouvé ça très drôle, je le reconnais, mais aujourd'hui où je prends sa place, si un autre devait prendre la mienne, ah! je ne trouverais plus ça drôle du tout.

ANTONIA.

Lève-toi. Tourne un peu. Tourne donc. Qu'est-ce que c'est que cette toilette?

ARTHUR.

Elle est bien, n'est-ce pas? Distinguée et sérieuse. Elle m'avantage?

ANTONIA.

Elle t'engraisse. Tu n'es pas aussi gros que ça d'habitude.

ARTHUR.

M'écoutes-tu?

ANTONIA.

Je t'écoute.

ARTHUR, après s'être rassis.

Dans notre nouvelle existence... je tiens à établir une démarcation complète entre celle qui commence et celle qui finit... dans notre nouvelle existence...

ANTONIA.

Approche. Baisse la tête. Un cheveu blanc!

Elle l'arrache.

ARTHUR.

Dans notre nouvelle existence...

ANTONIA.

Déjà des cheveux blancs, comme tu dégringoles !

ARTHUR.

Dans notre nouvelle existence...

ANTONIA.

Sais-tu que cette succession ne vient pas mal, si il te pousse déjà des cheveux blancs.

ARTHUR, impatienté, se croisant les bras,

Antonia !

ANTONIA.

Je t'écoute, mon ami, je t'écoute.

ARTHUR.

Dans notre nouvelle existence, je serai très difficile, je t'en préviens, pour tes relations, pour tes plaisirs, et même pour tes lectures. Ainsi, quand *l'Assommoir* a paru, je te l'ai apporté, je ne te le permettrai pas aujourd'hui. Nous n'irons plus aux Variétés voir Judic quatre et cinq fois dans la même pièce. Non. Quand je te conduirai quelque part, je te conduirai aux Français ou à l'Opéra-Comique.

ANTONIA.

Ça me va, ça me va très bien. Mais toi, mon ami,

seras-tu assez fort pour t'intéresser à des choses supérieures?

ARTHUR.

Qu'est-ce que tu dis?

ANTONIA.

Je dis : seras-tu assez fort? Tu es gai, tu aimes à rire, tu comprends très bien une pièce du Palais-Royal, mais les choses supérieures!

ARTHUR.

Je continue, n'est-ce pas?

ANTONIA.

Continue. Il me semble que tu ne seras pas assez fort.

ARTHUR.

Je désire que tu me remettes une liste de toutes tes amies où se trouvera inscrit leur nom d'abord, leur domicile..., leur profession, quand elles en auront une. Sans profession, je comprendrai ce que ça veut dire. Tes amies, Antonia, celles que je connais, sont de jolies filles certainement, mais un peu toc.

ANTONIA.

Que veux-tu? Je ne peux pourtant pas frayer avec des marquises. Présente-moi dans ta famille alors!

ARTHUR.

N'exagérons rien. Je suis bien sûr qu'en vivant

tranquillement, tu pourras trouver quelques bonnes relations; voir des femmes convenables..., des femmes séparées de leurs maris, par exemple... Il y en a.

ANTONIA.

Oui, il y en a quelques-unes.

ARTHUR.

Il y en a beaucoup... beaucoup. (Avec componction.)
Je vais toucher maintenant un point plus délicat que les autres... Et ta mère?

ANTONIA.

Eh bien! quoi? Ma mère!

ARTHUR.

Vous ne vous voyez toujours pas?

ANTONIA.

Non, mon ami, non, ça nous arrange mieux l'une et l'autre.

ARTHUR.

Je te prie, Antonia, pas plus tard que demain, de faire une visite à la vieille M^{me} Crochard et de te réconcilier avec elle. Il n'y a pas de meilleure société pour une femme que celle de sa mère.

ANTONIA, bâillant.

Est-ce tout?

ARTHUR.

Oui, c'est tout, pour le moment du moins. Quand

il me viendra d'autres choses, je te les dirai. (Elle va pour se lever, il la retient.) Est-ce que je me suis bien fait comprendre, Antonia? En deux mots, qu'est-ce que j'ai voulu? J'ai voulu d'abord donner à notre liaison un caractère honorable qui lui avait manqué jusqu'ici. J'ai voulu ensuite apporter dans ton existence quelques notions d'ordre, de délicatesse et de moralité.

ANTONIA, se levant.

Ah! il est raseur! C'est un raseur! (Allant s'asseoir près de la table.) Dites-moi, mon ami, vous m'aviez parlé quelquefois de vos parents, mais jamais de cet oncle à héritage; voilà longtemps que vous l'avez perdu?

ARTHUR, embarrassé.

Longtemps, non. Depuis cinq, six mois.

ANTONIA.

Ah! depuis cinq, six mois. Je me souviens en effet d'un deuil que vous avez porté bien légèrement. C'était le sien?

ARTHUR.

C'était le sien.

ANTONIA.

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité alors?

ARTHUR.

Veux-tu que je la dise aujourd'hui? Je prévoyais

bien ce qui arrive et que nous nous mettrions ensemble, mais je n'étais pas encore décidé. J'avais peur de m'emballer, là.

ANTONIA, à part.

Emballer !

ARTHUR.

Je suis sincère, tu vois.

ANTONIA.

Très sincère ! Emballer ! Qu'est-ce qu'il vous a laissé, votre oncle ?

ARTHUR, embarrassé.

Qu'est-ce qu'il m'a laissé, mon oncle ?

ANTONIA.

Oui, votre oncle... Robinet, qu'est-ce qu'il vous a laissé ?

ARTHUR.

Eh ! eh ! Cent cinquante mille francs.

ANTONIA.

Mettons deux cent mille, n'est-ce pas ?

ARTHUR.

Oui, ça se montera peut-être à deux cent mille francs.

ANTONIA.

Deux cent mille francs ! C'est gentil ! C'est une somme !

ARTHUR.

C'est une somme. C'est une somme, si on l'économise, autrement on en verrait bientôt la fin.

ANTONIA.

Sonnez Adèle, qu'elle m'apporte mes effets.

ARTHUR.

Vous sortez ?

ANTONIA.

Nous sortons. Nous allons là-bas. C'est bien le moins que vous dépensiez quelques centaines de francs de fleurs et de couronnes pour un homme qui vous a laissé une fortune.

Elle se lève.

ARTHUR.

Quelques centaines de francs, comme elle va !

ANTONIA.

En revenant du cimetière, nous passerons chez ma modiste ; j'ai un petit compte à régler.

ARTHUR.

Ah ! non, Antonia, non, pas de compte.

ANTONIA.

Est-ce que je vous demande quelque chose ? Tranquillisez-vous, mon ami, vous ne vous emballerez pas avec moi. Je ne suis pas une femme dépensière ni exigeante, je vous l'ai montré assez longtemps.

ARTHUR, allant à elle.

Antonia, ce compte de ta modiste, est-il considérable ?

ANTONIA.

Considérable !

Il s'éloigne.

ARTHUR, revenant.

Voyons, as-tu quelque fantaisie, un caprice qui ne serait pas positivement ruineux ?

ANTONIA.

Je ne désire rien.

ARTHUR.

Rien ?

ANTONIA.

Rien. Plus tard, nous verrons, quand vous aurez fait des économies.

ARTHUR, s'éloignant.

Soit ! Plus tard ! Attendons !

ANTONIA, allant à lui.

Tu connais ça, toi, les Compagnies d'assurances ? Réponds. Les connais-tu, oui ou non ?

ARTHUR.

Je les connais comme tout le monde.

ANTONIA.

Il paraît que ces Compagnies-là, pour très peu de chose, elles vous constituent un viager.

ARTHUR.

Ah ! non, Antonia, non, pas de viager.

ANTONIA.

N'en parlons plus. J'y tiens et je n'y tiens pas. Je vis au jour le jour. Cependant ce serait une tranquillité pour vous, si vous veniez à mourir. Je vous ai déjà prié de sonner Adèle.

ARTHUR, après avoir sonné.

Un mot à propos d'Adèle. Qu'elle quitte ces habitudes de familiarité qu'elle a prises avec moi. Elle m'appelle M. Arthur et quelquefois Arthur tout court. Qu'elle dise monsieur, je suis le monsieur maintenant, qu'elle dise monsieur.

ANTONIA.

C'est bien, mon ami.

ADÈLE, entrant.

Madame m'a sonnée ?

ANTONIA.

Oui, donne-moi mon chapeau, une pelisse et des gants.

ADÈLE.

Madame veut-elle aussi sa clef ?

ANTONIA.

Ma clef ? Non, c'est inutile. (Adèle entre à gauche.)
Vous avez une clef de mon appartement.

ARTHUR.

Oui.

ANTONIA.

Rendez-la-moi.

ARTHUR.

Non.

ANTONIA.

Ne faites pas l'enfant. Maintenant que vous êtes ici chez vous, que vous pourrez venir quand vous voudrez, carillonner le jour et la nuit, et vous n'y manquerez pas, vous n'avez plus besoin d'une clef.

ARTHUR.

C'est juste. Je n'ai plus besoin...

Il lui rend la clef.

ANTONIA, bas, à Adèle qui est rentrée, tout en s'habillant.

Adèle, regarde-le. Tu ne le trouves pas changé ?

ADÈLE.

Oh ! si, madame, ce n'est plus le même homme.

ANTONIA.

D'où venait cette lettre que j'ai trouvée sur ma table ?

ADÈLE.

On m'avait tant priée de la remettre à madame.

ANTONIA.

Tu diras à M. Armand de ma part qu'il écrit très bien.

ADÈLE.

Madame veut-elle le voir ? Il est là, dans ma cuisine.

ANTONIA.

Pourquoi me prévenir si tard ? Je ne peux plus maintenant.

ARTHUR.

Que se disent-elles tout bas ? (S'approchant d'Antonia.)
Antonia, que disiez-vous à cette fille ?

ANTONIA.

Je lui faisais la recommandation dont vous m'avez parlé.

ARTHUR.

J'espère bien, Antonia, que vous ne me rendrez pas ridicule ?

ANTONIA, à part.

Non, je me gênerai. (Prenant une facture dans le tiroir de la table.) Tenez, mettez ça dans votre poche, c'est la note de ma modiste ; vous me ferez penser à vous la redemander.

ARTHUR.

Partons-nous ?

ANTONIA.

Je vous suis.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII

ADÈLE, puis ARMAND.

ADÈLE.

Y a quelque chose, bien sûr, y a quelque chose ! On dirait que madame change son ménage. Je vais lui montrer l'appartement, au petit, il verra le reste un autre jour. (Allant à la porte de droite et l'ouvrant.) Entrez, monsieur, entrez.

ARMAND, après avoir regardé autour de lui.

Elle va venir ?

ADÈLE.

Non, elle est sortie.

ARMAND.

Sortie !

ADÈLE.

Oui, mais vous ne perdrez peut-être rien pour attendre. Madame a lu votre lettre qui a avancé vos affaires.

ARMAND.

Je le crois bien. Une dépense pareille d'imagination. Je me suis fendu d'un sonnet.

ADÈLE.

Quel âge pouvez-vous bien avoir ?

ARMAND.

Vingt ans.

ADÈLE.

Et c'est votre seule occupation de courir après les petites dames ?

ARMAND.

Je fais mon volontariat.

ADÈLE.

J'ai peut-être eu tort d'aider votre connaissance avec madame ; un garçon si jeune a si vite fait des sottises.

ARMAND.

Des sottises ! Je ne perds pas de vue les conseils de ma tante, une vieille douairière qui m'a élevé de très haut : « A ton âge, mon enfant, me dit-elle bien souvent, on paye... de sa personne. » Elle a le mot leste, ma tante, comme toutes les femmes de l'ancien régime.

ADÈLE, prêtant l'oreille.

Taisez-vous un peu. On vient d'ouvrir la porte. (Allant à la porte du fond et l'entr'ouvrant.) Tiens ! madame qui rentre ! Venez ici et tenez-vous derrière moi.

Ils se rangent au fond à gauche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANTONIA.

ANTONIA, elle entre précipitamment et se dirige vers le canapé.

Quel butor ! Quel imbécile ! Me faire une scène semblable, à ma porte, pour un ami qui me salue !

Elle ôte son chapeau et ses gants.

ADÈLE, s'approchant.

À qui madame en a-t-elle ?

ANTONIA.

À qui ? Tu me le demandes ? À monsieur, qui est d'une jalousie et d'une violence insupportables !

Adèle fait signe à Armand de se montrer et sort.

SCÈNE IX

ARMAND, ANTONIA.

ANTONIA, l'apercevant.

Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

ARMAND.

Entends la voix, ma belle
Qui te dit : sois fidèle,
Sois fidèle à l'amour.

ANTONIA.

Ah! c'est vous, l'auteur de ces jolis vers que j'ai reçus. J'admets que vous m'envoyiez des vers, mais votre visite est au moins singulière.

ARMAND.

La seconde le sera beaucoup moins ; il n'y paraîtra plus à la troisième.

ANTONIA.

Il a de l'aplomb. Que me voulez-vous, monsieur?

ARMAND.

Vous plaire.

ANTONIA.

C'est bien difficile.

ARMAND.

J'y arriverai.

ANTONIA.

Il est assez fat. Et que comptez-vous faire pour cela?

ARMAND.

Vous aimer.

ANTONIA.

Voilà ce que vous avez dit de mieux jusqu'à présent. Êtes-vous gai d'abord?

ARMAND.

Comme une bête!

ANTONIA.

Êtes-vous... tendre?

ARMAND.

Je vous le promets.

ANTONIA

Êtes-vous jaloux?

ARMAND.

Pourquoi jaloux? Le jaloux, c'est l'autre. (Elle sourit.) Puis-je m'asseoir?

ANTONIA.

Non, monsieur, non, vous ne pouvez pas vous asseoir. Le jaloux n'aurait qu'à entrer.

ARMAND.

Vous me cacheriez. Où est la cachette ici?

ANTONIA.

Il est complet. Vous dites des folies, monsieur, mais c'est bien permis à votre âge.

ARMAND.

A notre âge, Antonia.

ANTONIA.

Eh bien ! vous m'appellez Antonia maintenant ! Soyez plus convenable ou je vais vous renvoyer.

ARMAND.

Vous êtes surprise, madame, de trouver tant d'ardeur, disons le mot, tant d'impatience dans un amour qui vous paraît bien jeune, et qui date pourtant d'une rencontre assez éloignée.

ANTONIA.

Une rencontre. Racontez-moi cela.

Elle s'assied.

ARMAND.

Vous souvenez-vous, il y a six mois à peu près, d'être allée au théâtre, à l'Odéon?

ANTONIA.

A l'Odéon?

ARMAND.

Oui, on y jouait un drame de l'Ambigu. Vous paraissiez très émue d'un accident arrivé à l'héroïne, en retrouvant peut-être le pareil dans votre existence. Devant ces jolis yeux mouillés de larmes, je me disais : « Elle pleure, c'est bon signe. Les froids calculs de l'intérêt n'ont pas encore étouffé sa sensibilité. Je pourrai me présenter chez elle. Elle me demandera si je suis gai, si je suis tendre, mais elle ne me demandera pas autre chose. » Me suis-je trompé?

ANTONIA.

Non, mon ami, non, vous ne vous êtes pas trompé, et je vous suis reconnaissante de la bonne opinion que vous avez eue de moi. Mais cette histoire

est-elle bien vraie? Si elle était vraie, nous serions presque de vieilles connaissances.

ARMAND.

Ah Antonia, vous êtes bien en retard avec moi.

ANTONIA.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous.

ARMAND.

Il est sept heures, heure charmante, où la journée qui finit pour tout le monde commence seulement pour l'amoureux. Il tombe aux pieds de son idole et lui murmure cette douce prière : viens dîner avec moi.

ANTONIA, prêtant l'oreille.

Relevez-vous.

ARMAND.

Venez dîner avec moi.

ANTONIA.

Relevez-vous donc. Vous n'entendez pas qu'on parle dans l'antichambre?

ARMAND, se relevant.

Je sais ce que c'est.

ANTONIA.

Dites vite.

ARMAND.

C'est lui, parbleu, l'autre (elle se lève et se dirige

vers la porte du fond, il continue), le banquier, le marchand de soieries, le commissionnaire en vins, l'homme dans les huiles; il est éternel, il arrive toujours au même moment.

ANTONIA, à la porte du fond qu'elle a entr'ouverte.

Arthur! (Revenant précipitamment à Armand qu'elle entraîne vers la porte de gauche.) Entrez là, monsieur, et ne bougez pas.

SCÈNE X.

ANTONIA, ARTHUR.

ARTHUR, embarrassé.

Bonjour, Antonia.

ANTONIA.

Bonjour... et bonsoir.

ARTHUR.

Vous me renvoyez?

ANTONIA.

Je ne vous retiens pas.

ARTHUR.

C'est la même chose. Antonia?

ANTONIA.

Vous partez, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Quand vous verrai-je ?

ANTONIA.

Un jour ou l'autre.

ARTHUR.

Est-ce une séparation que vous cherchez ?

ANTONIA.

Une séparation ! Les grands mots, tout de suite ! Une séparation ne me conviendrait pas en ce moment.

ARTHUR.

Faisons la paix alors, et ne boudez plus pour un mouvement de colère que j'ai regretté aussitôt.

ANTONIA.

Ne vous excusez pas, c'est inutile. Je ne désire pas d'explication. Je désire que vous me quittiez, que vous me laissiez seule. Mes heures de tristesse et de découragement sont à moi.

ARTHUR.

C'est bien. Je vais partir. (Tirant un papier de sa poche.) Tenez, serrez cette facture, j'ai passé chez votre modiste.

ANTONIA, après avoir inspecté la facture avec soin.

A l'avenir vous attendrez pour solder mes four-

nisseurs que je vous en donne l'autorisation. Avez-vous appris quelque chose au moins chez ma modiste ?

ARTHUR.

Appris quelque chose ?

ANTONIA.

Oui ; vous n'avez pas essayé de la faire bavarder sur mon compte ?

ARTHUR.

Sur votre compte ? J'étais beaucoup plus préoccupé du sien. J'aurais cru, Antonia, qu'une galanterie...

ANTONIA, se montant un peu.

Quelle galanterie ? Vous vous croyez bien galant pour une méchante note que vous me rapportez acquittée. Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins. Il ne manque pas de gens qui voudraient bien me payer, non pas une note, mais cinquante notes, toutes mes dettes.

ARTHUR.

Elle m'ennuie. Ses dettes, son viager, on ne parle plus que d'argent ici.

ANTONIA.

Apprenez, mon cher, à me connaître. Vous ne gagnerez rien avec moi à être jaloux et grossier, je vous en avertis. J'ai fait ce que vous avez voulu. J'ai congédié pour vous plaire un ami véritable, un

homme comme il faut, un homme du monde, qui satisfaisait tous mes caprices et qui me témoignait une confiance absolue. Je ne l'ai jamais trompé...

ARTHUR.

Antonia!

ANTONIA.

Je ne l'ai jamais trompé. Prenez modèle sur lui ou le contraire pourrait bien vous arriver.

ARTHUR.

Mais le contraire... c'est bien ce que je demande... le contraire. Antonia, vous oubliez...

ANTONIA.

Je n'oublie rien, monsieur, rien. Je sais ce que vous m'avez demandé et ce que je vous ai promis. Je ne vous ai pas promis de l'amour. L'amour est au-dessus de tous les arrangements du monde. Je ne me suis pas donnée non plus pour une sainte. Mon passé est assez connu, Dieu merci, et, si vous me cherchez querelle pour un ami qui me salue ou pour une carte que je reçois, nous aurons des scènes toutes les cinq minutes.

ARTHUR.

Elle m'ennuie. Elle m'ennuie. Il ne s'agit plus d'un autre maintenant, elle me parle de tout le monde.

ANTONIA.

En voilà assez, mais n'y revenez plus. Donnez-moi la main... et allez-vous-en.

ARTHUR.

Comment ?

ANTONIA.

Vous voulez rester, mon ami ?

ARTHUR.

Certainement.

ANTONIA.

C'est bien. Restez.

Elle le quitte, va au fond, enlève la table de jeu et la remet à la place qu'elle occupait à la première scène.

ARTHUR, qui l'a regardée faire.

Oh ! le bésigue maintenant. (Changeant de ton.)
Antonia ? (silence.) Ma petite Antonia ?

ANTONIA.

Je ne vous écoute plus, mon ami.

ARTHUR.

Laisse-moi te dire un mot.

ANTONIA.

A quoi bon ? Je ne vous répondrai pas. Asseyez-vous et coupez.

ARTHUR, après s'être assis machinalement.

Antonia, j'ai fait une bêtise.

ANTONIA.

Laquelle ?

ARTHUR.

Nous étions plus heureux avant.

ANTONIA.

Avant quoi ?

ARTHUR.

Quand je n'étais pas seul.

ANTONIA.

Il est trop tard, mon ami, j'ai fait ce que vous avez voulu. (A Adèle qui vient d'entrer.) Qu'est-ce qu'il y a, Adèle ?

ADÈLE.

Monsieur est là, madame ; il dit que madame lui a écrit une lettre épouvantable ; il prie madame de lui pardonner.

ANTONIA.

Tu entends, Arthur. Tu peux encore te raviser, si tu le veux. Que décides-tu ?

ARTHUR.

Tiens ! Voilà ce que je décide. Chut !

Il se lève sans bruit et sur la pointe des pieds se dirige vers la porte de gauche.

ANTONIA, courant sur lui.

N'entre pas. (Elle l'arrête et le place de telle sorte, que la porte ouverte, il se trouve caché derrière ; ouvrant la porte à

Armand.) Sortez, monsieur; ne dites rien, vous me perdriez.

Armand sort; il traverse la scène en riant et gagne la porte de droite.

ARTHUR, entrant à gauche.

Déjà!

ANTONIA, à Adèle.

Fais entrer. (Elle reprend sa place à la table de jeu, Alfred entre piteusement.) Asseyez-vous, mon ami, je faisais des patiences en vous attendant.

FIN

Muz
1

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Sardanapale.....	1
L'Enfant prodigue.....	43
Michel Pauper.....	181
La Navette.....	307



PQ
2193
B4
1890
t.1

Becque, Henri
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

